3 1761 07978067 2

PRINTED IN
GREAT BRITAIN BY
WILLIAM CLOWES & SONS, LTD.
BECCLES AND LONDON
WHITTLE SUTTON,
SHIRE, ENGLAND

Gosse E
2 vols

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/proverbesdramati00goss

PROVERBES DRAMATIQUES.

I.

DU MÊME AUTEUR.

Le Médisant, comédie en trois actes et en vers (seconde édition); 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

Recueil de Fables; 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 f. par la poste.

Sous presse, pour paraître le 15 octobre prochain.

La petite Musicienne, 3 vol. in-12.

Ces ouvrages, ainsi que les Proverbes dramatiques, se trouvent également

Chez Barba, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51;

André, libraire, quai des Augustins, n°. 59;

Et, pour l'étranger, chez Bossange et Masson, libraires, rue de Tournon, à Paris.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

PROVERBES DRAMATIQUES,

PAR ÉTIENNE GOSSE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

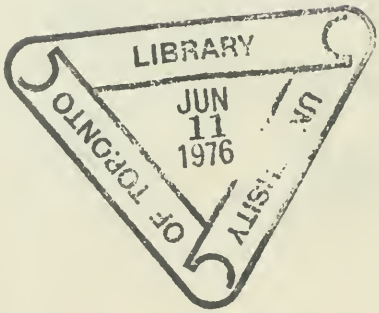
TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES FASTES DE LA GLOIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, Nos. 197 ET 198.

1820.

PQ
2265
G6P7
1820
V.1



AVANT-PROPOS.

Nous avons cru qu'il était utile d'indiquer les costumes, les jeux de théâtre, et les variations de débit nécessaires à l'exécution de ces Proverbes, l'art de la comédie ne se *transmet pas*. Ce n'est point en portant des sons dans l'oreille, qu'on peut donner une idée juste d'un sentiment à exprimer, d'une finesse à caractériser; c'est l'analyse de la situation, la connaissance figurée de celui qu'on imite, de ses mœurs, de son âge, de son état, de ses habitudes ; enfin, c'est l'idée générale qu'on se fait à soi-même de l'homme qu'on veut imiter, qui nous donne la faculté de le présenter ressemblant. Nous avons donc cru faire une chose utile en épargnant aux personnes qui voudront essayer de jouer ces proverbes, un travail qui nous paraît indispensable, persuadé d'avance qu'on aime à bien exécuter les choses mêmes qu'on fait pour son amusement, et que si les comédiens de société n'avaient pas une petite

partie de l'amour-propre des comédiens de théâtre, ils ne joueraient pas deux fois. Au reste, nous aimons mieux qu'on nous reproche de donner une trop grande importance à ces bagatelles, que de négliger aucuns des moyens qui peuvent en rendre la lecture et la représentation plus agréable et plus facile.

Beaumarchais a dit, après Horace, dans l'une de ses préfaces, que, pour que le lecteur fût content de l'ouvrage, il fallait qu'il le fût de sa situation personnelle. Nous ajouterons, au sujet de ces Proverbes, qu'il est encore nécessaire de les lire à haute voix; le style familier de la conversation ne doit pas être, comme on le dit aujourd'hui, *joli à l'œil*. Il nous est arrivé souvent de supprimer une des phrases de ce genre pour la remplacer par une répétition de mots. Carmontel l'avait dit avant nous, *ce n'est pas du style, mais le ton de la vérité qui convient aux proverbes*. Ce n'est donc qu'en suivant à voix haute, la forme du dialogue, en le jouant même, en se laissant entraîner par la marche de l'action, par l'enchaînement des idées, par le rapport immédiat de la demande à la réponse, par le naturel enfin, qu'on peut trouver quelque plaisir à cette lecture. Qu'il nous soit permis de rapporter à ce sujet une épreuve que nous avons fait sur nous-mêmes. La première fois que nous avons lu les proverbes dramatiques de Carmontel, ils nous ont paru médiocres et peu amusans; nous les

avons relus à voix haute, et c'est alors seulement que nous en avons apprécié le mérite. C'est, d'ailleurs, un préjugé que partage encore aujourd'hui un grand nombre de personnes; elles pensent que Carmontel n'écrivait pas bien, accoutumées comme elles le sont au style à effet, aux termes ambitieux, à la recherche continuelle de l'esprit, au clinquant des mots, au cliquetis des antithèses; tout ce qui est naturel leur paraît trivial, tout ce qui est vrai leur paraît commun; on peut dire cependant que, malgré les préjugés et les systèmes qui varient à chaque époque, il n'y a de durable dans tous les arts que l'expression vraie de la nature; plusieurs hommes de mérite se sont exercés dans les proverbes; et si Carmontel est demeuré le premier, il ne doit cet avantage qu'au naturel de son dialogue: la classe élevée dans laquelle il a presque toujours choisi ses personnages ne lui fait jamais oublier la vérité, et dans ces petites pièces, les marquis, les ducs, les ambassadeurs ont toujours une conversation conforme à leur situation. Le haut rang que ces personnages tiennent dans le monde, et les détails familiers qui les occupent dans ces proverbes, forment un contraste dont l'effet est aussi comique que nouveau, et qu'on chercherait en vain dans nos comédies. Aussi n'a-t-il pas craint de nous montrer un maréchal de France en petite loge, un grand seigneur en déshabillé, et un ambassadeur dans son ménage; il a même osé se moquer *d'un*

officier des gobelets. D'après son exemple, on a donc pu mettre en scène un conseiller d'état en pantoufle, un ministre en déménagement, et se moquer même d'un apprenti missionnaire, et d'un garde-chasse maire de son village.

On se demande aujourd'hui comment il se fait que la société qui jouait les proverbes de Carmontel était précisément celle où régnaient les préjugés, le sot orgueil et même les mœurs dissolues que notre malicieux auteur ne cesse d'attaquer dans ses petites pièces. Il faut que les prétentions de la noblesse aient été de tous temps une chose bien ridicule, et bien féconde en comique, puisque c'était dans les bonnes maisons du temps que l'on jouait : *le Marquis sans jugement, le Grand seigneur auteur*, ou *un peu d'aide fait grand bien*, etc. Et le fait le plus difficile à croire, s'il n'était attesté par tous les mémoires du temps, c'est que la Dubari, pour se venger des propos que les dames de la cour ne cessaient de tenir sur elle, fit représenter, dans sa maison de Lucienne, *la Vérité dans le vin*. Voilà un beau sujet de méditation pour tous ceux qui veulent encore soutenir que les mœurs d'autrefois valaient mieux que les mœurs d'aujourd'hui ; on conçoit facilement que dans nos grands théâtres publics les auteurs aient cherché à trouver dans les prétentions de la noblesse une source d'effets comiques : Molière y a puisé abondamment, et le sieur d'Hau-

teroche, gentilhomme et comédien, dirigea vers ce but sa première comédie, intitulée *les Nobles de province.* Mais les auteurs devaient peut-être, à cette époque, sacrifier les loges au parterre; au lieu que dans le choix que la haute société faisait elle-même des proverbes de Carmontel, elle allait au-devant du ridicule, et oubliait le proverbe : *Il donne des verges pour se faire fouetter.* Mais revenons à l'objet de ce livre; et, après avoir examiné ce qu'étaient les proverbes dramatiques autrefois, voyons ce qu'ils pourraient devenir aujourd'hui.

Malgré les doutes de Grotius, on croit généralement que Salomon est l'auteur des proverbes, et quand il serait prouvé qu'Éliacin, Sobna et Joaké en eussent fait une compilation sous Ézéchias, une partie de ces proverbes a toujours été rédigée sous le règne du fils de David. Le rédacteur de l'Encyclopédie dit que, par proverbe, on entend communément une maxime concise, et qui renferme beaucoup de sens, mais énoncée dans un style familier, et qu'on n'emploie guère que dans la conversation.

D'après *Cambden*, c'est un discours concis, spirituel et sage, fondé sur une grande expérience, et qui contient ordinairement quelque avis important et utile. Beaumarchais les nomme la sagesse des nations.

Quoi qu'il en soit, tous les peuples ont imité successivement cette forme de langage, et ce ne serait pas un livre de peu d'importance que celui qui nous montrerait

l'origine de tous les proverbes ; l'observateur pourrait y puiser de grandes connaissances sur les mœurs et l'esprit public, ce que l'histoire ne nous apprend pas toujours. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question, et personne ne met en doute le parti que l'on peut tirer des proverbes usuels. Qui n'a pas lu don Quichotte ? Qui n'a pas ri mille fois du bon Sancho Pança ? Notre littérature a été moins heureuse en ce genre, et elle ne peut rien opposer, comme diseur de proverbes, à l'écuyer du chevalier de la Triste Figure.

Collé, et avant lui quelques auteurs oubliés, s'étaient occupés de comédie de sociétés et de proverbes dramatiques ; mais ils étaient d'un genre si licencieux qu'ils ne pouvaient être connus que par très-peu de personnes : on peut donc considérer Carmontel comme le créateur de ce genre. Voici la définition qu'il en donne : le proverbe dramatique est une espèce de comédie que l'on fait en inventant un sujet, en se servant de quelques traits, quelque historiette, et le mot du proverbe doit être enveloppé dans l'action, de manière que, si les spectateurs ne le devinent pas, il faut, lorsqu'on le leur dit, qu'ils s'écrient : Ah ! c'est vrai. On voit, par cette définition, que les proverbes étaient improvisés à peu près comme les pièces italiennes, après avoir fait un *scenario*, et que Carmontel, acteur, auteur, ou témoin de ces représentations, qui devenaient tous les jours plus à la mode,

a pu profiter de mille traits de mœurs, de caractère ou de mode qui devaient échapper à l'esprit des gens du monde qui ne faisaient que répéter sur la scène les conversations qu'ils avaient entendues dans les salons. C'est sans doute à cette heureuse disposition, à cette espèce de laisser aller qu'on doit attribuer le naturel qui pare ces jolies petites scènes; si l'on veut en croire la lettre qu'il adressait à une dame de province, et qu'il fit imprimer dans sa première édition... Ce fut par complaisance qu'il se décida à écrire pour la première fois ces proverbes; et la province, qui a toujours contrefait Paris, s'empressa alors d'imiter un plaisir qui devint à la mode dans toute la France : il acquit une telle importance qu'on s'empressa d'essayer sur nos petits théâtres publics un genre qui amusait tout Paris: Dorvigny, Vilmain, Dabancourt et Guillemain, etc., en composèrent un grand nombre, et le comédien Volange les mit en crédit dans *Jeannot ou les Battus paient l'amende.* Les premiers acteurs de la Comédie Française jouèrent alors les proverbes dans la société. Préville, cet acteur si vrai, si comique dans les grands rôles de valets, y fut vaincu par Dugazon qui acquit dans ce genre une grande célébrité, ce fut là qu'il essaya les scènes du professeur de langue italienne et du maître de danse, qui se jouent encore au Théâtre Français dans la comédie *des Originaux.* Cette dernière

scène est imitée d'un proverbe de Carmontel, intitulé *le Veuf*, ou *Il n'y a pas d'éternelles douleurs.*

Nous avons cité le peu de succès que le grand comédien Préville eut dans les proverbes dramatiques, pour bien faire entendre aux personnes de la société que l'art de bien jouer les proverbes est tout autre chose que celui de jouer la comédie : on va chercher dans nos grands théâtres publics des émotions fortes, et l'on prétend même aujourd'hui qu'il ne peut y avoir de comédie sans un grand intérêt; l'intérêt est, dit-on, le seul ressort qui puisse soutenir et satisfaire une longue attention : au théâtre, d'ailleurs, rien n'est vrai que d'une manière relative; c'est un tableau vu de loin, et dont les couleurs doivent être un peu forcées; le débit n'y est autre chose qu'une déclamation convenue; les gestes, les attitudes, le jeu de la physionomie, rien ne s'y fait sans apprêt, rien n'y peut être naturel à la lettre; on y parle qu'avec une voix travaillée, qu'avec un organe contrefait; rien de tout cela n'est nécessaire dans de petites scènes exécutées dans un salon, ou sur un très-petit théâtre, tout ce qui pourrait y paraître étudié, serait faux et sans effet; on doit y reporter les habitudes du monde, la familiarité du langage, et l'aisance en fera le premier charme.

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

DUMONT, fabricant de cachemires.

DERVAL.

ÉMILE, très-jeune homme, timide.

PICARD, vieux domestique de M. Dumont.

MIMI, enfant de douze ans.

PAULINE, fille de M. Dumont.

Invités à la fête.

Le vicomte DE FORMOU, sa femme; madame DELAPOULINIÈRE et ses cinq enfans, ZÉPHIRINE, TONTON; DUVOCHEL le jeune, doyen de la faculté; M. RETIENT, notaire; danseurs, musiciens.

La scène se passe dans une maison de campagne, près Paris.

NOTICE

SUR

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

L'avantageux, l'homme qui croit tout faire, et qui ne fait rien, la mouche du coche, tous ces ridicules si communs dans le monde, n'ont jamais pu réussir à la scène. Il existe beaucoup de choses qui nous paraissent plaisantes, mais qui ne le sont que par les objets qui les environnent; ce sont des figures qui ne peuvent ressortir que par le choix de celles qui les accompagnent, et qui ne peuvent servir qu'à la composition d'un petit tableau. Nous pensons que le rôle d'Émile, qui rougit de ce qu'il fait, et qui n'ose l'avouer, rend plus naturelle la manière dont l'avantageux Derval s'empare de son travail; et l'ignorante prétention de M. Dumont, fabricant de cachemires, complète la vraisemblance : aussi faut-il que les trois personnages appuient un peu sur ces ridicules. Le rôle d'Émile sera plus intéressant s'il est rempli par un très-jeune homme, qui n'a pas encore l'ha-

bitude du monde, et qui n'ose fixer personne ; il ne regarde celle qu'il aime qu'à la dérobée. Quant à M. Dumont, quoiqu'il fasse l'aveu de son ignorance, il fait le fin, et il est du nombre de ceux qui semblent avouer qu'ils n'ont rien appris, pour nous laisser croire qu'ils ont tout deviné. Au reste, il doit faire les honneurs de chez lui avec les manières d'un enrichi, et son allure doit être celle de ces hommes qui pensent que l'argent tient lieu de tout.

Le personnage de Derval est plus difficile à jouer : il doit s'agiter en parlant, prendre un ton de supériorité avec Dumont. Il est moins à son aise avec le jeune Émile ; les gens qui ne savent rien redoutent ceux qui savent quelque chose, et n'aiment pas leur conversation : ils s'en dédommagent avec les sots, ou avec les enfans. C'est ce qu'on a voulu peindre dans la longue scène avec Mimi, où Derval prendra le ton d'un maître d'école, et se donnera, tant qu'il voudra, une importance comique et ridicule. Quoique en négligé de campagne, sa mise doit avoir une affectation de mode ; enfin, il doit bien jouer l'importance que les sots apportent aux petites choses. Il peut répéter les mêmes mots, ce qui devient une ha-

bitude pour les gens qui ont peu d'idées. Quant aux autres personnages, ils n'ont point de physionomie distincte. Ce sont des caricatures au choix de ceux qui les exécutent.

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un grand salon décoré pour une fête; les portes du fond, ouvertes, laissent voir un jardin.)

PAULINE, PICARD.

PICARD.

En vérité, mademoiselle, je ne sais à quoi attribuer votre tristesse et votre air rêveur.

PAULINE.

Tu me trouves rêveuse.

PICARD.

C'est aujourd'hui la fête de monsieur votre père, de mon bon maître. Il a voulu qu'elle fût célébrée à la campagne : il sait qu'à Paris sa fabrique de cachemires lui a fait connaître mille coquettes; les oisifs, les importuns, sont de vrais trouble-fêtes; et

il n'a amené avec lui que les personnes que vous aimez, M. Derval, par exemple.

PAULINE.

Et le jeune Émile, mon cousin.

PICARD.

Picard, m'a dit M. Dumont, je te mets, ainsi que toute ma maison, aux ordres de M. Derval : c'est un jeune homme d'esprit, qui s'entend à tout, et qui n'est ignorant sur rien.

PAULINE.

Ce Derval est un important. Émile est plus modeste.

PICARD.

Modeste ! j'en conviens, et il a raison; car il est si jeune, si froid, si timide, que je ne le crois pas propre à ordonner une fête : il ne saurait rien imaginer.

PAULINE.

Qui t'a dit cela?

PICARD.

Au lieu que M. Derval...

PAULINE.

Oui, c'est un homme à la mode : on le voit partout; il est de tous les bals; il paraît à toutes les

fêtes ; il cherche toujours à se faire remarquer ; il court, il s'agite aux jeux chevaleresques, aux spectacles, au concert, aux cérémonies publiques ; il aime à faire soupçonner qu'il entre pour quelque chose dans toutes les brochures piquantes qui paraissent sous le voile de l'anonyme, et qu'il n'est pas étranger à tous les journaux qui ont de la renommée ; il a si peu de bon sens et tant de vanité, qu'il se compromettrait même en se parant d'un talent qu'il n'a pas, d'une action qu'il n'a pas faite ; il se flatte d'un crédit imaginaire ; il affiche des prétentions qu'il ne peut justifier ; tout en lui n'a qu'un faux éclat, rien n'est solide ; habile à deviner les gens de mérite, il ne hasarde avec eux que des demi-mots, des réticences, des suppositions ; quand on le presse, il ramène la conversation sur un objet futile, et il la termine par une plaisanterie ou par une pirouette ; il a bien quelque usage du monde, mais c'est tout ; il a fait quelque huitième de vaudeville, quelques chansons, et toujours il dit : Mon vaudeville, mon recueil. Enfin je lui soupçonne plus d'amour-propre que de talens, plus d'adresse que d'esprit, plus d'audace que de savoir ; avec l'air de tout faire, il ne fait pas grand'chose ; il est avantageux, et il justifie le proverbe : Plus de bruit que de besogne.

PICARD.

La peste ! comme vous savez tracer un portrait ! Qui dirait cela, à vous voir si embarrassée devant le

monde? A peine osez-vous dire une parole en société, et avec moi...

PAULINE.

C'est que je suis comme M. Émile; le grand monde m'interdit. Mais, quand les autres s'agitent et disent des riens, moi j'observe, je réfléchis; et je te répète que Derval se pare du talent des autres, et qu'il n'est brillant ou généreux qu'avec l'esprit ou l'argent de ses amis.

PICARD.

Cette dernière réflexion est la plus juste; car il me promet toujours, et il ne m'a encore rien donné.

PAULINE.

Tu vois donc bien...

PICARD.

Mais M. Émile ne m'a encore rien donné non plus.

PAULINE.

C'est qu'il n'ose pas.

PICARD.

Je l'encouragerai. Mais, vous avez beau dire, je ne partage pas la bonne opinion que vous avez de M. Émile: sitôt que monsieur votre père lui parle, il est déconcerté; et, quand vous le regardez, il rougit.

PAULINE.

Vous faites son éloge, M. Picard.

PICARD.

Le voici ; nous allons voir.

SCÈNE II.

PICARD, PAULINE, ÉMILE.

PAULINE.

Eh bien! qu'avez-vous, monsieur Émile? Vous semblez fatigué : vous occupez-vous des préparatifs de notre petite fête?

ÉMILE, avec timidité.

Mademoiselle...

PICARD.

Le désir d'obliger M. Dumont et de plaire à sa fille, tout cela peut donner du talent.

ÉMILE.

Du talent! le mot est bien pompeux pour de semblables bagatelles.

PICARD.

M. Derval ne pense pas de même ; voyez comme il s'agite.

ÉMILE.

On l'encourage. M. Dumont accepte tout ce qu'il propose, applaudit tout ce qu'il fait.

PICARD.

C'est qu'il est d'une activité, ce cher M. Derval. Il bouleverse toute la maison ; il fait un tapage. Picard, mettez en place ce feu d'artifice, ces guirlandes à gauche, ces inscriptions à droite : c'est qu'elles sont en vers ces inscriptions.

ÉMILE, finement.

Je le sais.

PICARD.

Il a fait encore une jolie petite comédie pour la fête. M. Dumont est, dans le jardin, occupé à la lire.

PAULINE.

N'en avez-vous pas connaissance, monsieur ?

ÉMILE, embarrassé.

Non, mademoiselle. (*à part.*) J'ai passé la nuit à la faire, mais cela ne vaut rien sans doute ; je n'ose l'avouer.

PICARD.

M. Dumont lit aussi un journal que M. Derval a reçu de Paris. Il lui faisait remarquer un article très-piquant.

ÉMILE, à part.

C'est moi qui l'ai rédigé.

PICARD.

Je gage que M. Derval en est l'auteur.

ÉMILE.

Je ne le pense pas.

PICARD.

Il ne s'en défend pas trop ; mais le voici.

SCÈNE III.

PAULINE, PICARD, ÉMILE, DERVAL.

DERVAL, à la cantonnade, en faisant beaucoup d'embarras.

N'oubliez pas tout ce que je vous ai dit. Beaucoup de chaises vers mon petit théâtre de verdure, des lampions en couleur pour mon illumination, beaucoup de bouquets, beaucoup de bouquets. (*Il descend la scène, et remonte.*) Dites au petit Mimi de venir me trouver pour réciter ma fable.

ÉMILE, à part.

Sa fable !

DERVAL, à la cantonnade.

Ayez grand soin de rafraîchir mes danseuses et de

faire boire mes musiciens. (*à Pauline.*) Pardon, mille pardons, mademoiselle ; j'ose me présenter devant vous dans un négligé tout-à-fait irrégulier : moi qui, sans vanité, donne le ton à tout Paris, et que nos élégans imitent à peu près, je suis à faire peur. Mais j'ai tant de choses à faire : il me faut tout imaginer, tout créer ici, et je suis entouré de gens si gauches. (*Picard s'étonne.*) Il n'y a que ce bon Picard qui me comprend un peu. Ah ! te voilà, mon cher Émile : parbleu ! remplace-moi donc au moins un petit moment ; veille sur nos ouvriers. S'ils font quelques bévues, je les redresserai, et je te rejoins dans le moment.

ÉMILE, avec une ironie douce.

Je vous attends, persuadé que sans vous on ne peut rien faire de bien.

(Il sort.)

PICARD.

C'est cela, monsieur Émile. Prenez un peu d'activité ; imitez M. Derval.

DERVAL.

Oh ! j'en tirerai parti. Ce bon jeune homme, il est timide, un peu gauche même ; mais je le formerai.

PAULINE, un peu piquée.

J'aperçois mon père, et je vous laisse avec lui. Picard, accompagnez-moi.

(Elle sort avec Picard.)

DERVAL.

Je ne puis me cacher à moi-même que ce petit Émile a de l'esprit ; oui, il a de l'esprit : il est vrai que je lui ai donné des idées ; lui ai-je vraiment donné des idées ? Oh ! oui, j'ai bien corrigé des expressions dans sa comédie. Il a fait son article sur mes aperçus politiques et commerciaux, et sa fable, d'après la conversation que nous avons eue ensemble sur la botanique et l'histoire naturelle. Je suis assez fort sur ces deux branches des connaissances humaines, d'autant que je vois une société qui cultive les plantes exotiques. C'est qu'il est de ces choses qu'on n'apprend qu'avec les gens riches, et que les jeunes gens ne peuvent pas savoir. C'est l'habitude du monde et de la bonne société qui donne ce tact, et il y a d'ailleurs un ton de supériorité dans les manières qui vaut bien mieux que l'esprit. Mais voici le bon M. Dumont.

SCÈNE IV.

DERVAL, DUMONT.

DUMONT.

Parbleu ! mon cher Derval, je suis enchanté de l'article du journal ; vous avez bien fait de me le faire remarquer.

DERVAL.

La question est vue de très-haut, n'est-ce pas ?

DUMONT.

Je vous en réponds. Je gage que l'auteur de cet article ne vous est pas inconnu.

DERVAL.

Il se pourrait.

DUMONT, jouant le fin.

C'est peut-être un de vos amis particuliers.

DERVAL.

Très-particulier, comme vous dites.

DUMONT.

Vous le nommeriez, je gage.

DERVAL.

Sans doute.

DUMONT.

C'est vous qui avez fait l'article, modeste que vous êtes.

DERVAL.

Moi ! monsieur.

DUMONT.

Vous-même ! et j'ai reconnu une partie de ce que vous m'avez dit avant-hier, au moment où vous quittiez le jeune Émile.

DERVAL.

Oui, ce jeune homme tâtonne en politique ; et moi,

qui ai plus d'expérience, je tranche... Mais vous voulez toujours me faire avouer ce que je veux vous cacher.

DUMONT, d'un air triomphant.

On ne me cache rien à moi. Mais je comprends vos scrupules ; vous n'osez m'avouer que vous êtes versé dans la science économique et politique, parce que j'ai souvent blâmé devant vous tous ces jeunes écoliers qui voudraient régenter l'état.

DERVAL.

Vous avez bien raison. En vérité tout le monde s'en mêle, et cela est très-ridicule. Tel homme nous parle du crédit public, et il sait à peine ses quatre règles : tel autre examine la force des états, et la géographie lui est parfaitement inconnue ; il ne sait pas si le Danube coule dans la Hongrie ou dans la Bohême.

DUMONT.

Ou dans la Silésie.

DERVAL.

Pour moi je ne parle que de ce que je sais bien.

DUMONT.

Et vous parlez de beaucoup de choses.

DERVAL.

Vous m'accusez toujours.

DUMONT.

Je vous tiens atteint et convaincu de l'excellence de cet article, dissimulé que vous êtes.

DERVAL.

Puisque vous le voulez, il faut bien y consentir; mais vous me faites peut-être plus d'honneur que je ne mérite.

DUMONT.

A d'autres.

DERVAL.

Je n'ai pas tous les talens que vous me supposez.

DUMONT.

Laissons cela; j'ai bien d'autres complimens à vous faire. Je viens de lire votre petite comédie. (*En appuyant.*) C'est charmant, (*très-vite*) charmant, charmant, charmant.

DERVAL.

Il y a quelques observations assez fines.

DUMONT,

Le ton de la bonne société, la connaissance du monde, et du cœur humain surtout.

DERVAL.

Je suis un peu philosophe.

DUMONT.

Vous êtes très-philosophe, mon cher ami. Il y a dans votre comédie un rôle de père qui est tout-à-fait naturel ; il est riche, et il n'est pas savant du tout. Ce n'est point un génie, et il aime à être flatté ; c'est dans l'ordre. Je me suis reconnu là, moi. (*Il rit.*) Ah ! ah !

DERVAL.

Vraiment.

DUMONT.

Je ne m'en fais point accroire moi. Je n'ai point fait d'études, mais je vends fort bien mes cachemires ; j'invente des couleurs avec mon teinturier, des laines avec mes mérinos ; enfin j'ai fait une belle fortune.

DERVAL.

Et vous l'augmenterez encore.

DUMONT

Chacun est utile à sa manière, et a ses partisans aujourd'hui. Tenez, si le feu prenait à la bibliothéque ou à ma manufacture, je suis persuadé que les dames regretteraient plus mon établissement que celui de la rue de Richelieu ; car enfin les dames ne peuvent se passer de cachemires, et n'ont pas besoin de vieux bouquins. Mais parlons encore de vous, mon cher ami ; Picard vient de me dire que vous aviez fait une fable charmante pour Mimi.

DERVAL.

Une fable dans le goût oriental, dans le genre élevé.

DUMONT.

Mais où prenez-vous donc toutes ces belles choses?

DERVAL.

Cela me vient naturellement.

(On entend un bruit de feu d'artifice.)

DUMONT.

Qu'entends-je?

DERVAL.

Je n'y suis plus, ils auront fait quelque maladresse.

DUMONT.

Vous ne pouvez pas tout faire cependant.

DERVAL, s'agitant.

Voilà le mal; Émile était là pourtant.

DUMONT.

Émile!... Vous vous fiez à ce jeune homme; il ne sait rien faire.

DERVAL.

Il n'est pas sans quelque mérite, et il me sert beaucoup plus que vous ne croyez.

DUMONT.

Voyons ce que c'est.

SCÈNE V.

DUMONT, DERVAL, PICARD.

PICARD.

Ce n'est rien, quelques musiciens un peu gris se sont amusés à tirer des fusées volantes.

DUMONT.

Je m'en vais les traiter de la belle manière.

(Il sort.)

DERVAL, parcourant le théâtre.

Picard!... Picard!...

PICARD, le suivant.

Que voulez-vous, monsieur?

DERVAL, marchant encore.

Picard!

PICARD, à part.

Que d'embarras! (*haut.*) Je suis là, monsieur.

DERVAL.

Ces musiciens sont ivres, dis-tu; c'est un événement...

PICARD.

Qui n'est pas rare.

DERVAL.

Tout me contrarie, tout dérange mon plan.

PICARD.

Un homme de tête comme vous s'en tirera.

DERVAL.

Il est vrai, un homme comme moi ne s'effraie pas.

PICARD.

Vous avez tant de moyens.

DERVAL.

Je n'en manque point, et avec de l'or... Tu sais que je ne l'épargne pas.

PICARD.

Je ne m'en suis pas encore aperçu.

DERVAL.

Tu ne tarderas pas à être content de moi.

PICARD, à part.

Il me promet toujours.

DERVAL,

Picard, je veux te donner...

PICARD.

Vous voulez me donner quelque chose.

DERVAL.

Je vais te donner une commission importante ; cours chercher Émile.

PICARD, à part.

Cet homme n'a pas autant de talens que je le croyais.

(Il sort.)

DERVAL.

Comme ces domestiques sont intéressés, exigeans ! Il est vrai qu'il y a long-temps que je lui promets... Mais Émile va venir ;... il est riche,... et je n'ai d'autre avantage sur lui que mes connaissances dans le monde. Il vient avec Picard. Picard ! Picard ! tu t'en vas ; écoute.

SCÈNE VI.

DERVAL, ÉMILE, PICARD.

PICARD, avec un peu d'humeur.

Vous avez toujours quelque chose à me commander. Je suis vieux, je n'y tiens plus.

DERVAL, le retenant.

Mon cher Émile, je te présente Picard, un excellent homme, un domestique plein de zèle et d'intelligence. Il y a long-temps que je veux lui donner des marques de mon estime toute particulière. As-tu de l'argent sur toi ?

ÉMILE.

Voilà ma bourse, il y a dix louis.

DERVAL, donnant à Picard la bourse d'Émile

Mon cher Picard, nous te donnons cela.

PICARD.

Bien obligé.

DERVAL.

Tu vois que je suis généreux.

PICARD, à part.

Cette générosité ne le ruinera pas.

DERVAL.

Rien ne me coûte à moi quand il s'agit de récompenser un bon serviteur. Picard, fais seller un cheval; il faut que j'aille à Paris dans un temps de galop... comme un éclair, ventre à terre..... Dépêche-toi. (*Picard sort.*) Picard! Picard! veille sur nos musiciens, et empêche-les de boire.

PICARD.

Je ne m'en charge pas.

(Il sort.)

DERVAL.

Tu vois, mon cher Émile, que, malgré tous les soins que je me donne,... et que nous nous donnons, notre fête va manquer. Nos musiciens sont ivres; ils gâteront notre ouvrage et mes couplets.

ÉMILE.

Quoi ? vos couplets !

DERVAL.

Oui... mes couplets pour la fête, que tu as faits hier auprès de moi... avec mes idées... Il n'y a pas une minute à perdre... Il faut se rendre à Paris, ramener ici d'autres musiciens ; je les paierai... ou tu les paieras, comme tu voudras... Songe que cela fera grand plaisir à Pauline.

ÉMILE.

Cette raison me détermine, et j'y cours à l'instant.

[Il sort.]

DERVAL.

Que d'embarras, que de peines, que de sacrifices me coûte cette fête ! En vérité je n'y tiens plus ; et ma fable, M. Mimi !... Viendra-t-il ?... Le voici... Il faut que je lui donne une leçon.

SCÈNE VII.

DERVAL, MIMI.

DERVAL, avec le ton d'un maître d'école.

M. Mimi, approchez. Savez-vous ma fable ?

MIMI, d'un air étourdi.

La fable du pélican... Oui, je la sais ; mais elle m'a bien cassé la tête.

DERVAL.

Voulez-vous me la réciter ?

MIMI, répliquant vivement d'un ton boudeur.

Je vous dis que je la sais aussi bien que je sais celle de la cigale. (*Il récite.*) La cigale, ayant chanté tout l'été, tenait dans son bec un fromage.

DERVAL, avec importance.

N'importe, je veux vous enseigner à la déclamer.

MIMI.

Tiens, est-ce que les fables se déclament ? C'est bon pour la tragédie, comme dans Athalie, quand le petit Joas dit :

(Il déclame en chantant avec une petite voix de fausset.)

Aux petits des oiseaux il donne sa pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

DERVAL.

Oh ! .. comme tu déclames mal !

MIMI.

Je déclame mal !... Je suis le plus fort de ma classe... Vous vous y connaissez !.. Monsieur dit que je déclame mal... Tiens...

DERVAL.

Eh ! oui, tu chantes.

MIMI.

Il faut ça. Mademoiselle Lacrimosa, une ancienne

tragédienne, qui tient maintenant un pensionnat... c'est elle qui m'enseigne... Elle me transmet la tragédie mieux qu'au conservatoire, à ce qu'elle m'a dit.

DERVAL.

Comme il est raisonneur ce monsieur Mimi!

MIMI.

Je suis raisonneur, moi! Eh bien! vous êtes avantageux, vous, là!

DERVAL, avec une colère comique.

Qui vous a appris ce mot-là, monsieur Mimi?

MIMI.

Vous faites plus de bruit que de besogne, là.

DERVAL, de même.

Qui est-ce qui dit ça, monsieur Mimi?

MIMI.

C'est ma grande sœur.

DERVAL.

Votre sœur!... Je suis bien aise de savoir cela. Je vois qu'il faudra employer le fouet...

MIMI.

Vous voulez fouetter ma sœur; elle est trop grande pour ça.

DERVAL.

C'est vous que je ferai fouetter, monsieur Mimi.

MIMI.

Oh! non; car je me sauve.

(Il tourne autour d'un meuble; Derval court après lui.)

DERVAL.

Ouf... ouf... petit taquin..., à la fin je vous tiens.

MIMI.

Lâchez-moi, ou je m'en vas crier.

DERVAL.

Allons, Mimi, sois donc raisonnable. (*A part.*) Il faut le prendre par la douceur, ce petit polisson. (*Haut.*) Mimi, si tu es bien sage, je te donnerai des diablotins et des petits légumes en sucre, des radis, de la chicorée amère.

MIMI.

Eh ben! voyons.

DERVAL, lui donnant des confitures.

Te rappelles-tu ce que je t'ai dit hier?

MIMI, les mangeant.

Non. De quoi m'avez-vous parlé?

DERVAL.

De l'espèce et de la famille du pélican.

MIMI.

Je ne m'en souviens pas.

DERVAL.

Comment! monsieur Mimi, vous ne voulez donc pas être savant?

MIMI.

Savant! oh! mon Dieu, non. Les savans ne gagnent pas d'argent, et c'est avec de l'argent qu'on achète des bonbons et des confitures.

DERVAL.

Fi! que c'est vilain d'être gourmand et de ne pas avoir de mémoire!

MIMI.

Eh bien! dites-le-moi encore.

DERVAL.

De quelle famille est le pélican, monsieur Mimi?

MIMI.

Le pélican... est de la famille... des pélicans, comme M. Dumont, mon papa, est de la famille des Dumont.

DERVAL.

Voilà une jolie réponse! Monsieur, apprenez que le pélican est de la famille des... cétacées.

MIMI.

C'est assez, tant mieux.

(Il veut sortir.)

DERVAL, le ramenant par les oreilles.

Ah! ah! vous faites des calembourgs.

MIMI.

Je n'en fais pas, je l'ai appris au théâtre des Variétés; c'est dans Cadet-Roussel Esturgeon. Oh! mon dieu, c'est-y farce cette pièce! Oh! comme ça m'a fait rire! Ça m'a ben plus amusé que vot' pélican et que toutes les fables du monde.

DERVAL.

Les jolies dispositions, le bon goût qu'il a, monsieur Mimi!

MIMI.

J'aime les farces, moi. Tenez, voilà comme Potier fait ses farces.

(Il l'imite.)

DERVAL.

Vous ne voulez donc pas me réciter la fable du pélican?

MIMI.

Non, je la réciterai quand la fête de mon papa commencera.

DERVAL.

Donnez-la-moi, que je vous la lise au moins.

MIMI.

La voilà.

DERVAL, déclamant mal et dans le bas de la voix.

Le pélican, pour nourrir *toute* sa famille...

MIMI.

Qu'est-ce que vous chantez là? C'est pas un vers, c'est trop long.

DERVAL.

Il est vrai.

MIMI.

Vous voulez m'enseigner ce que vous ne savez pas.

(Il lui prend la fable.)

DERVAL.

Insolent!

(Mimi court; Derval le poursuit, et ne peut l'attraper. Mimi aperçoit son père.)

MIMI.

Mon papa! je me sauve.

DERVAL, se jetant dans un fauteuil et s'essuyant le front.

Ouf, je n'en puis plus.

SCÈNE VIII.

DERVAL, DUMONT.

DUMONT.

Oh! parbleu, je le crois. En dix minutes aller à Paris et revenir ici! Ma jument bai n'en peut plus aussi.

DERVAL, se relevant.

Monsieur, je suis toujours disposé à vous servir.

DUMONT, le faisant asseoir et l'essuyant.

Il est tout en nage, ce pauvre Derval. Reposez-vous, vous dis-je, et demandez-moi pourquoi tout ce bruit pour de misérables musiciens; et monsieur ne se contente pas de s'échiner pour les chercher, il veut encore les payer. Oh! parbleu, je ne le souffrirai pas.

SCÈNE IX.

DERVAL, DUMONT, PICARD.

PICARD.

Toute votre compagnie arrive.

DERVAL, se levant avec vivacité.

Je cours la recevoir.

DUMONT.

Quel zèle infatigable!

PICARD, annonçant.

M. le vicomte de Formou et madame son épouse.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE FORMOU, SON ÉPOUSE.

DERVAL, allant au-devant d'eux.

J'ai l'honneur de saluer monsieur le Vicomte et madame son épouse. Comment se porte votre intéressante famille ?

LE VICOMTE, coiffé à l'oiseau royal, costume ancien.

Demandez à madame la Vicomtesse, cela la regarde exclusivement. Elle vit avec nos enfans dans sa terre, et moi l'étiquette me retient à Paris.

MADAME LA VICOMTESSE.

M. le vicomte de Formon vous dit vrai ; il ne s'est jamais occupé de mon intérieur, et toute ma famille grandit à la campagne, sous les auspices d'un jeune ecclésiastique que j'ai pris à mon service au sortir du séminaire.

PICARD, annonçant.

M. Duvochel le jeune, doyen de la faculté, madame Delapoulinière et ses cinq enfans, et M. Retient, notaire.

DERVAL.

Picard ! Jasmin ! Champagne ! des fauteuils... Préparez tout. Prenez place... Vous, ici, mesdames ; les

enfans, là; monsieur Duvochel le jeune, comme président d'âge, dans le grand fauteuil.

DUVOCHEL, en tremblant.

Duvochel le jeune vous remercie.

DERVAL.

M. Retient, notaire, qui n'est pas placé.... ici, à côté de madame Delapoulinière, et ces pauvres petits et leur grande sœur, qui sont encore debout. Picard! Jasmin! Champagne! des tabourets, des gâteaux pour l'intéressante famille de madame Delapoulinière.

DUMONT.

Ce pauvre Derval, quel mouvement il se donne!

DERVAL, criant.

Des tabourets, des gâteaux!

(Pendant que Derval s'agite, Émile porte des fauteuils, et fait asseoir tout le monde.)

PAULINE.

Mais restez donc, monsieur Émile: vous vous fatiguez pendant qu'il crie et ne fait rien; c'est lui seul qu'on aperçoit et qu'on remercie.

(Toute la société s'assied.)

DERVAL.

Eh bien! messieurs et mesdames, vous arrivez de Paris: que dit-on de nouveau? Comment vont les effets publics, madame Delapoulinière?

MADAME DELAPOULINIÈRE.

Je ne puis guère m'occuper des effets publics, mes cinq enfans me demandent des soins particuliers. Interrogez M. Retient.

M. RETIENT, avec humeur..

Moi! madame, je ne me mêle pas de ça. Des contrats de mariage et des testamens, voilà mon affaire; je ne sors pas de là.

LA VICOMTESSE.

Vous demandez des nouvelles des effets publics; M. le Vicomte prétend, et je suis de son avis, que nous sommes en baisse.

LE VICOMTE.

Oui, madame la Vicomtesse, nous sommes en baisse, et nous y marchons de jour en jour d'une manière épouvantable.

TOUS.

Nous y marchons.

ZÉPHIRINE, se levant d'une voix glapissante.

Moi je crois à la hausse.

(On rit.)

DERVAL.

Messieurs, l'opinion de mademoiselle Zéphirine est la mienne; je crois à la hausse. Écoutez... j'examine la question de très-haut; je vais remonter à la

source et parcourir les divers élémens qui chez toutes les nations font la base du crédit public. D'abord l'étranger nous donne son argent.

M. RETIENT, brusquement.

Qu'est-ce que vous dites là, monsieur? L'étranger ne nous donne pas son argent, il prend le nôtre.

DERVAL.

Ce n'est pas là la question. (*Un des enfans de madame Delapoulinière frappe dans sa main.*) Qu'avez-vous donc, monsieur Tonton?

TONTON, serrant les cuisses.

Rien, rien.

DERVAL.

On ne peut disconvenir que nous avons tous des besoins.

TONTON, se retenant.

Oui, nous avons tous des besoins.

DUMONT.

Madame Delapoulinière, regardez donc votre petit; il vous fait des signes.

MADAME DELAPOULINIERE.

Je sais ce que c'est. Zéphirine, sors un moment avec Tonton, et puis tu viendras nous parler de la hausse.

ZÉPHIRINE.

Oui, maman.

(Zéphirine sort avec Tonton, qui passe devant Derval, qui se bouche le nez.)

DERVAL.

Je disais que tout ce qui se passe autour de nous n'est pas propre à nous faire sentir que la hausse...

M. RETIENT.

M. Dumont, ne parlons pas de politique.

LA VICOMTESSE.

Elle me donne des vapeurs.

LE VICOMTE, en colère.

Et à moi des crispations. Que dit-on de la chambre?

M. RETIENT.

C'est toujours la même chose, trois têtes dans un bonnet; le côté gauche, le côté droit et le ventre.

DUMONT.

De quel parti êtes-vous, monsieur Retient?

M. RETIENT.

Je goûte assez ce que demande le ventre.

LE VICOMTE, en colère.

On a beau l'habiller de la tête aux pieds, il n'en-

tend rien ; et, comme dit le proverbe, ventre affamé n'a pas d'oreilles.

DUMONT.

Point d'aigreur, monsieur le Vicomte.

DERVAL.

Oui, ne nous occupons plus que de l'objet qui nous rassemble, de la fête de M. Dumont. Je demande un moment de silence à tout le monde.

TOUS, se parlant à l'oreille.

Silence ! silence !

DERVAL, se levant mystérieusement.

Je vais donner le signal... (*Après un moment de silence.*) Que personne n'entre et ne nous interrompe. (*Après une pause.*) Bien, voilà le silence dont nous avons besoin.

ZÉPHIRINE ET TONTON, frappant à la porte.

Maman !... madame Delapoulinière !

TOUS LES ENFANS, criant.

C'est ma sœur ! c'est Tonton !

DERVAL.

Les charmans enfans ! (*Il va ouvrir.*) Asseyez-vous là, et ne faites pas de bruit.

(Pendant que Derval traverse le théâtre, Émile s'approche du mur, touche un ressort ; des lustres allumés descendent du plancher ;

des inscriptions paraissent illuminées ; les portes s'ouvrent ; de jeunes danseurs, chargés de bouquets, exécutent un petit ballet, et donnent un bouquet à chaque convive, qui l'offre à M. Dumont. Mimi paraît au milieu du théâtre.)

MIMI, paré.

LE PÉLICAN, *fable pour la fête de mon papa.*

Le pélican... (*il cherche*) le pélican... le pélican... can... can...

DERVAL.

Ah ! que de cancans !

MIMI.

Oh ! mon Dieu, je ne m'en souviens plus.

DERVAL.

Oh ! le petit drôle !

MIMI, cherchant.

Le pélican... can, can.

DUMONT, bas, à Derval.

Derval, vous qui avez fait la fable, soufflez donc cet enfant.

DERVAL, embarrassé

Émile ! Émile !

(Émile va vite auprès de Mimi, et lui souffle tout bas.)

MIMI.

Le pélican, pour nourrir sa famille,
Ouvre son sein ; et c'est en se blessant

Qu'il donne à son essaim, qui près de lui fourmille,
Le plus pur de son sang.
Tel un bon père aussi se sacrifie :
Accablé de soucis, il paraît triomphant,
Et sans regret il consume sa vie
Pour le bonheur de son enfant.

DERVAL.

Bravo, Mimi.

DUMONT, embrassant Mimi et Derval.

Messieurs, faites compliment à l'auteur ; c'est mon ami Derval.

TOUTE LA SOCIÉTÉ.

La fable est charmante, charmante.

DUMONT.

Il travaille avec tant de facilité, qu'on dirait que tout cela ne lui coûte rien.

DERVAL.

Oui, cela ne me coûte pas grand'chose.

DUMONT.

Ah ! vous verrez encore sa petite comédie.

LE VICOMTE.

Monsieur fait des comédies.

DUMONT.

Il les improvise.

DERVAL.

A peu près.

M. RETIENT.

Diable!

DERVAL.

Tout est prêt, j'ai tout arrangé; permettez-moi de conduire toute la société. Les places de chacun sont arrêtées; mon orchestre est à son poste; la scène représente un palais; le souffleur est dans son trou. Picard! Émile! suivez-moi... Je ne peux pas tout faire... Madame la Vicomtesse, madame Delapoulinière, daignez accepter ma main, et qui m'aime me suive.

(Toute la société sort.)

SCÈNE XI.

DUMONT, PAULINE, ÉMILE.

PAULINE, avec humeur.

Je reste.

DUMONT.

En vérité je suis enchanté de ce jeune homme, et je te déclare, ma fille, que, pour le payer de toute la peine qu'il se donne pour moi et des choses charmantes qu'il a imaginées pour ma fête, je veux qu'il ne me quitte plus, et qu'il devienne ton mari.

PAULINE *émue, bas, à Émile.*

Voici le moment de parler, monsieur Émile.

ÉMILE.

Je n'oserai jamais.

DUMONT.

Je veux que celui qui a rédigé l'article du journal, qui a composé la fable que nous venons d'entendre, la comédie que nous allons voir représenter, je veux, dis-je, qu'il devienne ton mari.

ÉMILE *hors de lui, sautant au cou de M. Dumont.*

Ah! monsieur, quel bonheur!

DUMONT

Qu'avez-vous donc, monsieur Émile?

ÉMILE.

Monsieur... c'est que c'est moi...

DUMONT.

Comment, c'est vous!

PAULINE.

Oui, mon père, c'est M. Émile qui est l'auteur de toutes ces jolies choses.

ÉMILE, *montrant des papiers.*

Voici mes brouillons... Ah! je n'espérais pas leur devoir le bonheur de ma vie.

DUMONT.

Comment! monsieur Émile, vous aimez donc votre cousine?

ÉMILE.

Je n'ai pas osé le dire.

PAULINE.

Et je le savais pourtant. J'ai lu cet amour-là dans ses yeux. Et moi, mon père, j'aime M. Émile, parce qu'il est modeste; et je n'aime pas M. Derval, parce qu'il est avantageux.

DUMONT.

Si tu lui refuses du talent, il faut au moins rendre justice à son activité. Aller à Paris et revenir en dix minutes!

ÉMILE.

C'est moi qui ai fait le voyage.

DUMONT.

Et c'est vous aussi peut-être qui avez payé les musiciens?

ÉMILE.

C'est moi qui ai pris cette liberté; je vous en demande bien pardon.

DUMONT.

Il n'y a pas d'offense. Mais je n'en reviens pas; il faut que ce Derval soit bien avantageux. Je me tuais

à vanter ses talens, son empressement, sa générosité, et il ne me désabusait point. En vérité, je ne connais plus les hommes; ceux qui parlent davantage sont toujours ceux qui en font le moins. Mais voyez donc cet effronté qui m'imposait par son bavardage, et ce petit nigaud qui a tant d'esprit et qui ne dit rien. Oh! parbleu, je veux démasquer ce Derval aux yeux de toute ma société.

ÉMILE.

Épargnez-le, monsieur.

DUMONT.

Non, je veux vous venger, lui annoncer votre mariage: il ne faut pas que les hommes modestes se laissent éclipser par ceux qui font toujours plus de bruit que de besogne.

FIN DE PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

BON CHIEN
CHASSE DE RACE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

DELORME.
LAURENT.
LAURENTIN.
MADAME DELORME.
JUSTINE, filleule de madame Delorme.

La scène se passe dans une auberge de Mâcon.

NOTICE

SUR

BON CHIEN CHASSE DE RACE.

Depuis que ce proverbe est composé ; et il y a plus de six mois, un ami qui habite la province, et qui savait que je m'occupais de proverbes politiques, m'a fait connaître une anecdote fertile en contrastes piquans, et relative aux missionnaires. J'ai répondu comme l'historien Vertot, *mon siége est fait*, mais le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connaître l'anecdote; elle peut servir de canevas à quelques amateurs qui savent encore improviser un proverbe, ou à quelques-uns de ces gais chansonniers qui font subir aux fanatiques de toutes les espèces, leur misérable célébrité.

Deux diligences arrivent à la couchée de Lucy-le-Bois; l'une était chargée d'une troupe de missionnaires, qui se rendaient d'Auxerre à Autun; l'autre, d'une troupe de comédiens, qui allaient d'Autun à Auxerre. Ces deux troupes se remplaçaient dans les deux grandes villes

du treizième arrondissement dramatique. L'amour-propre de nos bateleurs n'était donc plus dans cet état d'irritation que fait naître le désir d'attirer et d'amuser le public, l'auberge imposait d'ailleurs une préférence forcée; elle était la seule digne de recevoir les voyageurs des diligences ou des malle-postes; et, comme l'a dit avec tant d'esprit Jean de Paris: Après un long voyage, une princesse a besoin de souper comme un autre. Ainsi, la surprise et l'hésitation ne durèrent pas long-temps, et l'on se mit à table. Le chef de la congrégation se plaça près du comédien qui débutait toujours par *le Menteur;* le frère qui vendait les chapelets, se mit par hasard à côté de l'acteur qui se distinguait dans *les Fourberies de Scapin*, et le chanteur de la mission figurait près du chef d'orchestre: on eût dit qu'il voulait échanger son bréviaire contre la clef du caveau. L'acteur chargé de représenter les héros de mélodrames, avait un couvert renversé près de lui, lorsque le porte-croix vint s'y placer comme d'instinct. On ne m'a pas dit positivement la place qu'occupaient les comédiennes; on a remarqué seulement que le plus vieux missionnaire était à côté de la plus jeune actrice, et qu'il aurait eu fort à faire s'il eût été contraint d'écouter tous

les jolis péchés de notre ingénuité. Il ne manquait à ce tableau que l'apparition de madame Krudner et de mademoiselle Lenormand, ou bien l'arrivée de l'un des rédacteurs de la Minerve ou de l'un des publicistes du Conservateur. Le père Aubry, adressant une homélie à l'actrice qui devait jouer Attala dans le mélodrame de ce nom, aurait complété cette bonne rencontre.

Qu'on se figure cette nouvelle table d'hôte, où des voyageurs d'un état si opposé, de mœurs si différentes, épient tous leurs mouvemens, observent tous leurs gestes, et se donnent réciproquement des leçons de comédie, et qu'on convienne que l'art de Molière peut s'apprendre autre part qu'à la rue Bergère. On m'a assuré pourtant que cet état de contrainte et d'observation ne dura pas long-temps. Il faut hurler avec les loups, dit le proverbe, et la conversation, au dessert, prit une tournure assez familière. Je serais presque tenté de la rédiger; mais je dois m'occuper, dans cette notice, de la mise en scène de l'apprenti missionnaire, et je laisse à de plus habiles le soin de caractériser les maîtres.

Le personnage de Laurentin, le principal de ce proverbe, n'a point été créé par mon ima-

gination. Il existe, et je connais quatre ou cinq militaires qui, privés de leur état en 1815, se sont réfugiés dans des séminaires. Le comique de ce personnage consiste donc dans les habitudes de son ancienne profession, et dans le ton cafard de son nouveau métier. Avec madame Delorme, quelques souvenirs de convoitise doivent se mêler à son faux repentir; avec Justine un brûlant désir d'amour doit s'échapper malgré lui; il cède, quoi qu'il en ait, et il se grise peu à peu. Le succès de ce proverbe tient principalement à ce rôle, qui perdrait beaucoup s'il n'était joué par un beau garçon, qui, sous l'habit de séminariste, doit conserver des manières militaires.

Guillaume est un homme de bon sens; quand il dit si bien, il ne croit pas si bien dire, il faut éviter la déclamation, et avoir un débit franc, des manières naturel et vif.

Malgré sa nouvelle dévotion, madame Delorme doit montrer quelque retour à la coquetterie : c'est une femme qui a aimé et qui n'est pas encore tout-à-fait fanatique.

Justine a de la malice; elle a distingué autrefois Laurentin : c'est donc très-sérieusement qu'elle fait cette épreuve, puisqu'elle a l'espoir de l'épouser.

Quant à M. Delorme, c'est un mari comme il y en a tant. Nous ne ferons à personne le tort de penser qu'il ne comprenne pas ce rôle..... C'est une véritable ganache.

BON CHIEN CHASSE DE RACE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente une salle d'auberge, à gauche un cabinet.)

LAURENT, DELORME.

LAURENT.

Rien n'est plus vrai, mon cher monsieur Delorme; c'est Laurentin, mon neveu, celui que vous avez connu pour le plus mauvais sujet de Mâcon, qui servait dans les lanciers de la garde.

DELORME.

Ce grand fainéant qui ne fréquentait que les cafés et les mauvais lieux?

LAURENT.

Oui, vous l'aviez reçu chez vous, par amitié pour

moi ; ensuite vous avez été contraint de le chasser, parce qu'il osait même faire enrager madame Delorme.

DELORME.

Cela est vrai ; il se permettait des propos et des gestes que ma femme ne pouvait décemment supporter.

LAURENT.

Eh bien ! ce même jeune homme si libertin il y a deux ou trois ans, et que j'avais même abandonné à cause de sa mauvaise conduite, il s'est fait bigot ; il veut être ecclésiastique et missionnaire.

DELORME.

Il ne fera qu'un hypocrite.

LAURENT.

Il justifiera le proverbe, *bon chien chasse de race.*

DELORME.

Son père était bigot ?

LAURENT.

Écoutez. Vous fréquentez le théâtre, monsieur Delorme.

DELORME.

Autrefois, madame Delorme l'aimait beaucoup.

LAURENT.

Vous connaissez le Tartufe?

DELORME.

Oui, c'est une comédie admirable.

LAURENT.

Vous vous rappelez ce vers :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline.

Eh bien! ce Laurent dont il est question était le bisaïeul de Laurentin. Molière composa sa comédie sur un nommé Tartuffio, grand amateur d'aumônes et de truffes, et ce Laurent était son serviteur: Ses descendans ont occupé des fonctions à peu près pareilles. L'aïeul de Laurentin fut bedeau de la paroisse, son grand père sonneur à la Samaritaine, et son père portier des chartreux. C'est la branche aînée de ma famille. La généalogie n'est pas magnifique; mais elle est telle. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre que M. Laurentin est un vrai Tartufe en herbe. Bientôt il doit descendre dans cette auberge; il ignore que que j'y suis, et je veux le corriger.

DELORME.

Oh! parbleu, je vous y aiderai de tout mon cœur. Je n'aime point les gens qui changent ainsi de carac-

tère ; et, s'il faut tout vous dire, j'ai un reproche à peu près pareil à adresser à madame Delorme.

LAURENT.

Racontez-moi cela, mon vieil ami.

DELORME.

Vous savez que madame Delorme était un tant soit peu coquette. Dans les premières années de notre mariage elle a fait parfois jaser sur son compte : toute la ville l'accusait d'intrigues galantes, mais toute la ville se trompait ; car, pour moi qui la voyais de plus près que personne, je ne me suis jamais aperçu de rien. Enfin la confiance que j'avais en elle ne m'a jamais empêché de dormir, si ce n'est lors de l'aventure de ce voyageur qui a fait tant de bruit dans Mâcon, et qui par mégarde prit une fois le lit de madame Delorme pour le sien. Mais il ne s'est rien passé de remarquable et de répréhensible, et tout ce qu'on a dit là-dessus était des contes de grand'mère.

LAURENT.

Les grands'mères ont été coquettes dans leur temps.

DELORME

Comment ! M. Laurent, est-ce que vous croiriez aussi... ?

LAURENT.

Non. Mais revenons à madame Delorme : que lui reprochez-vous ?

DELORME.

Je lui reproche d'être un peu trop dévote. Depuis que les missionnaires sont venus à Mâcon, elle s'est brouillée avec tout le monde; elle ne veut plus voir la famille de son frère aîné, Joseph Delorme, ce brave chef de bataillon qui s'est si bien battu à l'armée et sous les murs de Mâcon, lors de la première invasion.

LAURENT.

Elle a tort; chaque fois que la révolution nous a rendus injustes ou cruels, l'honneur et l'humanité se sont toujours réfugiés parmi nos braves et sous les drapeaux de nos armées.

DELORME.

Elle a tort sans doute; mais si ce n'était que cela!... Vous savez que cette auberge était autrefois un couvent de bénédictins.

LAURENT.

Eh bien! ces longs dortoirs où dormaient de pieux fainéans servent maintenant au repos des voyageurs, qui entretiennent le commerce et l'industrie. Il n'y a pas grand mal à cela.

DELORME.

Cette propriété fut en partie la dot de madame Delorme; elle la reçut de son grand-oncle, qui l'avait achetée d'un ex-président au parlement, lequel la

tenait lui-même du grand vicaire de la paroisse, alors adjudant général à l'armée de l'Ouest. Ainsi donc cette vente ne doit point peser sur la conscience de madame Delorme, et cependant les missionnaires lui ont donné de grands scrupules.

LAURENT.

Vous ne pouvez pas rendre le couvent aux bénédictins : où les retrouver ?

DELORME.

Madame Delorme a le projet de le rendre aux missionnaires.

LAURENT.

Ah ! j'entends... Et vos enfans ?

DELORME.

Ils s'en passeront, dit-elle. D'ailleurs nos enfans... ne sont pas nos enfans,... à ce que disent tout bas les missionnaires.

LAURENT.

Et pourquoi ?

DELORME.

Un prêtre assermenté fit notre mariage ;... et, depuis que madame Delorme a fait cette découverte, elle a voulu... deux lits... Notre mariage n'est pas bon, dit-elle... Le croiriez-vous ? quand je veux l'approcher, elle me repousse... comme un réprouvé.

LAURENT.

Cela n'arrive pas souvent.

DELORME.

Écoutez donc... ma femme... est ma femme; et, si elle en écoutait un autre, messieurs les missionnaires ne me prouveraient pas que cela est très-orthodoxe. Qu'en pensez-vous?

LAURENT.

Tout ce que vous me dites me fait grand plaisir.

DELORME.

Vraiment?

LAURENT.

Cela rentre dans mes projets. Écoutez. Vous avez une filleule qui, sous un air ingénu, ne manque pas d'adresse : elle était sur le coche d'eau qui conduit de Lyon à Mâcon. Vous savez qu'à chaque village le coche s'arrête pour déposer des voyageurs et en reprendre d'autres. Dans ce moment une curiosité générale réveille tout l'équipage; chacun s'intéresse aux nouveaux passagers qui doivent continuer leur route avec nous. Tout le coche eut donc les yeux fixés sur un grand jeune homme qui sortait du séminaire de Montmerle, et qui, les yeux baissés, les mains jointes, avec un air contrit et une tournure de béat, vint s'asseoir tout seul sur le gaillard d'avant. Jus-

tine le regarde, l'examine; et, jugez de sa surprise, c'était mon neveu Laurentin, qui déjà récitait son bréviaire, et lorgnait Justine à la dérobée : car elle est fort jolie, Justine; et Laurentin, à ce qu'il me paraît, aime encore les jolies filles...

Justine l'accoste, l'interroge, et s'assied à ses côtés. Laurentin ne peut cacher le trouble qui l'agite ; ses yeux brillent, ses mains tremblent, une rougeur subite lui monte au visage : Justine s'en aperçoit, et s'en amuse. A son arrivée ici, elle m'a tout raconté... Laurentin va venir; j'ai des projets... Mais que nous veut madame Delorme ?

SCÈNE II.

LAURENT, DELORME, MADAME DELORME.

MADAME DELORME.

Justine vient de m'apprendre que votre neveu, M. Laurentin, ce mauvais sujet que j'ai chassé de chez moi, osait s'y présenter encore.

DELORME.

C'est ce que vient de m'apprendre M. Laurent.

MADAME DELORME.

Oubliez-vous, monsieur, que je ne saurais le recevoir ?

DELORME.

Mais ma maison est une maison publique, je ne saurais renvoyer personne.

MADAME DELORME.

Soit; mais qu'il reste dans sa chambre, et qu'il ne cherche point à me voir, à me parler : le souvenir de toutes ses folies me jetterait dans un état vraiment désagréable.

LAURENT.

Je lui communiquerai votre défense, madame Delorme. Mais il n'est peut-être pas indigne de votre pardon; il est bien changé.

MADAME DELORME.

Je ne crois point à ce changement.

LAURENT.

Mais, madame, il sort...

MADAME DELORME.

De sa garnison.

LAURENT.

Non pas; il sort du séminaire.

MADAME DELORME.

C'est un libertin.

LAURENT.

C'est un tonsuré.

MADAME DELORME.

C'est un impie.

LAURENT.

C'est un missionnaire.

MADAME DELORME.

Un missionnaire !

SCÈNE III.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

M. Laurentin demande à parler à madame Delorme.

MADAME DELORME.

A me parler ! Que me veut-il ?

JUSTINE.

Il veut se réconcilier avec vous, obtenir la rémission des offenses qu'il vous a faites ; il gémit, il pleure, il se frappe la poitrine.

MADAME DELORME.

Quel miracle, mon doux Jésus !

JUSTINE.

Dieu, dit-il, l'a pris en pitié.

LAURENT.

Vous ne pouvez lui refuser la vôtre. A tout péché miséricorde. Allons, madame Delorme, écoutez ce converti, et recevez-le ici en tête... à tête.

MADAME DELORME.

En tête-à-tête ! monsieur Delorme y consent-il ?

DELORME.

Vous savez bien que je consens toujours...

LAURENT.

A merveille. Retirons-nous. Faites-moi l'amitié de ne point dire à mon neveu que je suis ici. Je vous expliquerai la raison de ce mystère. Allons, venez monsieur Delorme.

(Il sort avec M. Delorme.)

MADAME DELORME.

Ce jeune homme va me trouver bien changée, Justine : j'ai tant pleuré, j'ai tant prié...

JUSTINE.

Je vous assure, madame, que vous êtes toujours fraîche et jolie.

MADAME DELORME

Vraiment ?

JUSTINE.

Ce costume vous sied à ravir, et ce fichu noir fait encore ressortir la blancheur de votre visage.

MADAME DELORME.

Que dites-vous là, Justine? La beauté du corps n'est qu'un don fragile et dangereux; ce sont des biens périssables, et qui nous échappent tous les jours,

JUSTINE.

C'est pour cela, madame, qu'il faut les conserver autant qu'on peut...

MADAME DELORME.

Malheur aux femmes qui s'occupent de leur toilette!

JUSTINE.

Permettez-moi d'arranger un peu votre bonnet.

MADAME DELORME, pendant que Justine l'ajuste.

Une femme ne doit s'occuper que de son salut.

JUSTINE, continuant à l'ajuster.

C'est le premier devoir sans doute : mais il n'est pas défendu de s'ajuster avec goût,... et l'habillement le plus modeste doit avoir une certaine grâce.

MADAME DELORME.

Justine, il ne faut jamais chercher à plaire aux hommes.

JUSTINE.

Mais quand cela vient sans qu'on le cherche.

MADAME DELORME.

Justine, la coquetterie est un péché.

JUSTINE.

Mais le mariage est un devoir.

MADAME DELORME.

Oui, c'est un sacrement... Mais il faut que rien n'y manque, et bien choisir le prêtre qui le consacre... Ah! malheureuse, qu'ai-je fait?...

JUSTINE

Qu'avez-vous donc, madame?...

MADAME DELORME.

Ce sont des scrupules de conscience... Ah!... mais laissons cela.

JUSTINE.

M. Delorme vous aurait-il fait quelque reproche?

MADAME DELORME.

M. Delorme! C'est bien de lui dont je m'occupe vraiment: c'est un plaisant benêt que monsieur mon mari.

JUSTINE.

Mais, s'il ne dit rien lui, qui peut donc vous inquiéter?

MADAME DELORME.

Ce sont les missionnaires, Justine.

JUSTINE.

Eh bien! vous allez en recevoir un... Il sera de meilleure composition peut-être...

MADAME DELORME.

Est-il bien changé?

JUSTINE.

Il se porte à merveille.

MADAME DELORME.

Pauvre jeune homme!...

JUSTINE.

Il a le teint frais... et des couleurs vermeilles.

MADAME DELORME.

Malheureux jeune homme!

JUSTINE.

Je ne sais pas s'il est malheureux; mais il est toujours beau garçon.

MADAME DELORME.

Le ciel l'a pris en pitié.

JUSTINE.

Le voici...

MADAME DELORME, apercevant Laurentin sous l'habit de missionnaire.

Que vois-je?...

SCÈNE IV.

MADAME DELORME, JUSTINE, LAURENTIN.

LAURENTIN en habit de missionnaire, les cheveux plats, et les mains croisées sur la poitrine.

Vous voyez un malheureux pécheur. (*Il se frappe la poitrine.*) Ah! ah! (*à Justine.*) Mon enfant, retirez-vous, et prenez grand soin de mon petit bagage. Ce sont des agnus et des chapelets, bénis par les chefs de mon ordre.

JUSTINE.

Vous tenez à vos reliques?

LAURENTIN.

Oui, mon enfant; mais laissez-nous, (*bas*) et venez me voir quand je serai seul. (*Justine sort.*) Eh bien! madame Delorme, en pensant à ce que j'ai été autrefois, en voyant ce que je suis aujourd'hui, vous ne pouvez vous défendre d'un mouvement de surprise.

MADAME DELORME.

Se peut-il que le Seigneur...?

LAURENTIN.

Il m'a illuminé : ce sont là des coups de la miséricorde divine, madame Delorme. Le ciel a pris pitié de mes tribulations : on dirait qu'il ne m'avait laissé tomber que pour me relever avec plus d'éclat. Dieu m'a appelé à lui, madame Delorme.

MADAME DELORME.

Que sa volonté soit faite, M. Laurentin.

LAURENTIN.

Et vous aussi, madame Delorme, on dit que vous êtes bien changée.

MADAME DELORME.

Il est vrai, et je devrai mon salut au séjour que les missionnaires ont fait dans notre ville. Depuis que j'ai eu le bonheur d'entendre ces hommes bénis par le ciel, tout ce qui existe sur la terre ne m'intéresse plus. Les journaux me semblent maussades, les théâtres abominables, les bals dangereux ; les romans, ces romans que j'aimais tant, ne me paraissent plus qu'une lecture réprouvée : je ne vis que pour prier... Que mon pays repousse l'étranger, ou que l'étranger vive à nos dépens, pourvu que les missionnaires soient heureux et révérés, et que le ciel ait pitié d'une pauvre pécheresse, tout le reste m'est égal.

LAURENTIN.

Que cela est beau, madame Delorme !

MADAME DELORME.

Mon époux m'est devenu tout-à-fait indifférent, ma famille même ne m'inspire plus aucun intérêt; mes enfans ne me rappellent que le scandale de mon hymen, et tous mes vieux amis ne sont plus rien pour moi.

LAURENTIN.

Honneur aux missionnaires, qui vous ont appris à vous dégager des vanités humaines, et qui vous ont inspiré des sentimens si nobles et des remords si édifians!

MADAME DELORME.

Suffiront-ils pour racheter toutes mes fautes?

LAURENTIN.

Vos fautes ont été grandes, je le crois.

MADAME DELORME, en soupirant.

Très-grandes... immenses.

LAURENTIN.

Mais la bonté divine est plus immense encore.

MADAME DELORME.

Ah! je me suis bien long-temps écartée de la voie du salut.

LAURENTIN.

Vous pouvez y rentrer, ainsi que moi.

MADAME DELORME.

Eh bien! donnez-moi vos conseils.... (*à part.*) Voyons si Laurentin a les mêmes scrupules que ses frères.

LAURENTIN.

Parlez, ma sœur... et ne me cachez rien.

MADAME DELORME, hésitant.

Cette auberge était autrefois un couvent...

LAURENTIN.

Un couvent!

MADAME DELORME, pleurant.

De bénédictins.

LAURENTIN.

Et vous avez changé en hôtellerie la maison du Seigneur, la maison du Seigneur!... Et vous vous exposez à la réprobation éternelle... Vous serez damnée, madame Delorme.

MADAME DELORME, épouvantée.

Que faut-il faire?

LAURENTIN.

Restituer.

MADAME DELORME.

Aux bénédictins?...

LAURENTIN.

Non pas... Aux missionnaires, ma sœur. (*Il marmote dévotement.*) *Honora Dominum de tuâ substantiâ, et de primitiis omnium frugum tuarum da ei.*

MADAME DELORME.

Qu'est-ce que cela veut dire, mon père?

LAURENTIN.

Cela veut dire : Honorez de votre bien le Seigneur, et donnez-lui les prémices de tous vos fruits. Ces paroles sont tirées du livre des Proverbes du Roi des rois, de Salomon, chapitre 3, article 9.

MADAME DELORME.

Le saint homme! C'est bien là un véritable frère. Mais savez-vous encore...?

LAURENTIN.

Oui, je sais que votre mariage n'est pas bon; mais tout peut s'arranger encore... Les missionnaires vous remarieront, madame Delorme; le frère Ignace s'en chargera.

MADAME DELORME.

Volontiers, mon frère... Ah! que j'ai de fautes à réparer!

LAURENTIN.

Et moi donc, madame Delorme... (*Il pleure.*) *Mea culpa... mea maxima culpa.*

Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures.

. . . . . .

Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(Il pleure encore.)

MADAME DELORME.

Ne pleurez pas, M. Laurentin. Oh ! le saint homme !

LAURENTIN.

Quand je songe à mon libertinage...

MADAME DELORME.

Il est vrai que vous étiez bien libertin.

LAURENTIN.

A mon ivrognerie...

MADAME DELORME.

Vous vous grisiez souvent.

LAURENTIN.

A ma fainéantise...

MADAME DELORME.

Jamais vous ne vouliez rien faire.

LAURENTIN.

A mes juremens... Vous le savez, madame Delorme, je ne pouvais achever une phrase sans jurer.

MADAME DELORME.

Cela est vrai, M. Laurentin.

LAURENTIN.

Et quand je songe encore que j'ai osé porter mes regards téméraires sur la femme de ce bon M. Delorme...

MADAME DELORME.

Ne parlons pas de cela.

LAURENTIN.

Puis-je oublier que, tourmenté par un désir impétueux, par le démon de la chair, j'ai osé prendre cette main charmante, la couvrir de baisers brûlans?...

(Il lui prend la main.)

MADAME DELORME.

Quel souvenir!

LAURENTIN.

J'ai osé presser votre taille divine, votre sein palpitant! (*Il la presse dans ses bras.*) Je vous en demande pardon, madame Delorme. (*Il se met à genoux.*) Pardonnez à la révolte de mes sens.

MADAME DELORME.

Vous à mes genoux! Mon frère, c'est à moi de tomber aux vôtres.

LAURENTIN, se relevant en désordre.

La femme est l'ennemie de notre salut; c'est sous

cette forme enchanteresse que l'esprit malin nous tend des embûches continuelles... Et notre devoir est de fuir, de haïr un sexe trompeur qui séduisit le premier homme, et fut la cause de notre damnation éternelle... Je vous respecte, et je vous fuis, madame Delorme.

MADAME DELORME.

Restez, je me retire. Le tentateur sortira avec moi.

LAURENTIN, d'un ton plus calme.

Eh bien! envoyez-moi Justine.... J'ai besoin de prendre quelque chose... Mais, avant de sortir, dites-moi que vous me pardonnez toutes mes offenses.

MADAME DELORME.

Je vous pardonne.

LAURENTIN.

Allez, et ne péchez plus... Je vous donne ma bénédiction.

MADAME DELORME s'incline.

Qu'il m'intéresse à présent!

(Elle sort.)

LAURENTIN cessant de faire le tartufe, et d'un ton grivois.

Elle est encore fort appétissante, madame Delorme. Mais que Justine est bien plus belle!... Quelle fraîcheur ravissante!... Quelles formes délicieuses! La voici, je tressaille de plaisir.

SCÈNE V.

LAURENTIN, JUSTINE.

JUSTINE.

Madame Delorme m'envoie auprès de vous, monsieur Laurentin.

LAURENTIN, à part.

La jolie petite voix!

JUSTINE.

Elle dit que vous avez besoin de prendre quelque chose. Eh bien! on va souper: venez, j'ai tourné votre couvert.

LAURENTIN.

Ah! Justine, que dites-vous là?

JUSTINE.

Je vous dis de venir souper.

LAURENTIN.

Cela ne se peut pas, Justine; ce jour est un jour de jeûne.

JUSTINE.

Je ne savais pas cela.

LAURENTIN.

Comment! madame Delorme ne vous instruit pas des devoirs de votre religion?

JUSTINE.

Oh! mon Dieu, non. Depuis que madame Delorme a vu les missionnaires, elle ne s'intéresse plus à personne; et nous pouvons tous nous donner au diable, pourvu qu'elle se sauve. Tout lui est égal.

LAURENTIN.

Je vous instruirai de ces devoirs; m'écouterez-vous?

JUSTINE.

Oui, je ferai tout ce que vous voudrez.

LAURENTIN, à part.

Tout ce que je voudrai!... (*haut.*) Puisque vous paraissez disposée à écouter mes conseils, ma chère enfant, apprenez que vous êtes environnée d'écueils. Agneau sans tache, agneau faible et timide, vous attirez autour de vous les loups ravisseurs; votre beauté, votre jeunesse, votre fraîcheur, votre gaieté même, augmentent le danger. Il faut prendre un maintien plus modeste, plus réservé: par exemple, cette collerette est trop dégagée... Permettez que je l'arrange d'une façon plus décente. (*Il arrange la collerette de Justine.*) (*A part, avec convoitise.*) Que cela est ravissant!...

JUSTINE.

Qu'avez-vous, M. Laurentin?

LAURENTIN.

Suivez-moi dans ma chambre.

JUSTINE.

Je ne le puis en ce moment.

LAURENTIN.

Mais vous viendrez plus tard.

JUSTINE, avec vivacité.

Oui.

LAURENTIN.

Songez que je vous attends avec impatience, que je vous recevrai avec ravissement. (*à part.*) O mon Dieu! je vais me damner encore... (*avec hypocrisie.*) Je vous donne ma bénédiction.

(Il sort.)

JUSTINE.

Je vais tout raconter à son oncle. Le voici.

SCÈNE VI.

JUSTINE, LAURENT.

LAURENT.

Eh bien! Justine, que t'a dit mon neveu?

JUSTINE.

Il voulait me mener dans sa chambre.

LAURENT.

Déjà !

JUSTINE.

J'ai refusé.

LAURENT.

C'est bien.

JUSTINE.

Mais il m'a fait promettre d'aller le rejoindre.

LAURENT.

C'est mal.

JUSTINE.

Je n'y aurais pas été sans votre permission.

LAURENT.

A la bonne heure.

JUSTINE.

Je n'agis que d'après vos ordres ; vous m'avez promis que M. Laurentin deviendrait mon mari.

LAURENT.

Il le sera ; mais il faut faire tout ce que je t'ai dit.

JUSTINE.

Oui, monsieur.

LAURENT.

Avertis monsieur et madame Delorme, je voudrais leur parler.

JUSTINE.

Les voici. Adieu, mon cher oncle.

(Elle sort.)

LAURENT.

Mais quel bruit! Madame Delorme, autrefois si douce, comme elle s'emporte contre son mari! Ah! cette chère dame a grand besoin de mon épreuve.

SCÈNE VII.

LAURENT, MADAME DELORME, DELORME.

MADAME DELORME, en colère.

Laissez-moi, monsieur Delorme, laissez-moi.

DELORME.

Mais ma femme...

MADAME DELORME.

Je ne le suis plus; les missionnaires me l'ont dit.

LAURENT.

Eh! madame, laissez là vos missionnaires, et permettez à un vieil ami de votre famille de vous faire entendre enfin le langage de la raison.

MADAME DELORME.

Que voulez-vous dire ?

LAURENT.

Je veux dire, madame, que des fanatiques ont abusé de votre faiblesse. Vous me connaissez, je crois : j'ai toujours été aussi religieux qu'un honnête homme doit l'être ; j'ai toujours pensé que les obligations que nous impose le ciel sont liées à celles que nous devons remplir sur la terre, et que c'est en aimant nos semblables, en nous montrant indulgens pour tous, que nous méritons qu'on le soit à notre égard. Enfin, madame Delorme, j'aime la religion, parce que je la comprends bien ; je la tiens indispensable au bonheur des états, je ne néglige aucun des devoirs qu'elle me prescrit, et parmi ces devoirs le plus sacré est d'honorer les ministres de l'autel.

MADAME DELORME, avec ironie.

Fort bien.

LAURENT.

Mais, quoique je sois bien convaincu de l'importance et de l'obligation de ce devoir, j'y mets encore des bornes ; et ma raison me dit aussi que les prêtres sont des hommes, qu'il m'est permis de distinguer leur espèce de mérite, de ne pas suivre aveuglément tout ce qu'ils m'ordonnent au nom de leur passion, et de ne pas confondre surtout les vrais pasteurs de l'église avec les apôtres de l'anarchie.

DELORME, bas, à Laurent.

C'est cela ; ferme, mon ami.

LAURENT.

Eh, quoi ! parce que votre mariage a été contracté au milieu d'une révolution orageuse, parce qu'un prêtre assermenté a béni votre hymen, on voudrait vous rendre responsable de cet événement, on oserait vous assurer, au bout de quinze ans, que votre mariage est nul, que vos enfans sont illégitimes, et qu'ils seront maudits.

MADAME DELORME, avec amertume.

Monsieur n'aime pas les missionnaires.

LAURENT.

Je ne me permets point, madame, d'attaquer un ordre en général ; mais j'ai connu des missionnaires qui pensaient plutôt remplir un mandat politique qu'une fonction religieuse, qui, loin de chercher à nous réunir, soufflaient partout la discorde, qui condamnaient tous les arts, alarmaient tous les propriétaires, troublaient tous les ménages, divisaient toutes les familles. Après tant de malheurs, la France a besoin de paix, de repos, d'union, d'oubli, de tolérance ; et tous ceux qui s'y opposent, sous quelques masques qu'ils se déguisent, sont les vrais ennemis de mon pays.

DELORME, bas, à Laurent.

Bien, mon ami, très-bien.

LAURENT.

Mais vous ne dites rien : parlez donc, monsieur Delorme; secondez-moi.

DELORME.

Je vais lui parler à mon tour. (*En élevant la voix.*) Madame Delorme...

MADAME DELORME, d'un ton impérieux.

Hein.

DELORME, baissant la voix.

Écoutez bien ce que dit notre ami Laurent.

LAURENT.

Oui, madame, écoutez-moi : votre repos m'intéresse, et le bien de votre famille me touche infiniment; c'est en son nom, au nom de votre frère surtout, que j'ose vous parler. Vous ne voulez plus le voir, vous repoussez ses jeunes fils, parce qu'ils ont combattu les ennemis de la France; et pourquoi cette injustice? Votre frère et vos neveux sont encore appelés sous les drapeaux de la France; voici leurs brevets. (*Il les montre.*) Ainsi, si l'étranger nous menaçait, vous les verriez voler à votre secours, sauver vos propriétés, vous faire un rempart de leurs corps,

et les mêmes parens que vous repoussez aujourd'hui ne se vengeraient de vous qu'en versant leur sang pour vous défendre.

DELORME, pleurant.

Mon cher beau-frère !.... mes pauvres petits neveux !... Je cours les embrasser.

MADAME DELORME, le retenant.

Restez, monsieur Delorme.

LAURENT.

Et pourquoi vous opposer à un mouvement si naturel ? Imitez-le plutôt, madame.

MADAME DELORME.

Prouvez-moi qu'un seul missionnaire ne soit pas un juste... un béni de Dieu, et je ferai tout ce que vous exigez de moi.

LAURENT.

C'est où je voulais en venir, et je tiens ce que vous demandez. Mon neveu Laurentin, vous venez de le voir, qu'en pensez-vous ?

MADAME DELORME.

C'est un saint homme.

LAURENT.

C'est un hypocrite. Entrez dans ce cabinet, et je vous sommerai bientôt de votre parole.

MADAME DELORME.

Venez, monsieur Delorme.

(Elle entre dans un cabinet avec son mari.)

LAURENT, appelant.

Justine!... Justine!...

SCÈNE VIII.

LAURENT, JUSTINE, *portant des bouteilles et ce qu'il faut pour servir une table.*

LAURENT.

N'oublie rien de ce que je t'ai recommandé.

(Il entre dans le cabinet.)

JUSTINE, mettant la table et un seul couvert.

Il faut donc mettre le couvert de M. Laurentin, et lui préparer un de ces petits soupers dont jadis il était si friand... Mettons en évidence cette poularde aux truffes et ce vin de Château-Margot... Tout est bien comme cela... Oh! oui, il doit succomber à la tentation. Je crois déjà le connaître... En vérité, son oncle a eu là une singulière idée... Mais, puisqu'il doit être mon mari, il n'y a pas de mal: souper et chanter avec son futur, c'est une chose toute naturelle.... La drôle de chanson qu'il m'a donnée, M. Laurent!... Mais tout est prêt; appelons mon nouvel hôte. (*A la cantonnade.*) monsieur Laurentin! monsieur Laurentin!

LAURENTIN en dehors, d'une voix mystérieuse.

Est-ce vous, Justine?...

JUSTINE.

C'est moi-même.

LAURENTIN, de même.

Venez dans ma chambre.

JUSTINE.

Non, je vous attends ici; venez...

SCÈNE IX.

JUSTINE, LAURENTIN.

LAURENTIN, apercevant la table.

Que vois-je?...

JUSTINE.

Ne craignez rien, nous sommes seuls.

LAURENTIN.

Une poularde aux truffes!... C'est le diable.

JUSTINE.

Qu'avez-vous?

LAURENTIN.

Du vin de Château-Margot!.... L'enfer est sou-
mes pas.

JUSTINE.

Calmez-vous.

LAURENTIN.

Et Justine encore!... C'est la tentation de saint Antoine; fuyons.

JUSTINE, le retenant.

Quoi! monsieur Laurentin, vous refusez le souper que j'ai préparé pour vous, et avec tant de plaisir encore!...

LAURENTIN.

Je ne saurais l'accepter.

JUSTINE.

Allons donc, pourquoi vous faire prier?

LAURENTIN.

Vous voulez me damner, Justine.

JUSTINE.

Est-on damné pour souper?

LAURENTIN.

Oui, mon enfant.

JUSTINE.

Ne faut-il pas, après un long voyage, se restaurer un peu?

LAURENTIN.

Non, mon enfant.

JUSTINE.

Vous refusez?... décidément : dans ce cas, je vais remporter tout cela.

LAURENTIN, après avoir regardé le souper.

Attendez... (*Il regarde la poularde et le vin.*) (*Presqu'en pleurant.*) Cette poularde aux truffes... m'est interdite... J'ai fait vœu de sobriété, mon enfant.

JUSTINE.

Et vous ne voulez pas souper auprès de moi?

LAURENTIN, en soupirant.

J'ai fait vœu de chasteté, mon enfant.

JUSTINE, se disposant à desservir.

En ce cas...

LAURENTIN.

Arrêtez. Ce que mon état me défend, le vôtre le permet.

JUSTINE.

Que voulez-vous dire?

LAURENTIN.

Après un voyage fatigant, vous avez dû vous livrer encore aux travaux du ménage... Pauvre petite!

JUSTINE.

Je suis accoutumée au travail.

LAURENTIN.

Que de vertu !

JUSTINE.

Et je vous répète que je vous servirai avec plaisir, monsieur Laurentin.

LAURENTIN.

Le ciel vous bénira.

JUSTINE.

Allons, monsieur Laurentin... mettez-vous là.

LAURENTIN, regardant la table avec hésitation.

Je ne saurais, vous dis-je.

JUSTINE.

Moi qui avais pris tant de soins pour que rien ne manquât à votre souper...

LAURENTIN.

Vous voulez me servir ! Je condamnerais ces jolies petites mains à des détails si grossiers !... Un misérable pêcheur tel que moi serait réservé à tant de délices !... Non... je ne le mérite pas... C'est à moi de vous servir. Mettez-vous là, Justine, et que je me mortifie en assistant à votre souper.

JUSTINE.

La drôle d'idée que vous avez !

LAURENTIN.

C'est une... expiation... mon enfant... une espèce d'*ex voto*.

JUSTINE.

Oh ! je n'entends rien à tout ça, et je serais si confuse, que cela m'ôterait l'appétit ; et puisque vous refusez... je m'en vais desservir.

LAURENTIN.

Un moment. Je ne veux point que vous ayez pris une peine inutile.

JUSTINE.

A la bonne heure. Asseyez-vous.

LAURENTIN.

Oserai-je vous faire une prière?... Asseyez-vous... la première, et je vais mettre un couvert de plus : nous souperons ensemble.

JUSTINE.

Le ciel ne s'en offensera pas ?...

LAURENTIN.

Non, mon enfant. (*Il met un couvert, fait asseoir Justine, et s'assied à côté d'elle.*) Vous offrirai-je une aile de cette poularde ?

JUSTINE.

Servez-vous, monsieur Laurentin.

LAURENTIN, s'oubliant.

Quand on a servi dans les lanciers de la garde, on sait un peu la politesse, mademoiselle... (Ah! mon Dieu, je m'oublie.)

JUSTINE, relevant son assiette.

Vous me donnez trop de truffes.

LAURENTIN, d'un ton cafard.

J'en prendrai à mon tour. (*Il remplit son assiette de truffes, et mange avec avidité.*)

JUSTINE.

Vous offrirai-je à boire?

LAURENTIN, s'oubliant et chantant à demi-voix.

Versez donc, mes amis, versez... (*Il revient à lui.*) Ah! mon enfant... quel pouvoir vous exercez sur moi!... (*Il soupire et boit.*)

JUSTINE.

Comment le trouvez-vous?

LAURENTIN, gaiement.

Délicieux; il me rappelle ma première campagne et le pays conquis... Buvons encore. (*Après avoir bu.*) Bois... bois donc, ex-mauvais sujet...

JUSTINE.

Vous vous rappelez encore ce temps-là, monsieur Laurentin.

LAURENTIN, soupirant.

L'esprit malin me tourmente quelquefois par ce souvenir.

JUSTINE.

Qu'est-ce que c'est que l'esprit malin?

LAURENTIN.

L'esprit malin est une espèce de petit diable.... assez joli, caché dans les yeux de la femme. Le jour, il nous tourmente, et la nuit il nous fait faire des rêves!... des rêves abominables.

JUSTINE.

Vraiment?

LAURENTIN.

Et voilà pourquoi les missionnaires n'osent jamais regarder une femme en face.

JUSTINE.

Comment se fait-il que vous ayez pris un état si opposé au métier des armes?

LAURENTIN, avec distraction.

Je n'avais point d'état, je n'étais bon à rien.

JUSTINE.

Je vous vois encore avec votre bel uniforme, votre bonnet galonné, et votre lance... Comme vous galopiez dans les rues de Mâcon!

LAURENTIN.

Eh! oui... on rendait la main... joliment.

JUSTINE.

Comme vous aviez bon air à la parade!

LAURENTIN.

En grande tenue... on n'était pas mal... (*A part.*) Mais qu'ai-je donc? Je crois que je perds la boule... (*D'un ton bigot.*) Eh, quoi! mon enfant, vous avez eu la bonté de remarquer une faible créature?

JUSTINE.

Souvent.

LAURENTIN, changeant de ton.

Et vous m'aviez distingué parmi les lanciers de la compagnie?

JUSTINE.

Toujours.

LAURENTIN.

Ne parlons pas du passé, mademoiselle Justine; jetons un rideau sur le passé, je vous en prie... et buvons.

(Il boit.)

JUSTINE.

Vous plaisiez à toutes nos jeunes filles.

LAURENTIN.

Je leur plaisais, dites-vous. (*à part.*) Quel souvenir! Comme tu triomphes, Satan!

JUSTINE.

Franchement, monsieur Laurentin, avez-vous oublié ces jolis petits airs que vous chantiez avec tant de goût?

LAURENTIN.

Ces refrains me reviennent quelquefois... mais je les chasse.

JUSTINE.

Et pourquoi?

LAURENTIN.

Ces paroles me sont interdites.

JUSTINE.

Vous ne savez donc pas le marquis de Carabas et la vivandière Catin?

LAURENTIN.

J'ai lu la dernière en cachette; et, si vous la saviez je l'écouterais avec plaisir.

JUSTINE.

Volontiers.

LAURENTIN.

Nous sommes bien seuls.

JUSTINE.

Tout le monde est couché.

(Justine chante.)

Air : Demain matin au point du jour, on bat la générale.

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme ;
Je vends, je donne et bois gaîment
Mon vin et mon rogomme.
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, trelin, tintin.
J'ai le pied leste et l'œil mutin :
Soldats, voilà Catin.

Depuis les Alpes je vous sers :
Je me mis jeune en route ;
A quatorze ans, dans les déserts
Je vous portai la goutte ;
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, etc.

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre saint-père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, etc.

LAURENTIN.

La chanson est charmante, délicieuse : répétons ensemble le dernier couplet.

TOUS DEUX.

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paîront encore à boire;
Pour vous doit refleurir encor
Le jour de la victoire:
J'en serai le réveil-matin,
Tintin, trelin tintin.
J'en serai le réveil-matin,
Soldat, voilà Catin.

LAURENTIN, un peu gris.

Bel ange, souffrez que je vous embrasse.

JUSTINE.

Finissez, monsieur Laurentin; avec cet habit-là, vous ne me plaisez pas du tout.

LAURENTIN.

Avec cet habit-là, dites-vous! Mais je ne puis en changer.

JUSTINE.

Oh! rien n'est plus facile. L'appartement que vous occupez était celui d'un lancier de la garde royale; ses effets sont derrière l'armoire, à gauche.

LAURENTIN.

Et, si je reprenais l'uniforme, Justine m'écouterait favorablement?

JUSTINE.

Oui, vous deviendrez mon mari.

LAURENTIN.

Allons, va pour la charge de cavalerie.

(Il éteint les lumières et sort.)

JUSTINE.

Plus de lumières, et son oncle me laisse seul... Que vais-je devenir?

(Laurentin, en bonnet et en uniforme de lancier, se jette aux genoux de Justine.)

LAURENTIN.

Je me jette à vos pieds... Venez dans mes braş...

JUSTINE se débattant.

Finissez.

LAURENTIN,

Le diable me poursuit; sauvez-moi, mon ange!

SCÈNE X et dernière.

JUSTINE, LAURENTIN, LAURENT, DELORME, MADAME DELORME.

LAURENT.

Arrêtez, mon neveu! (*On entend sonner une trompette de cavalerie.*) C'est la trompette; elle vous rappelle au régiment: Laurentin, plus d'hypocrisie. Je te rends ma tendresse. l'espoir de mon héritage:

tu épouseras Justine, et tu serviras encore la France et ton roi.

LAURENTIN.

Volontiers, je me convertis : je redeviens lancier.

MADAME DELORME.

Et moi je deviens raisonnable, et je vais embrasser mon frère et ses neveux.

DELORME.

Et votre mari, madame Delorme. Notre mariage est bon à présent ; demandez à Laurentin.

LAURENTIN.

Oui, M. Delorme, votre mariage est bon, très-bon ; et le couvent des bénédictins, et vos enfans, tout cela est bien à madame Delorme.

DELORME.

Mes enfans, cette journée sera utile pour tous. Une famille est réconciliée, et l'état n'y perdra rien ; nous aurons un missionnaire de moins et un soldat de plus.

FIN DE BON CHIEN CHASSE DE RACE.

IL FAUT BIEN PRENDRE

CE QUE LE CIEL NOUS ENVOIE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

LE BARON DE SAINT-JOSEPH.

RÉMIVAL, secrétaire du prince qui gouverne Turin.

PRÉVAL, jeune officier.

GENEVIÈVE, vieille gouvernante du baron.

La scène se passe à Turin.

NOTICE

SUR

IL FAUT BIEN PRENDRE CE QUE LE CIEL NOUS ENVOIE.

Un des journalistes les plus spirituels de Paris m'a fourni le trait principal de ce proverbe; et, quelque bizarre que puisse paraître l'idée de ce mari qui, pour se délivrer des questions qu'on lui adresse sur sa femme, en prend le deuil et inonde la ville de billets de *faire part*, on peut assurer que l'anecdote est vraie.

J'ai cru qu'un mari aussi susceptible pourrait être pris dans la classe de ces hommes qu'on a vus tour à tour, citoyens sous la république, barons sous l'empire et marquis sous la monarchie; naguère on changeait de vieux parchemins contre de nouveaux titres, la noblesse compte aussi ses renégats; aussi le rôle de Saint Joseph exige-t-il beaucoup de variétés dans le débit, et un ton très poli auprès du secrétaire, dont l'entremise peut lui faire obtenir une croix et un ruban. Quand au nom que

porte ce personnage, il naît de sa situation, et ne peut recevoir d'application particulière.

Rémival ne prend part à l'action qui l'intéresse peu, que par son penchant à la raillerie; à toutes les époques, ceux qui sont souples auprès des grands, ne sont que railleurs auprès des petits. Préval est un officier de 1811, et l'on peut employer dans ce rôle les jolis uniformes de cette époque.

Geneviève peut être jouée par un homme.

IL FAUT BIEN PRENDRE CE QUE LE CIEL NOUS ENVOIE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente une place publique.)

RÉMIVAL, PRÉVAL.

RÉMIVAL.

Eh quoi ! mon cher ami, vous avez le bonheur de quitter Alexandrie, la plus maussade garnison de toute l'Italie, et le commandant de place le plus détestable de l'armée ; vous avez obtenu un congé pour passer quelques mois à Turin, ville délicieuse, où la meilleure compagnie vous attend et vous désire ; et, malgré tant d'avantages, vous me semblez inquiet et rêveur.

PRÉVAL.

J'ai mille raisons de l'être, mon cher Rémival. Je n'ai pas, comme vous, le bonheur d'être attaché en qualité de secrétaire à un prince très-aimable, à un

gouverneur de province, et de voir tourner autour de moi des ambitieux de mille formes et des solliciteuses de tous les rangs ; je me trouve engagé dans une affaire sérieuse, une affaire d'amour.

RÉMIVAL.

Comment ! vous traitez cela sérieusement ? Je ne ne vous reconnais plus, vous l'aide de camp à la mode, le chevalier de mille belles. Allons, racontez-moi cela, ne me cachez pas vos peines de cœur, je suis digne de les apprendre et de les partager.

PRÉVAL.

Ne plaisantez pas : quand vous connaîtrez ma position, vous me plaindrez peut-être.

RÉMIVAL.

Vous piquez ma curiosité : parlez, parlez, de grâce.

PRÉVAL.

Il y a environ sept à huit mois qu'une dame charmante, dont le mari est à Turin, se rendit à Alexandrie chez son grand-oncle, un vieux major qui m'engageait quelquefois à faire sa partie d'échecs.

RÉMIVAL.

Eh bien ! l'arrivée de cette belle dame vous a donné des distractions, et vous avez été échec et mat.

PRÉVAL.

Écoutez-moi, de grâce. Cette dame était fort jolie,

et capable de distraire un philosophe de mon espèce. Je pris des renseignemens sur son compte, et j'appris que son mari, M. de ..., mais je ne puis encore vous dire son nom; j'appris, dis-je, que son mari, à cause d'une certaine célébrité que sa dame avait acquise à Turin, avait engagé son épouse à prendre l'air natal auprès du grand-oncle.

RÉMIVAL.

Eh bien! ces renseignemens ne vous firent pas de peine?

PRÉVAL.

Oh! non, certainement. Ils m'enhardirent un peu; je devins même assez entreprenant, et la belle dame ne m'opposa que des difficultés assez raisonnables.

RÉMIVAL.

J'entends, vous fûtes heureux. Eh bien! de quoi vous plaignez-vous?

PRÉVAL.

Je me plains des suites de cet amour.

RÉMIVAL.

Comment, des suites! Le mari a-t-il su votre intrigue?

PRÉVAL.

Eh! non, mon cher. C'est un des maris les plus débonnaires que Paris ait fait voyager en Italie; son nom même le caractérise.

RÉMIVAL.

Ah ! parbleu, je devine, c'est le baron de Saint-Joseph.

PRÉVAL.

Je ne dis pas cela.

RÉMIVAL.

Ou plutôt c'est le marquis de Saint-Joseph.

PRÉVAL.

Non.

RÉMIVAL.

Ou encore M. Joseph, tout court ; c'est le même homme, sous trois dénominations différentes.

PRÉVAL.

Eh ! non, vous dis-je.

RÉMIVAL.

Ah ! mon cher Préval, laissez-moi vous entretenir un moment de ce singulier personnage. Cet homme est né marquis de Saint-Joseph ; il tenait fort à l'ancienne noblesse, mais il s'est consolé avec la nouvelle : à force de sollicitations, il s'est fait nommer baron de l'empire, et, pour plaire à tout le monde et se ménager des protecteurs dans toutes les classes, il ne se souvient plus avec nous du titre qu'il avait autrefois, ni de celui qu'il possède aujourd'hui. Dans

la même journée il fréquente quelquefois trois sociétés différentes. Se trouve-t-il au milieu de celle qui tient aux seize quartiers, et qui prétend même que les nobles ne sont pas égaux, et qu'il faut bien distinguer les gentilshommes de nom et d'armes; alors il est tout-à-fait féodal. Il faut l'entendre prononcer les noms d'abbé de Carignan, d'abbesse de Montéfiascone, et de tous les seigneurs suzerains de l'antique Piémont. Dans les salons du gouverneur c'est un langage tout différent : M. le comte de l'empire par-ci, M. le grand veneur par-là. Il n'oublie jamais les nouvelles dignités de personne; et, comme son intérêt est encore plus fort que sa vanité, il nous appellerait Brutus ou Scévola, si cela tenait à ses arrangemens. Oh! c'est un plaisant original!

PRÉVAL.

Ma foi, ces hommes ne sont plus même des originaux; ils sont très-communs aujourd'hui. Il n'y a plus d'opinion, mon cher, il n'y a que des intérêts.

RÉMIVAL.

Vous avez bien raison. Aussi ce cher baron ne cesse-t-il de me fatiguer de sa petite ambition : il me fait même la cour pour que j'emploie pour lui le crédit qu'il me suppose auprès du prince; il n'est venu à Turin que pour y exercer une sinécure; il s'est fait nommer inspecteur de la navigation du Pô.

PRÉVAL.

Cela ne me surprend pas. Je connais à Paris un certain baron qui est général de l'indigo pastel. En vérité, mon cher ami, quand je réfléchis à toutes ces sottises, car je réfléchis quelquefois, je prévois que tant de vanité et de folles dépenses nous préparent quelque grande catastrophe.

RÉMIVAL.

Eh! oui, la vanité tuera tout : c'est par elle que tel maréchal de France, jadis un héros, n'est pas même aujourd'hui un bon soldat. Mais revenons à notre homme. Au milieu de ses antiques prétentions, il n'a point oublié le petit orgueil du jour. Il sollicite la croix d'honneur ; et, comme je lui faisais observer qu'il ne me paraissait pas avoir des titres suffisans pour mériter une telle récompense, il a prétendu que le fleuve du Pô ayant débordé, il a dû faire de grands efforts pour le contenir. Madame son épouse n'a pas peu contribué à sa réputation et à son avancement : comme elle obtenait chaque jour plus de célébrité, M. le baron de Saint-Joseph, avec cette politesse qui le caractérise et qui ne l'abandonne jamais, a prétendu que sa chère moitié avait besoin de respirer l'air natal ; lui-même a dit à toutes nos sociétés que la santé de madame de Saint-Joseph s'affaiblissait de jour en jour, et que, retenu à Turin par l'exercice de ses fonctions, il allait éprou-

ver le désagrément de vivre éloigné d'elle... A propos... il est en deuil : oh ! parbleu, l'idée serait plaisante !

PRÉVAL.

Que dis-tu là, mon cher Rémival ?

RÉMIVAL.

Rien. Mais quelles sont donc les suites dangereuses de votre amour avec madame de Saint-Joseph ? Le vieux major s'est-il aperçu de quelque chose ?

PRÉVAL.

Non.

RÉMIVAL.

Un rival préféré serait-il aujourd'hui possesseur de l'infidèle ? Il ne faudrait pas s'en affliger tout haut ; il serait beaucoup plus convenable de se consoler avec tous les disgraciés qu'elle a contraints à s'éloigner de sa petite cour.

PRÉVAL.

Mais je ne conviens pas qu'il soit question de cette dame.

RÉMIVAL.

Que m'importe ? Je suis sûr de mon fait ; et ce mystère, cette délicatesse, sont ici déplacés. Que l'on ménage une femme sensible qu'un moment de faiblesse égara, c'est le devoir d'un galant homme ; mais

il est de ces réputations qu'on ne peut attaquer, et qui font partie du domaine public : ainsi point de discrétion ridicule. Oh ! parbleu, mon cher ami, nous nous connaissons, je crois.

PRÉVAL.

Eh bien ! puisqu'il faut tout dire, apprenez que j'arrive ce matin à Turin, accompagné par madame de Saint-Joseph. Je viens de la conduire à l'hôtel de son mari ; il était sorti.

RÉMIVAL.

Il doit venir me parler tout à l'heure.

PRÉVAL.

En ce cas, je ne puis rester ici ; je ne veux pas qu'il me voie. Madame de Saint-Joseph est dans un état.

RÉMIVAL.

Vous m'alarmez.

PRÉVAL.

Il était temps que je la déposasse chez son mari.

RÉMIVAL.

Comment ! serait-elle malade ?

PRÉVAL.

Très-malade.

RÉMIVAL.

Cela ne sera pas dangereux peut-être.

PRÉVAL.

Je l'espère.

RÉMIVAL.

Mais qu'a-t-elle donc ? (*Préval parle à l'oreille de Rémival.*) L'affaire est grave.

PRÉVAL.

Très-grave. Il ne faut pas que le mari me voie. Je vais me renfermer dans mon appartement ; je reviendrai après que vous aurez vu le baron. Adieu ; de la discrétion, de la prudence.

(Il sort.)

RÉMIVAL.

Comment tout cela finira-t-il ? Mais pourquoi ce grand deuil ? Me serais-je trompé ? et le baron... Ah ! le voici.

SCÈNE II.

RÉMIVAL, LE BARON DE SAINT-JOSEPH, *en grand deuil.*

RÉMIVAL.

Hé ! qu'est-il donc arrivé à M. le baron de Saint-Joseph ? Sous quel sinistre costume s'offre-t-il à mes regards ?

SAINT-JOSEPH, feignant de pleurer.

Hélas ! mon cher ami.

RÉMIVAL.

Qu'est-ce donc ?

SAINT-JOSEPH.

Vous ignorez le malheur qui m'est arrivé ?

RÉMIVAL.

Je l'ignore.

SAINT-JOSEPH.

Ah ! ah ! j'ai fait une perte irréparable.

RÉMIVAL.

Expliquez-vous donc.

SAINT-JOSEPH.

Pourquoi faut-il que la mort, l'impitoyable mort, qui respecte trop souvent la caducité, l'inutilité ; pourquoi faut-il que cette parque implacable moissonne toujours la grâce, la beauté (*il pleure plus fort*), la vertu ?

RÉMIVAL, surpris.

La vertu !

SAINT-JOSEPH.

Vous ne devinez pas, mon cher ami.

RÉMIVAL.

La vertu !... non.

SAINT-JOSEPH.

Eh bien ! apprenez donc que madame de Saint-Joseph (*il sanglote*), cette pauvre petite femme...

RÉMIVAL, vivement.

Elle est morte en couche ?

SAINT-JOSEPH, se lamentant plus fort.

Ah ! que dites-vous là, mon cher ami ? Vous n'avez pas pitié de mon désespoir ; vous retournez le poignard dans ma blessure. Non, non, je ne suis pas assez heureux pour que madame de Saint-Joseph m'ait laissé un rejeton : un fils... une fille même aurait pu me consoler... Mais, hélas ! ma pauvre petite femme est morte il y a quinze jours, et d'une maladie de langueur : elle est décédée dans la maison de son oncle. Mes domestiques ont déjà pris le deuil ; mes lettres de *faire part* sont écrites, et je suis charmé de vous rencontrer pour vous remettre moi-même celle qui vous était adressée. La voici, mon cher et respectable ami.

RÉMIVAL, à part.

J'avais deviné ; amusons-nous. (*Haut.*) Je prends part à votre affliction, mon cher baron ; et, si j'avais été plus tôt instruit de cette fâcheuse nouvelle,

je me serais fait un devoir de vous adresser le premier mes complimens de condoléance, j'aurais été jaloux de vous consoler.

SAINT-JOSEPH

Vous êtes bien bon.

RÉMIVAL.

Personne ne connaît mieux que moi la perte cruelle que vous venez de faire.

SAINT-JOSEPH.

Ah!

RÉMIVAL.

Madame de Saint-Joseph avait mille qualités.

SAINT-JOSEPH.

Vous êtes du nombre de ceux qui lui ont rendu justice.

RÉMIVAL.

Personne n'a jamais fait avec plus de grâce les honneurs de sa maison.

SAINT-JOSEPH, sanglotant.

Pauvre amie!

RÉMIVAL.

Elle offrait avec une bonté...

SAINT-JOSEPH.

Un certain air engageant.

RÉMIVAL.

Avec elle on ne craignait jamais un refus désobligeant.

SAINT-JOSEPH.

C'était bien le meilleur cœur!

RÉMIVAL.

Enfin tout ce qu'elle possédait était toujours au service de ses amis.

SAINT-JOSEPH.

Vous la connaissiez bien!

RÉMIVAL.

Elle dansait...

SAINT-JOSEPH.

Parfaitement.

RÉMIVAL.

Elle chantait...

SAINT-JOSEPH.

Comme un ange.

RÉMIVAL.

Elle écrivait...

SAINT-JOSEPH.

Comme Sévigné. Enfin c'est une femme qui emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connue.

RÉMIVAL.

Et elle emporte les regrets de beaucoup de monde ; car elle était très-répandue. Elle faisait les délices de la société ; son caractère était égal, et sa gaieté...

SAINT-JOSEPH, pleurant.

Piquante.

RÉMIVAL.

Et sa conduite...

SAINT-JOSEPH.

Édifiante. Ce n'est pas que quelques indiscrets n'aient osé l'attaquer, les femmes surtout... Celles de Turin sont si méchantes... Vous qui avez l'usage du monde, mon cher, vous savez combien une jolie femme est exposée.

RÉMIVAL.

Sans doute.

SAINT-JOSEPH.

Nous sommes toujours disposés à mal parler des dames, et les jeunes gens d'aujourd'hui sont d'une indiscrétion... d'une audace... d'un cynisme... L'ancien régime valait beaucoup mieux, au moins pour cela.

RÉMIVAL.

Oui, vous aviez beaucoup plus d'égards pour la

réputation des femmes ; et dans vos petits soupers, vous les respecticz... vous les aimiez.

SAINT-JOSEPH, à part.

Ah ! c'était le bon temps.

RÉMIVAL.

Aujourd'hui une indiscrétion est une faute, une inconséquence un crime ; et il y a dans le langage et dans les manières une grossièreté tout-à-fait déplaisante.

SAINT-JOSEPH.

C'est cela. Les Français ne parlent plus la même langue.

RÉMIVAL.

C'est aussi ce que me disait le prince hier au soir.

SAINT-JOSEPH.

Son altesse daignait s'occuper de ma femme.

RÉMIVAL.

Le nombre des jolies femmes françaises à Turin diminue tous les jours, me disait le prince. En vérité, je regrette bien sincèrement madame de Saint-Joseph.

SAINT-JOSEPH, à part.

Et lui aussi !

RÉMIVAL.

Je suis fâché surtout qu'elle n'ait point eu d'enfans à Turin.

SAINT-JOSEPH, pleurant.

Ce n'est pas ma faute.

RÉMIVAL, à part.

Ni la mienne. (*Haut.*) J'aurais été volontiers, ajoutait le prince, le parrain du premier enfant de madame de Saint-Joseph.

SAINT-JOSEPH, d'une voix entrecoupée.

Ah! mon ami, que me dites-vous là?

RÉMIVAL.

Allons, mon cher baron, plus de force dans le caractère. La mort est une condition de la vie.

(Il déclame.)

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

SAINT-JOSEPH.

Cela est vrai, mon ami, les rois meurent comme les jolies femmes.

RÉMIVAL.

Elle a subi de toutes choses
L'ordinaire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

SAINT-JOSEPH.

Oui,... madame de Saint-Joseph était une rose!

RÉMIVAL.

Allons, mon cher baron, plus de fermeté, de résignation : il faut être philosophe.

SAINT-JOSEPH.

Philosophe, ce n'est rien; c'est catholique qu'il faut être.

RÉMIVAL, à part.

Il est encore faux dévot; je ne lui connaissais pas cette qualité.

SAINT-JOSEPH.

Sans la foi, mon cher ami, je ne sais où mon désespoir m'eût entraîné; mais Dieu m'a éclairé : *Il faut bien prendre ce que le ciel nous envoie.*

RÉMIVAL, éclatant de rire.

Ah! ah! ah!

SAINT-JOSEPH.

Qu'avez-vous-donc? vous riez.

RÉMIVAL, riant plus fort.

Ah! ah! ah!

SAINT-JOSEPH.

Ce que vous faites est d'une inconvenance.....

RÉMIVAL.

Ce que vous venez de me dire est d'un plaisant...

SAINT-JOSEPH.

Je vous croyais plus de sensibilité.

RÉMIVAL.

Je vous supposais plus de franchise.... Des détours avec moi ; ah ! ah ! cela n'est pas bien.

SAINT-JOSEPH.

Que voulez-vous dire ?

RÉMIVAL.

Je veux dire, mon cher ami, que madame de Saint-Joseph n'est pas morte.

SAINT-JOSEPH.

Bah !...

RÉMIVAL.

Vous faites l'étonné. Elle se porte aussi bien que vous et moi. Elle a même de la santé pour deux. Je quitte à l'instant quelqu'un qui l'a vue à Alexandrie, chez son oncle.

SAINT-JOSEPH.

En vérité.

RÉMIVAL.

Rien n'est plus vrai.

SAINT-JOSEPH.

J'aurais été mal informé, quel bonheur !

RÉMIVAL.

Vous me cachez encore la vérité, mon cher baron. Cette mort est une supposition de votre part. Quel diable de mystère est caché là-dessous. Ah ! cela n'est pas bien, et je me fâcherai. Moi, qui vous servais auprès du prince, qui lui parlais souvent de vous et de madame ; moi, qui voulais vous faire obtenir la croix, et un parrain pour votre premier-né. Allez, vous êtes un ingrat, et un homme injuste même, si vous me cachez encore la cause d'un pareil stratagème.

SAINT-JOSEPH.

Eh bien, mon cher ami, mon respectable ami, plaignez un mari malheureux, et apprenez la cause de cette supposition.

RÉMIVAL.

Parlez, mon cher baron.

SAINT-JOSEPH.

Depuis que madame de Saint-Joseph est absente, il ne s'est pas passé un seul jour sans que l'on m'ait demandé de ses nouvelles ; me trouvais-je avec l'état-major de la place, les jeunes officiers me disaient : Eh bien, monsieur le baron, nous tiendrez-vous long-

temps rigueur ? madame est-elle pour jamais bannie d'une garnison dont elle faisait les délices ? Me présentais-je au barreau, mêmes questions ; au théâtre, même empressement ; aux bals, même curiosité. Et quand vous me faisiez l'honneur de me conduire au cercle de son altesse, elle me disait avec un sourire goguenard : Eh bien, baron, quand rendrez-vous à tous vos amis la baronne de Saint-Joseph. Jusqu'aux petits pages, qui me disaient : Comment se porte madame de Saint-Joseph ? quand reverrons-nous madame de Saint-Joseph ? quand pourrons-nous walser et faire des duo avec madame de Saint-Joseph. Et toujours madame de Saint-Joseph. Écoutez, vous conviendrez avec moi qu'il est fort désagréable d'être séparé de son épouse, et d'entendre toute une ville s'en occuper de cette manière ; et quand on est noble comme moi, on n'endure pas patiemment ces sortes de choses. Ainsi, pour échapper à tant d'importunités, et faire cesser mille questions insupportables, et comme on savait d'ailleurs que madame était malade lors de son départ, ma foi, je l'ai supposée morte, et je me suis fait veuf avant la mort de ma femme.

RÉMIVAL.

Voilà une singulière idée.

SAINT-JOSEPH.

Dans tout ceci, je n'ai qu'un seul reproche à me faire, c'est d'avoir caché le but de ma conduite à un ami aussi délicat, aussi sincère que le cher Rémival ;

mais j'espère qu'en faveur de la position fâcheuse où je me trouve, il me pardonnera cette supercherie, et qu'il ne voudra point déranger le repos que je me suis enfin promis.

RÉMIVAL.

Non, mon cher baron, c'est une inconvenance, un manque d'égards envers madame, auquel je ne saurais me prêter, et qui peut avoir pour vous les suites les plus ridicules. Écoutez; vous connaissez M. Préval, officier fort distingué, qui sert dans le quarante-unième, et l'un de mes amis particuliers.

SAINT-JOSEPH.

Je pourrai bien l'avoir vu dans la société de madame de Saint-Joseph.

RÉMIVAL.

Il est arrivé d'Alexandrie depuis plusieurs jours; il a vu madame, et c'est par lui que nous ferons démentir la nouvelle de cette mort ridicule. Nous supposerons qu'un malentendu, un indiscret....., un jaloux, que sais-je, a voulu vous porter ce coup mortel, et vous ferez éclater à cette nouvelle la joie la plus vive. Vous y réussirez sans doute; car, si j'en juge d'après la manière dont vous pleuriez tout à l'heure, vous jouez fort bien la comédie pour un amateur, et vous pourrez rire avec le même naturel. J'attends ici Préval, laissez-moi faire.

SAINT-JOSEPH.

Allons, mon cher ami, je me fie à votre expérience.

RÉMIVAL.

Je l'aperçois, songez à votre rôle.

SCÈNE III.

RÉMIVAL, SAINT-JOSEPH, PRÉVAL.

RÉMIVAL.

Ah! mon cher Préval, que vous arrivez à propos! venez rendre la vie au plus malheureux des hommes, au plus infortuné des époux.

PRÉVAL, embarrassé.

Comment?

RÉMIVAL.

Croiriez-vous qu'il existe des hommes assez méchans pour chagriner un bon mari, au point de lui annoncer la mort de sa femme lorsqu'elle se porte le mieux du monde?

SAINT-JOSEPH.

Vous m'en voyez en deuil, et mes yeux sont encore rouges des larmes que j'ai versées.

RÉMIVAL.

Personne n'est plus à même que vous de le tirer

de la fatale erreur dans laquelle il est tombé ; car vous avez vu l'épouse de monsieur, vous la connaissiez parfaitement... très-parfaitement.

SAINT-JOSEPH.

Vous arrivez d'Alexandrie, monsieur?

RÉMIVAL.

Depuis quatre jours.

PRÉVAL.

A peu près.

SAINT-JOSEPH.

Et vous avez laissé madame de Saint-Joseph en bonne santé ?

RÉMIVAL.

Comment donc, dans un embonpoint tout-à-fait remarquable.

SAINT-JOSEPH.

Mais ne me flattez-vous pas d'une vaine espérance, est-ce bien elle ?

RÉMIVAL.

Sans doute, et je vous répète que mon ami Préval connaît madame tout aussi-bien que vous ; il la connaît parfaitement : madame de Saint-Joseph n'est-elle pas une petite femme brune aux yeux vifs et perçans ?

PREVAL.

En effet, elle a les plus beaux yeux du monde.

RÉMIVAL.

Sa taille est svelte, élancée.

PRÉVAL.

Il est vrai.

RÉMIVAL.

Ses cheveux noirs et bouclés, la figure ronde, le pied mignon, la bouche petite, les lèvres amoureuses et la poitrine saillante.

PRÉVAL.

Elle a toutes ces qualités.

SAINT-JOSEPH, pleurant de joie.

Ah! j'en pleure de joie; c'est bien elle, cette pauvre petite femme, je la reconnais à ce portrait charmant.

RÉMIVAL.

C'est bien elle, sans doute; monsieur l'a vue chez son oncle, n'est-il pas vrai?

PRÉVAL.

Oui, monsieur.

SAINT-JOSEPH.

Vous me rendez la vie, souffrez que je vous em-

brasse pour la bonne nouvelle que vous me donnez. (*Il l'embrasse, on entend des cris dans la coulisse.*)

SCÈNE IV et dernière.

RÉMIVAL, SAINT-JOSEPH, PRÉVAL, GÉNEVIÈVE.

GÉNEVIÈVE, parcourant le théâtre comme quelqu'un qui vient d'avoir peur.

Ah! monsieur...! monsieur!...

SAINT-JOSEPH, la suivant

Qu'est-ce donc!

GENEVIÈVE.

Il y a des revenans chez vous... Madame (*Elle jette un cri*)! Ah!...

SAINT-JOSEPH.

Êtes-vous folle, Geneviève?...

GENEVIÈVE.

Non... je ne suis pas folle... Mais je viens de voir madame de Saint-Joseph...

SAINT-JOSEPH.

Elle vit encore, quel bonheur!

GENEVIÈVE

Elle parle... Quand je dis qu'elle parle, je veux

dire qu'elle crie. Oui,... c'est bien elle... ou le diable en personne... Elle est couchée dans votre lit... Elle accouche.

RÉMIVAL, sautant au cou de Saint-Joseph.

Elle accouche!... Elle ferait un petit Saint-Joseph, mon respectable ami! Allons du courage, que votre âme soit assez forte pour passer de l'excès de la douleur à l'excès de la joie.

SAINT-JOSEPH.

Il faut bien prendre ce que le ciel nous envoie.

RÉMIVAL.

Mon cher baron, je vous reconnais là. Votre tête est forte. Vous savez ce que je vous ai promis, je vous le promets encore. Le prince sera le parrain de votre premier-né.

SAINT-JOSEPH.

C'est trop d'honneur pour moi.

RÉMIVAL.

Et comme les princes se font toujours représenter dans ces sortes de cérémonies, c'est mon ami Préval qui tiendra votre enfant sur les fonts baptismaux.

PRÉVAL.

Je m'acquitterai avec zèle de cette honorable fonction.

RÉMIVAL.

Oui, il s'en acquittera avec zèle, avec générosité, avec désintéressement, et ce cher Préval deviendra l'ami de la maison.

SAINT-JOSEPH.

Va pour l'ami de la maison.

RÉMIVAL, lui remettant la lettre de faire part.

Reprenez cette lugubre lettre, et changez-en la forme.

SAINT-JOSEPH.

Oui, je vais écrire à tous ceux qui s'intéressent à madame la baronne de Saint-Joseph, qu'elle n'est point morte, mais qu'elle est accouchée d'un enfant... de quel sexe, Geneviève?

GENEVIÈVE.

C'est une petite fille.

SAINT-JOSEPH.

Mais qu'elle est accouchée d'une petite fille, et que la mère et l'enfant se portent bien. M. le secrétaire, vous n'oublierez pas la croix d'honneur que j'ai demandée. En ma qualité de père, je tiens plus que jamais à cette distinction.

RÉMIVAL.

Oui, monsieur le marquis, vous serez chevalier.

SAINT-JOSEPH.

Il faut bien prendre ce que le ciel nous envoie.

FIN DE IL FAUT BIEN PRENDRE CE QUE LE CIEL NOUS ENVOIE.

NE JUGEONS PAS SUR L'APPARENCE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

FLORBEL.
DERVAL.
GEORGE, domestique de M. Derval.
M. COQUILLE, imprimeur.
MADAME DERVAL.

La scène se passe dans une maison de campagne de M. Derval, près Paris.

NOTICE

SUR

NE JUGEONS PAS SUR L'APPARENCE.

Le jeune Florbel et madame Derval ont pris le bruit pour le talent; ils admirent souvent ce qu'ils ne comprennent pas. Aussi ces deux rôles doivent être débités avec une chaleur factice, avec un enthousiasme de cerveau; et ces manières, qui leur sont si peu naturelles, serviront à augmenter le trouble de M. Derval.

M. Coquille est une copie des libraires-imprimeurs beaux-esprits, et qui n'estiment dans la littérature que ce qui date au moins de trente ans. Ce rôle est une véritable caricature que l'acteur peut charger à son gré : les modèles sont encore existans. Ses manières, son costume datent au moins de 87. Il doit parler avec prétention, et paraître toujours satisfait de sa personne et fier de sa profession.

M. Derval est arrivé à cette heureuse époque de l'hymen où la jalousie n'entre plus dans le cœur que par amour-propre et préjugé; il es-

time d'ailleurs son épouse, qui, d'après l'opinion des valets qui l'entourent (et ces gens-là jugent toujours bien leurs maîtres), ne ressemble pas aux dames de Paris. Il ne doit céder qu'à la force de l'apparence qui environne les discours et les actions de sa femme et de son ami : sa colère n'en doit pas être moins forte pour cela; l'amour-propre crie aussi fort que la tendresse. Et pour que la fin du Proverbe fasse de l'effet, il faut qu'il soit exécuté avec une certaine vivacité.

Le rôle du jockey sera plus comique si l'acteur baragouine bien l'anglais. On ne l'a pas écrit de cette manière pour laisser à chacun le choix de l'exécution.

NE JUGEONS PAS SUR L'APPARENCE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORBEL, MADAME DERVAL.

MADAME DERVAL.

Eh bien! monsieur Florbel, comment trouvez-vous le séjour de cette campagne?

FLORBEL, avec enthousiasme.

Délicieux, madame, délicieux.

MADAME DERVAL.

Vous en êtes satisfait?

FLORBEL.

J'en suis enchanté, surtout depuis que vous m'avez permis de m'associer à votre gloire.

MADAME DERVAL.

A ma gloire, quelle folie!

FLORBEL.

Oui, madame, le roman que nous composons peut nous faire beaucoup d'honneur. Je n'ai qu'une inquiétude, nos conversations fréquentes et secrètes ne pourraient-elles pas donner quelque ombrage à M. Derval ?

MADAME DERVAL.

Mon époux est homme du monde, il m'estime, et il sait le proverbe, ne jugeons pas sur l'apparence.

FLORBEL.

Ne pourrons-nous pas au moins l'informer de nos projets ?

MADAME DERVAL.

Je n'aurais plus le même plaisir à lui montrer notre ouvrage, si toutefois nous parvenons à le terminer.

FLORBEL.

Déjà le lecteur a fait connaissance avec notre héros ; sa naissance, sa famille, la singularité de sa jeunesse, il sait tout, grâce à vous, madame ; si je n'eusse arrêté votre féconde imagination, l'exposition de ce caractère eût rempli le premier volume : vive les femmes pour les détails !

MADAME DERVAL.

Mais une femme auteur, cela n'est-il pas ridicule ? je crains de me donner un travers dans le monde, et

d'essuyer de méchantes critiques. Et vous savez que Molière ne nous a pas épargnées.

FLORBEL.

Molière attaqua les pédantes, et rendit justice aux femmes d'esprit.

MADAME DERVAL.

Les pédantes, il fit très-bien, la société en est encore remplie; par exemple, cette dame dont nous parlions hier, et qui se vante d'avoir fait une romance européenne; et cette autre qui, pour un bout de comédie, s'intitule homme de lettres, celle-là qui fait des romans à coups de dictionnaire, et celle-ci qui, coquette dans son printemps, libérale dans son automne, s'est fait dévote dans son hiver, et déchire tout le monde avec sa plume monarchique, toutes ces femmes sont des pédantes..... et le public n'aime point que les femmes se déchirent entre elles.

FLORBEL.

Sans doute, mais vous n'aurez jamais ce ridicule.

MADAME DERVAL.

C'est donc bien sérieusement que voulez que nous achevions notre roman?

FLORBEL.

Très-sérieusement. J'attends ici l'imprimeur, il doit

m'apporter ce matin les premières feuilles, nous les corrigerons ensemble.... Confiez-moi le nouveau travail que vous avez dû faire.

MADAME DERVAL.

Le voici...

FLORBEL, lisant.

Qui me rendra mon avenir ?... Charmant. (*Il lit.*) Ce fut une pensée qui me tomba sur le cœur. Délicieux, c'est de l'école romantique. Eh ! voici notre imprimeur.

SCÈNE II.

FLORBEL, MADAME DERVAL, M. COQUILLE.

FLORBEL.

Eh bon jour, monsieur, Coquille, approchez.

M. COQUILLE, parlant avec prétention.

J'ai l'honneur de saluer madame et monsieur, monsieur et madame.

FLORBEL.

M'apportez-vous les épreuves ?

M. COQUILLE.

Les voici. Vous les trouverez correctes, très-cor-

rectes. Examinez, je vous prie, comme cela est mis en pages, les vignettes... les culs-de-lampes.

FLORBEL, après avoir lu.

Ah ! M. Coquille, quel papier ! quel caractère !

M. COQUILLE.

Regardez ceci. (*Il montre un dessin*).

MADAME DERVAL.

Qu'est-ce donc ?

M. COQUILLE.

C'est un petit tableau litographié de ma composition, et que je vous conseille de mettre au frontispice de votre roman.

FLORBEL.

A quoi bon ?

M. COQUILLE.

Comment, à quoi bon ! mépriseriez-vous les gravures ? Vous ne connaissez donc pas le goût de nos lecteurs modernes ; les hommes sont toujours de grands enfans, et les érudits même aiment encore les images.... Ce tableau d'ailleurs est un petit hommage au beau sexe : l'amour et les dames..... voilà ce qui est sans cesse à l'ordre du jour.... chez une nation spirituelle et galante, dont moi, Eustache-François Coquille, imprimeur-libraire, ai l'honneur de faire partie.

FLORBEL.

L'avis est bon.

M. COQUILLE.

Lisez les journaux... Ils répètent tous les jours : Un ouvrage doit réussir quand il est composé par un Français... qui est français.

MADAME DERVAL.

Bien raisonné.

M. COQUILLE.

Il y a près de mille ans que nous chantons tous en chœur... la gloire et les dames.

MADAME DERVAL.

Vous êtes galant, monsieur Coquille.

M. COQUILLE.

Je suis connu pour ça, madame, et dans tout le pays latin dans lequel je demeure, ma réputation est fort bien établie ; oui, depuis le bas de la rue de la Harpe, jusqu'au haut du Panthéon, on ne parle que de mes douceurs, de mes galanteries pour les dames.

FLORBEL.

Cela vous fait honneur.

M. COQUILLE.

Aux yeux des personnes bien nées, comme vous, monsieur, je puis m'en glorifier. Mais tous ces petits jeunes gens qui prennent la satire pour le bon ton,

tous ces messieurs qui ont du trait dans le dialogue, m'ont donné plus d'un méchant sobriquet; et, pour ridiculiser mes douceurs, l'un me nomme le poëte Praline; un autre prétend que je suis du département du Doubs, et que l'on doit m'enterrer à Narbonne dans une barrique de miel. Voici même une petite épigramme qui m'a été envoyée par la petite poste. (*Il met ses lunettes, et lit.*)

Poëte emmiellé, tu rimes de travers;
Au confiseur du coin cours réclamer ton lucre,
O Coquille confit!... lorsque tu fais des vers
Tu ne fais que du sucre.

Mais laissons tout cela : avez-vous de l'ouvrage à me donner?

FLORBEL.

Nous en sommes demeurés à la situation où le héros du roman fait la déclaration d'amour à l'épouse de son ami.

M. COQUILLE.

Il faudrait me donner en même temps la déclaration et la réponse, cela fera bien une feuille.

FLORBEL.

Allez vous promener....

M. COQUILLE.

Comment! que j'aille me promener?

FLORBEL.

Eh! oui, allez vous promener un moment dans le parc, et vous reviendrez bientôt.

M. COQUILLE.

Je reviendrai. Madame vous serez satisfaite de mon zèle, je veillerai moi-même à la composition..., au tirage. Vous verrez que je suis un typographe du bon temps. Je ferai en sorte que votre ouvrage ne contienne aucune faute, et si vous en avez fait vous-même, s'il vous est échappé quelques *lapsus linguæ*, vous pourrez m'en accuser.

MADAME DERVAL.

Cela serait injuste.

M. COQUILLE.

C'est l'usage à présent, quand messieurs les auteurs ont fait quelque bévue ils la mettent toujours sur le compte de l'imprimeur.

FLORBEL.

Et quand un pareil reproche s'adresse à monsieur Coquille, il est bien injuste.

M. COQUILLE.

J'ose le croire. La vieille littérature ne m'est point étrangère, on connaît son Port-Royal, son Despautère. Je suis de la vieille roche..... Je compose aussi moi-même, et si madame le permet, j'aurai l'honneur de lui soumettre quelques vers qui me furent inspirés en l'an 1779.

MADAME DERVAL.

Vous composez aussi M. Coquille, et dans quel genre.

M. COQUILLE, du ton pleurard.

Dans le genre sentimental. Ce sont stances, triolets, madrigaux, sonnets, ballades et bouquets à Philis... Je crois que je me rappellerai mon dernier bouquet.

FLORBEL.

Depuis si long-temps il doit être fané.

M. COQUILLE.

Madame, voulez-vous me faire l'honneur de m'écouter une minute.... m'y voilà... « Tendre Philis.... » (Philis était madame Coquille.)

Tendre Philis, de ma foi conjugale
Daigne accepter les sermens avoués.
Ton teint de la rose a la fraîcheur matinale...

FLORBEL, l'interrompant.

Ton teint de la rose a, qu'est-ce que cela signifie?

M. COQUILLE.

Cela signifie que madame Coquille avait la peau d'une pomme d'api... le velouté d'une pêche... et la fraîcheur d'une rose. (*Il déclame.*) « Ton teint de la rose a la fraîcheur matinale. » — Fraîcheur matinale... c'est joli... cela n'est pas vague... ce n'est pas

du romantique.... c'est du positif.... car il est incontestable que le matin est plus frais que le jour (*clarior luce*).

FLORBEL.

Plus clair que le jour. C'est cela.

M. COQUILLE, pleurant.

Ce bouquet fut adressé il y a quarante ans à une petite femme sentimentale que tout le pays latin chérissait.... et que j'adorais... excusez-moi, madame, je ne puis en parler qu'en pleurant !.... Ah! madame Coquille où êtes-vous?... (*Il pleure plus fort.*) Ah, ah! (*Il change subitement de ton.*) Le public et ma femme surtout trouvèrent mes vers excellens, et chacun dit : M. Coquille a du talent... Il a vraiment du talent... pour un imprimeur-libraire... J'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FLORBEL, MADAME DERVAL.

FLORBEL.

Eh bien, madame, l'action est engagée, il faut faire la déclaration d'amour.... notre héros éprouve d'étranges combats... il veut respecter l'épouse de son ami, mais il l'adore.

MADAME DERVAL.

La réponse n'est pas moins difficile. L'épouse sa-

crifie ses penchans à ses devoirs. L'amour et la vertu combattent dans son cœur.

FLORBEL.

C'est cela, madame.

MADAME DERVAL.

Vous avez bien saisi le motif de la déclaration.

FLORBEL.

Vous avez parfaitement compris celui de la réponse.

MADAME DERVAL.

Eh bien, faites la déclaration.

FLORBEL.

Chargez-vous de la réponse.

MADAME DERVAL.

Volontiers.

FLORBEL.

Mon nouveau jokey, ce domestique qui vient d'arriver de Paris, et que M. Derval ne connaît pas, vous portera bientôt.... la première partie de mon ouvrage. Je vais m'en occuper de suite. (*Il compose.*) Le pâle Phébé.... le luxe des étoiles.... une joie douloureuse... une douleur joyeuse... oh! j'aurai des expressions d'une force et d'une nouveauté, et moi aussi, madame, je ferai école..... j'aurai des imita-

tateurs... mais pardon... je me sens inspiré. (*Il sort en parlant et en composant.*)

MADAME DERVAL, seule, ses tablettes à la main.

Le calme de ces lieux, la fraîcheur de cet asile tout enflamme mon imagination. (*Elle écrit.*)

SCÈNE IV.

MADAME DERVAL, DERVAL.

DERVAL, dans le fond.

Ma femme... elle écrit.

MADAME DERVAL.

Mon époux... cachons mes tablettes.

DERVAL.

Tu parais très-occupée.

MADAME DERVAL, avec embarras.

Non, mon ami.

DERVAL, à part.

Quel air de mystère. (*Haut.*) Je ne t'ai jamais vue si empressée à jouir des agrémens de la campagne. Tu t'es levée de bonne heure aujourd'hui.

MADAME DERVAL.

Il est vrai.

DERVAL.

Tu paraissais m'accompagner avec quelque regret autrefois, ma retraite t'ennuyait. Mais à présent.....

MADAME DERVAL.

C'est bien différent. Ce séjour a mille attraits pour moi.

DERVAL.

Pourquoi cette différence?

MADAME DERVAL.

C'est que... mais dis-moi, mon ami, le plaisir que j'éprouve serait-il une cause de chagrin pour toi?

DERVAL.

Non, sans doute.

MADAME DERVAL

Aurais-tu quelque sujet d'inquiétude? ah! ne me le cache pas (*avec tendresse*), qui peux mieux partager tes peines que celle qui te sacrifierait ses plaisirs. Veux-tu quitter cette campagne? le séjour de Paris te paraîtrait-il plus agréable? réponds, mon ami, je suis prête à te suivre.

DERVAL, à part.

Non, cette femme ne me trompe pas.

MADAME DERVAL.

Ce serait à une condition.

DERVAL.

Laquelle ?

MADAME DERVAL.

Monsieur Florbel nous accompagnerait aussi.

DERVAL.

Ah !

MADAME DERVAL.

Ce jeune homme est d'un commerce si doux.

DERVAL.

Oui, Florbel a de l'esprit. Mais je le crois un peu romanesque.

MADAME DERVAL.

Chaque jour il montre une qualité nouvelle, et il nous témoigne plus d'attachement. Ne pensez-vous pas de même ?

DERVAL, cachant son dépit.

Oui, oui, madame.

MADAME DERVAL.

Je ne saurais me passer de lui ; et vous, monsieur ?

DERVAL, d'un air contraint.

Et moi aussi, madame, j'en fais grand cas.

MADAME DERVAL.

Vous l'avez dit cent fois, sans lui vous ne sauriez chasser avec plaisir. N'est-il pas vrai ?

DERVAL.

Depuis quelque temps il me néglige un peu.

MADAME DERVAL, à part.

Oh parbleu, je le crois... notre roman....

DERVAL.

Que dites-vous là, madame?

MADAME DERVAL, occupée de son roman.

Permettez-moi de vous quitter, j'ai besoin d'être seule. — Ces allées sombres et solitaires, le murmure des eaux, le bruissement du feuillage, tout cela est nécessaire à ma nouvelle position.

DERVAL.

Et quelle position, madame?

MADAME DERVAL, distraite et agitée.

Vous le saurez, mon ami, vous le saurez. Reprenez votre gaieté, faite usage de cette philosophie indulgente dont vous vous êtes vanté si souvent. La confiance est dans mon caractère, je ne juge point sur l'apparence, disiez-vous; la perfidie des hommes, l'inconstance des femmes, rien ne m'étonne; il faut, pour être heureux, ajoutiez-vous encore, ne pas exiger des mortels plus de vertus qu'ils ne peuvent en avoir. Heureuse philosophie, je vous engage à la conserver.

DERVAL, à part.

A a conserver... en aurait-elle besoin ?

MADAME DERVAL, avec une espèce d'inspiration.

Le ciel est pur... le zéphir agite doucement le feuillage... et ce calme... a pour tous mes sens un charme inexprimable. — Je vais rêver, et je vous prie de me laisser seule à mes idées.

(Elle sort.)

DERVAL.

Seule à mes idées... qu'a-t-elle ? le ciel.... le zéphir... la philosophie.... qu'est-ce que tout cela veut dire ? Je tremble de l'apprendre... Mais quel est le jokey qui rôde autour d'ici. Il tient un papier à la main, il vient à moi... observons.

SCÈNE V.

DERVAL, GEORGE, vêtu en jokey.

DERVAL.

L'ami, que cherchez-vous ici ?

GEORGE

Madame Derval.

DERVAL

De quelle part ?

GEORGE.

De la part de mon maître.

DERVAL.

Et quel est votre maître ?

GEORGE.

Monsieur Florbel.

DERVAL.

Champagne n'est plus à son service ?

GEORGE.

Champagne... ce mauvais sujet... c'est moi qui le remplace.

DERVAL.

Et pourquoi cherchez-vous madame Derval ?

GEORGE.

J'ai un grand papier à lui remettre... Si vous aviez vu mon maître quand il l'écrivait... il faisait des grimaces à faire trembler, il mettait la main sur son cœur, il poussait de gros soupirs, il regardait le ciel, comme cela ; (*il l'imite*) il pleurait.

DERVAL.

Il pleurait !

GEORGE.

A chaudes larmes. Ensuite il riait.

DERVAL.

Il riait!...

GEORGE.

A gorge déployée. Où trouverai-je madame Derval? pourriez-vous me l'indiquer?

DERVAL.

Sans doute. Mais dites-moi, votre maître paraît-il aimer madame Derval?...

GEORGE.

Il en parle toujours.

DERVAL.

Et que dit-il?

GEORGE.

Il dit qu'elle a beaucoup d'esprit.

DERVAL.

Ensuite.

GEORGE.

Qu'elle est jolie.

DERVAL, à part.

Cela m'effraie.

GEORGE.

Et qu'elle ne ressemble point aux dames de Paris.

DERVAL, à part.

Cela me rassure. (*Haut.*) Donnez-moi ce papier, je le remettrai à madame Derval.

GEORGE.

Mon maître m'a recommandé de ne le remettre qu'à elle-même.

DERVAL.

Mais votre maître ignorait sans doute que madame Derval est enfermée dans ce pavillon, et qu'il n'y a que moi qui puisse entrer chez elle.

GEORGE.

Qui êtes-vous donc?

DERVAL.

Je suis... l'intendant de la maison... monsieur est absent... il est à la chasse.

GEORGE.

Eh bien, faites ma commission. (*A part.*) Il est bon ce mari, il court le cerf. .. et l'on chasse sur ses terres.

(Il sort.)

DERVAL.

Ah! que je suis impatient de connaître le contenu de cette lettre... lisons. (*Il lit.*) Tout était calme dans la nature. . . . la pâle Phébé ne jetait qu'une lumière

incertaine.... le ciel n'ouvrait point ses dômes de Saphirs... et la vaste mer, que ne fatiguait pas même la rame d'un pêcheur, nous dérobait ses sillons argentés ; enfin une immobilité terrible semblait annoncer la mort de toute la nature.—Florbel aurait-il perdu l'esprit !... Qu'est-ce que cela veut dire. (*Il lit.*) Le temps était conforme à ma situation douloureuse, le sommeil suspendait les soupirs de Philomèle.... et le ciel cachait à la terre le luxe de ses étoiles. — Quel galimatias. (*Il lit.*) Fatale passion !..... j'adore l'épouse de mon ami. — Ceci devient plus clair. Poursuivons. (*Il lit vite.*) Coupable envers l'épouse... ingrat envers l'ami... digne du mépris de tous deux... en horreur à moi-même... je recule dans la vie.... le bruit du désert... le silence des villes.... l'orage... la mort... Et quatre pages d'écriture... jamais je n'aurai la patience de lire ce fatras...Voyons le post-scriptum. (*Il lit très-vite.*) Si madame Derval veut se rendre sous le dôme de verdure... je lui dirai le reste de ma déclaration d'amour... Ses gens sont éloignés... son époux est à la chasse, et rien ne troublera cette entrevue délicieuse. — Vous me croyez parti pour la chasse... mais je suis ici, et votre entrevue ne sera pas aussi délicieuse que vous l'espérez... quand on possède une jolie femme il faut donc renoncer à avoir des amis... mais je vois Florbel... il a l'air égaré... écoutons. (*Il se cache dans le feuillage.*)

SCÈNE VI.

DERVAL, caché; FLORBEL.

FLORBEL, très-agité, parcourt le théâtre en composant et sans parler.... Il gesticule beaucoup, lève les yeux au ciel; et toutes les fois qu'il approche du feuillage, Derval se cache précipitamment.

Les grandes passions n'écoutent rien... il faut que l'époux soit immolé.... oui.... je l'immolerai.

DERVAL, dans le feuillage.

Je l'empêcherai bien.

FLORBEL.

Son amour est un supplice.... ses désirs sont des tourmens. L'enfer est dans son cœur.

DERVAL reparaît.

Ah ! bon dieu !

FLORBEL, avec un accent sinistre et dans le bas de la voix.

Les arbres dépouillés... les rochers affreux !... les torrens débordés... les cités les plus sauvages...Voilà ce qui convient à cette fatale position !... au moment où l'orage aura fait rentrer les troupeaux épouvantés, où les laboureurs se précipiteront vers leur toit champêtre... ou plutôt... dans la nuit obscure, tandis que ton époux... mon ami, jouira du sommeil de l'innocence....

DERVAL.

Oui, tandis que je dormirai.

FLORBEL.

Je viendrai sur le seuil de ta porte, et comme un autre Verther... si le devoir l'emporte sur l'amour... je me précipiterai du haut de ces roches garnies de chèvre-feuille et de lilas... (*Avec un autre ton*). Quel feu! quelle imagination, profitons-en... entrons chez madame Derval, et courons lui communiquer notre sensibilité profonde, notre chaleur expansive....., Comme cela ira bien...

DERVAL, avec un cri.

Il entre chez ma femme!.. oh! malheureux époux... (*Il fait un pas pour entrer, on entend du bruit, il s'arrête.*) Les voici.... observons.... peut-être ma femme n'est pas coupable... ne jugeons pas sur l'apparence. (*Il se cache.*)

SCÈNE VII.

DERVAL, *caché*; FLORBEL, *un papier à la main*; MADAME DERVAL.

MADAME DERVAL.

Je n'ai pas vu votre domestique..... mais lisez ma réponse....

DERVAL, dans le fond.

Elle refuse... ah! je respire.

FLORBEL.

L'énergie de votre style confondra votre mari.

MADAME DERVAL.

Vous croyez...

FLORBEL.

Il ne vous suppose pas tant d'imagination, de chaleur.

DERVAL.

Que dit-il là?

MADAME DERVAL.

Attendez... il me vient une heureuse idée, je crois.... j'imagine une position intéressante.... il faut de la variété...

FLORBEL.

Oui, madame... les détails ne sont pas à négliger, mais il faut marcher à l'action principale.

MADAME DERVAL.

Tout comme vous voudrez...

FLORBEL.

Que l'amour soutienne toujours l'intérêt, qu'il

soit progressif.... et qu'un aimable abandon termine enfin le roman.

MADAME DERVAL.

Quoi, vous voulez faire triompher.

FLORBEL.

La tendresse.

MADAME DERVAL.

Et moi la vertu.

DERVAL.

A la bonne heure.

MADAME DERVAL.

L'épouse qui trahit ses devoirs ne saurait intéresser personne.

FLORBEL, avec passion.

Eh quoi, madame, vous voulez qu'un mari l'emporte sur un amant. Oubliez-vous à quel point l'hymen rend les hommes maussades... Ce mari n'a-t-il pas mille défauts ?

MADAME DERVAL.

C'est vous qui vous plaisez à les lui donner.

FLORBEL.

Oubliez-vous son caractère, égoïste, exigeant, bourru, amoureux par caprice, jaloux par vanité.

DERVAL.

Comme il m'arrange.

MADAME DERVAL.

Respectons les convenances.

FLORBEL.

Les passions n'en connaissent point.

MADAME DERVAL.

Une femme se doit à elle-même.

DERVAL.

Bonne morale !

MADAME DERVAL.

Sans doute, l'hymen ne force pas notre cœur à l'amour, le penchant le plus doux est celui qui se commande le moins; mais c'est alors qu'une femme aperçoit sa faiblesse qu'elle doit se disposer à la combattre; le repos de son époux, la félicité de ses enfans, le repos de toute sa famille dépendent de sa réputation, et c'est en contemplant les heureux qu'elle a faits, qu'une femme honnête est dédommagée de tous ses sacrifices.

DERVAL.

Chère épouse ! voilà bien les principes de ta mère.

FLORBEL, avec passion.

Qu'ai-je entendu ? eh quoi ! madame, vous tombez

dans la langueur, je ne vous reconnais plus après tout ce que vous avez fait.

DERVAL, à part.

Ah! mon Dieu, qu'a-t-elle fait?

FLORBEL.

Quand je me félicitais de votre énergie, quand le feu de vos expressions nourrissait mon espérance, quel scrupule vous arrête, quel remords vous épouvante?

DERVAL.

Le séducteur.

FLORBEL.

Cédez à mes vœux, madame.... que l'amour triomphe, que le mari soit puni.

MADAME DERVAL.

Non, non.

FLORBEL.

Ne me résistez pas davantage.... de grâce.... (*Il s'approche de madame Derval.*) Il faut qu'il le soit.

DERVAL.

Non, parbleu, je ne le serai pas.

FLORBEL, à part.

L'équivoque est plaisante.... monsieur, daignez m'écouter.

DERVAL.

Retirez-vous, monsieur.

FLORBEL.

Quoi, monsieur, vous seriez assez cruel pour me chasser de chez vous.

DERVAL.

Vous appelez cela de la cruauté.

FLORBEL.

Pourrais-je vivre sans votre estime? Pourrais-je exister loin de votre épouse?

DERVAL.

Il le faudra bien. Mais, dites-moi, qui a pu vous inspirer ces projets de séduction...

FLORBEL, apercevant M. Coquille.

Cet homme vous l'apprendra.

DERVAL.

Et quel est-il cet homme?

FLORBEL.

Notre confident.

SCÈNE VIII et dernière.

FLORBEL, MADAME DERVAL, DERVAL, M. COQUILLE.

DERVAL, prenant M. Coquille au collet.

Vous connaissez la déclaration d'amour que monsieur Florbel adressait à madame?

M. COQUILLE.

J'en ai entendu parler.

DERVAL.

Et vous osez me l'avouer.

M. COQUILLE.

Chacun a l'esprit de son métier.

DERVAL.

Celui-là est infâme.

M. COQUILLE.

Qu'appelez-vous infâme! je suis imprimeur-libraire.

DERVAL.

Libraire!

M. COQUILLE.

Oui, libraire. Et j'apporte à monsieur les épreuves du roman.

FLORBEL.

Oui, du roman dans lequel j'ai fait la déclaration d'amour.

MADAME DERVAL.

Et moi la réponse.

DERVAL.

Comment, c'est un roman! vous composez un roman!... je respire. Ah! si votre ouvrage fait autant de plaisir au public qu'il m'a donné d'inquiétude, vous aurez un grand succès.

MADAME DERVAL.

Vous voyez, monsieur, qu'il ne faut pas juger sur l'apparence.

DERVAL.

J'ai tort.

MADAME DERVAL.

Vos soupçons n'en sont pas moins offensans.

DERVAL.

Le délire de Florbel, votre embarras, tout servait à me confondre.

FLORBEL.

Vous avez lu ma déclaration, que pensez-vous de mon style?

DERVAL, à part.

Vengeons-nous. (*Haut*). Vous demandez un avis sincère. Eh bien ! mon ami, votre sillon argenté, votre pâle Phébé... le ciel qui ne developpe plus le luxe de ses étoiles, tout cela m'a beaucoup fait rire. La France ne manque pas de modèle, imitez-les, et laissez là les étrangers et leur école romantique.

M. COQUILLE.

Je tiens aussi aux vieilles doctrines.

DERVAL.

Votre roman m'a donné de l'inquiétude, et je voulais un peu me venger ; si cela vous amuse, madame, continuez ; monsieur Coquille vous dînerez avec nous. Florbel, demain nous irons à la chasse.

M. COQUILLE.

Et moi j'imprimerai le roman : puisse la société en accepter la dédicace !

FIN DE NE JUGEONS PAS SUR L'APPARENCE.

IL NE S'AGIT QUE DE S'ENTENDRE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

UN TROMPETTE DE CAVALERIE.
UN CHANTRE DE PAROISSE.
UN CURÉ DE VILLAGE.
UN COMÉDIEN.
LA MÈRE FRANÇOIS, fripière.

La scène se passe à Paris, sur une place publique.

NOTICE

SUR

IL NE S'AGIT QUE DE S'ENTENDRE.

On peut ajouter au rôle du Trompette le récit de quelques anecdotes militaires, de quelques historiettes qui peignent les mœurs des soldats; il en a couru un grand nombre dans la société, elles sont sues de tout le monde, et l'on n'a pas dû les écrire.

L'ivresse du Chantre de paroisse doit porter un autre caractère que celle du soldat : il doit surtout avoir une grosse voix. Mais à l'instant où les deux personnages ont changé leur costume, les deux acteurs, en imitant le ton de l'un et de l'autre, doivent prouver d'une manière comique l'influence du costume.

Le rôle de la mère François peut à la rigueur être représenté par un homme. Elle n'apporte d'attention sérieuse qu'à tout ce qui peut lui faire vendre sa friperie. Il faut cependant que le jeu muet de sa physionomie marque la pré-

férence qu'elle accorde au soldat et au comédien; c'est une distinction que les femmes du peuple accordent généralement à ceux qui les défendent ou qui les amusent : les chantres de paroisse ne leur paraissent que de gros fainéans, et ce n'est que lorsque le curé a expliqué sa tolérance qu'elle l'écoute avec plaisir.

Il y a, dans le rôle du Comédien, un moment qui ne saurait être peint avec trop d'émotion; c'est celui où il dit, en parlant des comédiennes : *On reçoit leurs aumônes pendant leur vie, et on hésite à leur accorder un dernier asile après leur mort.*

L'acteur pensera en ce moment à l'outrage qu'on a voulu faire, mais qu'on n'a pas osé consommer, à la mémoire de mademoiselle Raucourt. Au reste, ce rôle doit être débité sans emphase; on a voulu peindre un comédien homme d'esprit.

Nous faisons la même réflexion sur la manière de jouer le rôle du Curé; c'est un bon prêtre.

IL NE S'AGIT QUE DE S'ENTENDRE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Mere FRANÇOIS, *au-devant de sa boutique.*

Je suis fripière, et je ne me plains pas de mon état; c'est singulier comme le vieux se vend aujourd'hui, c'est qu'il y a ben des gens qui le font passer pour du neuf; dans le monde et à ce théâtre du boulevard on dit qu'on ne voit plus que des habits retournés. Je ne m'en plains pas, et je voudrais que chacun ne s'habillât plus qu'avec de vieilles hardes; dame, si ça continue, ben des gens quitteront leur tailleur pour la fripière; pourvu que je gagne, ça ira toujours bien. Mais j'entends, je crois, une pratique; il chante : quelle grosse voix!

SCÈNE II.

LA MÈRE FRANÇOIS, LE TROMPETTE.

Son instrument est attaché à la boutonnière de son uniforme. Il est un peu gris, et chante un chœur de Didon : il fait tour à tour la partie de la basse taille et de la taille.

LE TROMPETTE, chantant.

Qu'il guide nos braves cohortes,
Nous te suivrons sous ces remparts.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Qui êtes-vous ?

LE TROMPETTE.

Vous le voyez bien, je suis musicien.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Que voulez-vous ?

LE TROMPETTE.

Je vas vous le dire en quatre mots, ma petite mère : bref, tel que vous me voyez, j'ai été élevé à la paroisse de Saint-Etienne, à Toulouse ; j'ai porté la calotte rouge et la petite robe blanche, j'étais enfant de chœur, et j'avais une petite voix flûtée qui faisait plaisir à entendre. (*Il contrefait les enfans de chœur.*) O salutaris....

LA MÈRE FRANÇOIS.

Tiens, il est drôle cet homme, il a deux voix.

LE TROMPETTE.

Ça vaut mieux que les chanteurs de Paris, qui, quelquefois, n'en ont pas une. Mais écoutez mon histoire, en quatre paroles : bref, j'étais enfant de chœur, et je m'en donnais à cœur joie avec nos braves chanoines, car vous savez le proverbe, paresseux et gourmand comme un cha...

LA MERE FRANÇOIS.

On sait ça.

LE TROMPETTE.

Voilà qu'en grandissant je perdis ma voix, et je fis connaissance avec mon cœur. Bref, je soufflai la maîtresse du chanoine Vautrin, et je me brouillai avec tout le chapitre.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Et ça fit jaser les habitués de la paroisse.

LE TROMPETTE

Oh! je vous en réponds, les vieilles dévotes surtout m'habillèrent de la belle façon. Voyez ce petit gueux, disaient-elles, il a osé enlever la filleule de not' directeur. Chagriner un saint homme, *c'est l'abomina-*

tion de la désolation, il n'y a pas de supplice assez grand pour ce petit démon : et le chanoine Vautrin, il était hargneux comme un vieux dévot, et comme il ne m'aurait pas épargné... (*en pleurant*) je me noyai...

LA MÈRE FRANÇOIS.

Vous vous êtes jeté à l'eau ?

LE TROMPETTE.

Non. Je me jetai dans le vin. Je noyai mon chagrin là-dedans. Bref, j'étais musicien, comme je me suis fait l'honneur de vous le dire; et, comme je jouais du serpent à la cathédrale, je pus.... je pus donner du cor à l'orchestre; bref, après bien des tribulations, les dames du chœur de l'opéra me soignèrent; le cabaret me rendit la voix, elle ne muat plus, quand je buvais ma basse-taille s'élevait; bref, on m'affubla d'un habit de Chinois, de Carthaginois, de Lanternois, et je chantai dans les chœurs des grands opéras de monsieur le chevalier Gluk (*il porte la main à son chapeau*), de messieurs Piccini, Sachini, Salieri, Gretri (*Il salue à chaque nom*). Bref... bref...

LA MÈRE FRANÇOIS.

Vous dites toujours bref, et vous n'achevez jamais.

LE TROMPETTE.

Donnez-vous patience, petite mère.

LA MÈRE FRANÇOIS.

N'étiez-vous pas heureux en chantant dans les chœurs ?

LE TROMPETTE.

Si fait, j'étais là comme un coq en pâte, encore avec des chanoines, et des bons...; car ils mangeaient tout ce qu'ils gagnaient, et ces dames prêtaient tout...

LA MÈRE FRANÇOIS.

Pas de propos.

LE TROMPETTE.

Vous avez raison, petite mère; il faut respecter les artistes, bref!...

LA MÈRE FRANÇOIS.

Allons... bref, bref, pourquoi n'êtes-vous pas resté à l'opéra de Toulouse ?

LE TROMPETTE.

Ce n'est pas ma faute, c'est le Chien de Montargis, la Pie voleuse, la Tête de Bronze et le Pied de Mouton, qui en sont cause. Bref.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Que diable me chante-t-il là !

LE TROMPETTE.

Je vous chante une game bien facile à comprendre.

Quand les Parisiens font une bêtise, dam' les provinciaux ne tardent pas à la faire; et comme ce chien, cette pie, cette tête et ce pied ont fait courir tout le monde, bref, le mélodrame de Paris a tué le grand opéra de Toulouse.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Eh bien! il n'y a pas grand mal à ça. Le mélodrame, c'est gentil, ça épouvante, ça fait pleurer, c'est toujours quelque chose.

LE TROMPETTE.

Ah! petite mère, pour une fripière je vous croyais plus de goût que ça. Bref, quand j'ai vu que Toulouse était sans chœur, *j'ait-été* obligé de m'engager dans un régiment de cuirassier. J'ai pris l'uniforme que voilà, la trompette que voici, et avec un grand cheval blanc entre mes jambes, et cet instrument à la bouche je me suis amusé à voyager, à la tête du régiment; j'ai trompetté en Allemagne, en Sardaigne, en Espagne, en Italie, en Russie, en Moscovie, en Pologne, en Catalogne, en Gascogne, bref, bref, bref.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Il n'y en a pas encore assez comme ça?

LE TROMPETTE.

Dame, si on nous avait laissé faire, nous eussions

porté nos pas... au Kamschata..., ou ce qui est pis... au Mississipi. Bref...

LA MÈRE FRANÇOIS.

Comment se fait-il, mon homme, qu'ayant tant couru, vous n'ayez pas attrappé un galon sur la manche...

LE TROMPETTE.

Dam' c'est que je n'étais pas *brosseur** ; je laissais ce commerce à ceux qui étaient du régiment des faciles à tuer... bref.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Est-ce que vous n'êtes pas rentré chez vous avec plaisir ?

LE TROMPETTE.

Si fait, petite mère, si fait ; mais chez les étrangers je m'étais habitué à boire ma tasse tout entière, et quand je suis arrivé à Toulouse, on m'a mis à la demi-tasse.

LA MÈRE FRANÇOIS.

On n'a pu faire autrement, peut-être.

LE TROMPETTE.

Aussi je ne me plains pas, et, soit qu'il faille chanter dans les chœurs, ou brailler pour les paroissiens, ou donner un coup de sabre, je suis toujours-là. Bref.

* C'est le mot que les soldats emploient pour désigner les camarades qui flattent leur capitaine.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Encore bref; mais allez donc, j'ai mes affaires, moi.

LE TROMPETTE.

Je vas vous conter ça en quatre paroles, avant que je fusse né, bref.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Ne va-t-il pas me parler du temps où il n'était pas au monde.

LE TROMPETTE.

Il faut ça.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Est-ce que vous faisiez quelque chose quand vous n'étiez pas né.

LE TROMPETTE.

Non. Mais le gros Chrisostôme, le chantre de la paroisse de Toulouse, faisait quelque chose, lui. Tous les soirs il jouait à la bête chez nous avec ma mère, et c'est depuis ce temps-là que ce saint homme m'a voué une amitié toute particulière. Bref, c'est lui qui est aujourd'hui le chantre de la paroisse Saint-Eustache, à Paris, et il veut que j'entre dans la musique de son régiment; quand je dis de son régiment, je veux dire de sa cathédrale.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Qu'est-ce que tout cela me fait à moi?

LE TROMPETTE.

Comment, petite mère, vous ne voyez pas qu'avec cet habit et cette trompette je ne puis pas me présenter à Saint-Eustache; je ferais peur à monsieur le curé; et je viens vous vendre tout ça et acheter un habit plus catholique, bref.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Asseyez-vous je m'en vas vous chercher ça.

SCÈNE III.

LE TROMPETTE, *assis*; LA MÈRE FRANÇOIS, LE CHANTRE DE PAROISSE; *il porte un habit noir; il tient son serpent à la main.*

LE CHANTRE, un peu gris; il chante.

Demain matin au point du jour
On bat la générale
Pour assembler le régiment,
Plin, plan, raplan, ramplan, rapatapaplan,
Pour assembler le régiment
Qui *vat-à* Perpignan.

LE TROMPETTE.

Qu'est-ce que j'entends, c'est un collègue, je crois.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Un collègue, lui, c'est monsieur Bourdon, le chantre de la paroisse.

LE CHANTRE.

Je ne le suis plus, mère François ; pour vous achever en deux mots, voilà mon histoire. Il y a dix ans que je chante des requiem et que je soufle dans ce diable de serpent, ça me fatigue et je veux changer de garnison, je me suis fait trompette dans un régiment de cavalerie, et pour vous achever en deux mots, je viens vous vendre mon habit et mon serpent, ou les troquer...

LA MÈRE FRANÇOIS.

Vous donnerez ben la pièce de cent sous par dessus le marché ?

LE CHANTRE.

Volontiers.

LA MÈRE FRANÇOIS, le contrefaisant.

Pour vous achever en deux mots, c'est une affaire faite. (*Au trompette*). Camarade, j'ai ce qui vous faut, je prends votre habit et votre trompette, et je vous donne un habit noir et un serpent, moyennant cent sous en sus. (*Elle le contrefait*). Bref, ça vous convient-il?

LE TROMPETTE.

Volontiers, petite mère.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Hé ben, vous voyez donc qu'il ne s'agit que de s'entendre. Vous êtes à peu près de la même taille, et puisque vous changez d'état, vous pouvez changer d'habit.

LE TROMPETTE, payant la mère François.

C'est vrai, mon camarade, changeons d'uniforme.

LE CHANTRE, payant de même.

C'est vrai, changeons, troquons, broquantons mon habit contre le vôtre, et mon serpent contre votre trompette.

TOUS TROIS.

Dans le monde il ne s'agit que de s'entendre.

(Ils changent leurs habits, leurs chapeaux et leurs instrumens)

LE TROMPETTE.

Tiens, j'ai l'air d'un saint homme à présent.

LE CHANTRE.

Et moi d'un tapageur. Ce que c'est que l'habit.

LE TROMPETTE.

Maintenant on me donnerait le bon dieu sans confession, bref.

LE CHANTRE.

Et à moi on n'oserait pas me confier la garde d'une jeune fille et d'une bouteille de vin.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Vous pourrez ben goûter à tous deux.

LE CHANTRE.

C'est vrai.

LE TROMPETTE.

Essayons nos instrumens, nous sommes musiciens tous deux. Voyons un requiem et une charge de cavalerie, ça doit faire un joli effet çà. (*Ils jouent tous deux de leur instrument*).

LA MÈRE FRANÇOIS.

Vous allez faire assembler le quartier.

LE TROMPETTE.

Camarade, est-ce un bon métier que celui de chantre de la paroisse ?

LE CHANTRE.

Il n'y a rien à faire.

LE TROMPETTE.

Ça me convient.

LE CHANTRE.

Et celui de trompette dans un régiment ?

LE TROMPETTE.

On n'est jamais en place.

LE CHANTRE.

C'est ce qui me faut.

LE TROMPETTE.

D'abord le trompette de cavalerie est toujours sûr d'avoir un ami au régiment, et j'dis un ami solide, qui ne nous abandonne jamais dans le danger, et qui soit que nous ayons de l'argent, soit que nous n'en n'ayons pas, nous fait toujours les mêmes politesses.

LE CHANTRE.

Un chantre n'a pas le même avantage, et quand il n'a pas d'ça (*il désigne l'argent*), le carillonneur même garde le silence avec lui. Mais quel est donc l'ami du trompette ?

LE TROMPETTE.

C'est le meilleur humain qu'il puisse rencontrer, rouget, cadet, ou noireau ; bref, c'est son cheval. Quand nous entrons dans une ville, il faut voir, comme il se redresse ; et le trompette donc, il relève sa moustache et fait les yeux doux aux demoiselles qui sont à la croisée, bref, on les console du départ du régiment qu'on remplace. Et le tambour-major d'infanterie, il fait encore un autre tapage.... regardez-moi.

(Il imite le tambour-major qui défile à la tête du régiment, il

joue avec son serpent comme avec le bâton; on dirait qu'il est entouré de jeunes filles auxquelles il fait les yeux doux; il écarte les petits garçons. La mère François interrompt ce jeu de théâtre.)

C'est dans ce moment qu'on peut ajouter une historiette de garnison, dont nous avons parlé dans la notice.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Camarades, à présent que votre marché est fait, laissez-moi continuer mon commerce.

LE TROMPETTE.

Elle a raison la petite mère, bref, allons plus loin. Chez le marchand de vin.

LE CHANTRE, lui prenant la main.

Tope.

LE TROMPETTE.

Pour essayer les instrumens à vent, il faut que les lèvres soient humectées, venez camarade, allons boire un coup, ensuite vous rejoindrez votre garnison et moi la mienne, bref, il ne s'agit que de s'entendre. (*Ils sortent tous deux en chantant*).

LA MÈRE FRANÇOIS.

Ils ne sont pas les seuls qui changent aujourd'hui de costume. Ce que c'est que les hommes, jamais ils ne sont contens de leur état. Que me veut cet autre, il a une bonne figure.

SCÈNE IV.

LA MÈRE FRANÇOIS, LE CURÉ.

LE CURÉ.

Madame, auriez-vous des étoffes de soie?

LA MÈRE FRANÇOIS.

J'ai là une robe de vieille baronne qui vous conviendrait peut-être.

LE CURÉ.

Voyons. (*Tandis que le curé examine la robe. Floridor paraît dans le fond.*)

SCÈNE V.

LA MÈRE FRANÇOIS, LE CURÉ, FLORIDOR.

FLORIDOR, un livre à la main.

Ainsi quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter,... qui par de certains flots,
. . . . . .
De certaines façons, ainsi qu'un banc de sable...
Les femmes, en un mot, ne valent pas le diable.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Qu'est-ce que vous dites là, beau jeune homme.

FLORIDOR.

Je dis, madame, que vous me paraissez tout aimable, et que j'aurai besoin de vos bons offices.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Ma boutique est tout à votre service, voyez, choisissez, que vous faut-il ?

FLORIDOR.

Un robe de soie à ramages, par exemple.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Je n'en ai qu'une, et ce monsieur me la marchande.

FLORIDOR.

Je ne veux point aller sur le marché de monsieur.

LA MÈRE FRANÇOIS.

La vue n'en coûte rien.

FLORIDOR.

Monsieur, permettez-vous.

LE CURÉ.

Volontiers, car cela ne peut me convenir. Il y a beaucoup trop d'étoffe pour moi.

FLORIDOR.

Oh! par ma foi, on voit que cette robe apparte-

nait à quelque baronne du vieux temps ; quelle ampleur !... cela est beaucoup trop volumineux pour moi.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Eh bien, messieurs, il ne s'agit que de s'entendre. Quel usage voulez-vous faire de cette robe ?

LE CURÉ.

J'en veux faire une chasuble de prêtre.

FLORIDOR.

Et moi un habit de Scapin.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Diable !

LE CURÉ.

Je suis curé de village.

FLORIDOR.

Et moi comédien de province.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Vous aurez ben de la peine à vous arranger, je crois.

FLORIDOR.

Pourquoi donc, il ne s'agit que de s'entendre. Ma profession n'est pas aussi opposée à celle de monsieur, qu'on pourrait le croire.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Il va fâcher le curé.

FLORIDOR.

Ceci n'est point une épigramme ; je justifierai raisonnablement mon assertion. D'abord ma profession me prescrit d'honorer tout le monde.

LE CURÉ.

Et la mienne m'ordonne de ne mépriser personne.

FLORIDOR, à part.

Ce prêtre est plein de raison.

LE CURÉ, à part.

Ce comédien m'a l'air d'un honnête homme.

FLORIDOR.

Qu'est-ce qu'un bon prêtre. C'est un homme qui doit avoir de la mémoire, de l'esprit et de l'adresse ; de la mémoire pour retenir ce que les Bossuet, les Fénélon ont écrit de sublime. De l'esprit, pour observer les travers, les défauts de ses paroissiens ; et de l'adresse, pour les corriger sans qu'ils s'en doutent. Les comédiens ne font autre chose, et les gens du parterre sont aussi nos paroissiens ; la seule différence c'est qu'ils sont moins dociles et qu'ils se permettent quelquefois de siffler leur curé.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Vous poussez trop loin la comparaison, monsieur le comédien.

LE CURÉ.

Laissez parler, monsieur; je ne suis point aussi éloigné de ses idées qu'on pourrait le penser.

FLORIDOR.

Les pères de l'église sont très-respectables, sans doute, et saint Chrysostôme, saint Bazile, saint Augustins sont bons à connaître; mais les pères de notre théâtre ont aussi leur mérite, et Molière, Corneille, Racine, Voltaire.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Voltaire! monsieur le comédien; et le mandement, et la chanson?

FLORIDOR.

Qu'importe. Monsieur le curé connaît-il la tragédie d'Alzire.

LE CURÉ.

Sans doute. Les vers de Gusman sont gravés dans ma mémoire. (*Il déclame.*)

Des dieux que nous servons connais la différence,
Les tiens t'ont commandé le meurtre, la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

FLORIDOR.

Bravo. Et Racine dans Athalie. (*Il déclame.*)

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

LE CURÉ.

Et Corneille dans Polyeucte. (*Il déclame.*)

Je suis chrétien. — Tu l'es ? ô cœur trop obstiné !
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

Où me conduisez-vous? — A la mort. — A la gloire.

FLORIDOR.

Et Molière, enfin, dans le Tartuffe même, n'a-t-il pas distingué les faux bigots des vrais dévots.

Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré....
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

D'après ces exemples, je crois prouver que le comédien, loin d'être un ennemi de la religion, lui

est tous les jours utile. C'est en prêtant le charme du débit aux plus beaux vers que le ciel ait inspirés à l'homme, que, loin de mériter la haine des prêtres, il a peut-être quelques droits à leur reconnaissance ; il ne s'agit que de s'entendre.

LE CURÉ.

J'ai souvent pensé tout ce que monsieur vient de dire.

FLORIDOR.

Et que si j'examine les deux professions, sous le rapport des préjugés, tout l'avantage sera peut-être de notre côté ; en effet, le public estime un prêtre avant de le connaître, et ce même public en partie nous refuse quelquefois une estime dont il nous connaît dignes. Qu'un prêtre commette une action condamnable, on mettra bien du temps à la lui reprocher ; et qu'un comédien ait une bonne conduite on ne sera pas moins lent à lui en payer le prix.

LA MÈRE FRANÇOIS.

Vous défendez les comédiens à merveille ; et les comédiennes.

LE CURÉ.

Elles soulagent les pauvres, elles soignent leurs parens, et sont toujours bonnes mères.

FLORIDOR, avec émotion.

On reçoit leur aumône pendant leur vie... et l'on

hésite à leur accorder... un dernier asile, après leur mort.

LE CURÉ.

Eh qu'importe les injustices humaines... (*Avec onction*). Nous serons tous récompensés suivant nos œuvres.

FLORIDOR

Oh ! que cela est bien dit.

LE CURÉ.

Déjà même cette justice commence à s'établir sur la terre. (*Avec feu*). Les prêtres qui souflent la guerre au nom d'un dieu de paix, qui divisent les ménages, alarment les consciences, sèment la haine, répandent la terreur, et se montrent inexorables pour des fautes que le temps seul a fait naître, et que rien ne peut réparer, ceux-là qui oublient les préceptes de la charité évangélique et qui craignent de se montrer indulgens et miséricordieux; ceux-là sont déjà appréciés et jugés : mais les prêtres qui connaissent mieux l'étendue de leur devoir, qui savent qu'un dieu de bonté ne les a placés entre les hommes et les passions qui les divisent, que pour leur apprendre à se réunir, à oublier leur ressentiment, à étouffer l'esprit de parti, enfin à s'aimer comme les enfans du même père; ceux-là, malgré l'humilité de leurs fonctions, sont placés très-haut dans l'estime générale, et l'histoire a déjà recueilli le nom de ce brave curé de vil-

lage, qui, appelé pour déposer contre ses paroissiens, reconnaît encore ses enfans et déclare que son ministère est de les défendre et non de les accuser.

FLORIDOR, courant embrasser le curé.

Oh! l'excellent homme, le brave curé!... quel est le prix de cette robe?

LA MÈRE FRANÇOIS.

Ce serait péché de vous surfaire, elle vaut vingt francs.

FLORIDOR.

En voila dix.

LE CURÉ.

Voilà deux pièces de cent sols.

FLORIDOR, LE CURÉ.

Partageons, partageons. (*La mère François coupe la robe en deux et en remet une moitié à chacun.*)

LE CURÉ.

Au revoir, monsieur le comédien.

FLORIDOR.

Salut, monsieur le curé.

LE CURÉ.

Je vais faire ma chasuble.

(Il sort.)

FLORIDOR.

Et moi mon habit de Scapin.

(Il sort.)

LA MÈRE FRANÇOIS.

Et moi je vais rejoindre mes deux voisines. L'une est la femme d'un sergent à demi-solde, et l'autre du garde-chasse d'un grand seigneur; elles s'estiment en secret, et se disputent tout haut; je m'en vais les raccommoder, car, d'après ce qui vient de se passer ici entre un curé et un comédien, tout me prouve aujourd'hui *qu'il ne s'agit que de s'entendre.*

FIN DE IL NE S'AGIT QUE DE S'ENTENDRE.

LES JEUX DE LA BOURSE,

OU

SONGEONS AU LENDEMAIN,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

FÉLIX.

GUILLAUME, marchand bonnetier du Marais, parrain de Félix.

Le chevalier DUBELAIR.

DUBEAUCUIR, maître bottier.

Madame GUILLAUME.

Madame FÉLIX.

BROUILLON, courtier marron.

La scène se passe à Paris, vers la fin de 1818.

NOTICE

SUR

SONGEONS AU LENDEMAIN,

OU

LES JEUX DE LA BOURSE.

Substantia festinata minuetur, quæ autem paulatim colligitur manu multiplicabitur.

Le bien amassé à la hâte diminuera; celui qui se recueille à la main, et peu à peu, se multipliera.

[*Salomon, Proverbes, chap.* 13, *vers.* 11.

Les variations de la bourse de décembre, en 1818, ont fourni ce tableau; il était susceptible peut-être d'une plus haute dimension, et appartenait plutôt à la comédie qu'au proverbe. On ne l'accusera pas de manquer de vérité. A cette époque, que de gens possesseurs d'une fortune de plusieurs millions, se sont réveillés sans un sou, et avec des engagemens ruineux à remplir! que d'agens de change, de

courtiers, de petits marchands, de commis, enfin que d'hommes de toutes les classes ont perdu en une heure ce qu'ils avaient amassé en quelques années ! Si la politique n'occupait pas toutes les plumes, et n'absorbait toute l'attention publique, il est impossible qu'un tel changement, opéré dans un si grand nombre de fortunes, et la fureur de jouer à la bourse qui s'était emparée de toutes les têtes, n'eussent fourni à nos peintres de mœurs, à nos faiseurs de satires, et même à nos auteurs dramatiques quelques pièces remarquables. Je ne suppléerai pas à leur silence en offrant au lecteur une aussi faible esquisse; mais j'ai cru que le but moral qu'elle renfermait la ferait accueillir favorablement par cette portion de la société si respectable, si utile, et dont on s'efforce en vain de nier les services et de diminuer l'importance; je veux parler du commerce et de l'industrie.

Une maladie assez générale de cette époque; l'ardeur de faire une grande fortune en peu de jours, la vanité qui descend dans toutes les classes, autre fièvre non moins contagieuse, les succès de quelques spéculateurs audacieux, car la société entière remarque celui qui réussit, et s'inquiète fort peu de la foule qui succombe, tout devait augmenter cette funeste

manie ; les leçons du mois de décembre ne l'ont pas entièrement guérie, et d'après la loi rendue sur le transfert en province, et publiée depuis ce proverbe, il est à craindre qu'elle ne s'étende de Paris dans le reste de la France. Sous ces divers rapports, ce proverbe est peut-être un de ceux qui a le plus d'importance ; aussi a-t-il été joué chez quelques négocians avec beaucoup de succès.

Le personnage de Félix est difficile à bien saisir ; ses distractions, sa vive inquiétude doivent se peindre encore plus par le jeu muet que par ce qu'il dit. A l'ouverture de la bourse, il est dans l'agitation d'un joueur qui va entrer au n°. 113 (*). Jeune encore, la fortune ne l'a pas corrompu ; et, quand il retrouve la dot de sa femme, il doit exprimer sa joie avec un cri qui parte de l'âme. Ce retour à l'honneur et au véritable esprit du commerce justifie l'intérêt que M. Guillaume n'a cessé de lui porter.

Madame Félix, parée avec quelque affectation, vise au ton de la grande société qu'elle ne connaît pas, et dont elle croit imiter l'aisance en ne singeant que les ridicules dont elle a entendu parler.

M. et madame Guillaume appartiennent à

(*) Maison de jeu du Palais-Royal.

probité, la bonne foi sont héréditaires : on s'est trop accoutumé peut-être à présenter sur nos théâtres, et dans nos chapitres de mœurs, ces qualités sous un aspect trivial et commun. Tel n'est point l'esprit de ces rôles ; étrangers aux manières affectées, à la politesse hypocrite des gens du grand monde, leur physionomie, pour être bourgeoise, ne doit pas prêter à la risée. On peut bien considérer comme un voyage, une course du Marais à la Chaussée d'Antin ; ignorer le succès des Danaïdes et la résurrection d'Athalie, sans manquer de bon sens ; enfin on peut se montrer laborieux, économe, sans être ridicule ; et quand M. Guillaume vante sa petite manufacture et sa maison de la rue de la Huchette, comme des propriétés plus solides que des tapis de Perse et des albâtres de Carare, l'expérience prouve bientôt la justesse de ces réflexions. Aussi le débit de ce rôle doit être sans apprêt ; il parle comme un homme convaincu ; et, si son costume et ses manières doivent se ressentir du quartier qu'il habite, il faut éviter de le charger en aucune manière.

M. Dubelair, véritable chevalier d'industrie de nos mœurs actuelles, doit être paré et mis à la mode. Si l'amateur qui se charge de ce

rôle aime à chanter, il peut ajouter la romance ou la barcarole, en la désignant par cette expression qu'on ne manque jamais d'employer en pareil cas; *c'est l'air qu'on trouve sur tous les pupitres de salon.* Il est à remarquer qu'aucune ville d'Europe n'offre autant de sibarites, de piqueurs d'assiettes que Paris; mais il faut ajouter que ces gens-là sont aussi d'une politesse charmante, d'une complaisance à toute épreuve; et que parmi eux on rencontre beaucoup d'hommes divertissans, espèce de bouffons utiles à la société, en ce sens du moins qu'ils sont assez adroits pour faire ressortir l'esprit des autres. On trouve beaucoup de gens, et de femmes surtout, qui n'ont d'esprit qu'auprès d'un souffre-douleur.

M. Brouillon, courtier marron, est une caricature dont le type a toujours existé dans la bourse de Paris, et qu'on n'a jamais pu en extirper; quoiqu'il parle d'un cabriolet, son costume doit être mesquin; il est très-pauvre, et honnête homme par exception; car ceux qui remplissent dans le monde une fonction qui n'est pas honorée, ont rarement une conduite honorable; c'est pourquoi la tolérance, si utile en matière religieuse, est funeste à la société en tout ce qui regarde les

fonctions publiques, et qui demande des garanties.

La vieille cuisinière, changée sur le théâtre en jokey, n'est point une charge inventée à plaisir, nous en parlons *de visu*; et rien ne nous paraît plus propre à caractériser le luxe de nos jours, que ce petit tableau où contrastent si bien le luxe et la misère.

M. Dubeaucuir, ex-bottier d'un régiment de cavalerie, doit laisser percer, au travers d'une aisance qu'il affecte, les habitudes d'un ancien cavalier et d'un maître d'armes; il ne faut pas trop charger l'accent allemand, car il lui a fallu du temps pour amasser la fortune qu'il possède, et dont il fait en quelque partie un usage assez ridicule. Le secrétaire qui l'accompagne, ses recouvremens qu'il vient de faire à cheval, les détails que l'on donne sur son ameublement, tout annonce un de ces artisans si communs à Paris, qui pensent que la richesse les élève aux premières fonctions. Le ridicule de ce personnage peint la vanité dans les classes inférieures; la morgue de la richesse ne doit pas remplacer celle de la noblesse, et le peintre des mœurs doit livrer à la risée publique toutes les espèces d'aristocratie.

LES JEUX DE LA BOURSE,

OU

SONGEONS AU LENDEMAIN,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un appartement richement meublé ; on voit des albâtres, des bronzes et des cristaux.)

GUILLAUME, BROUILLON.

GUILLAUME.

M'EXPLIQUEREZ-VOUS tout ceci, monsieur Brouillon? Eh quoi ! Félix, qui était il y a un mois commis chez moi, marchand bonnetier, au Marais, étale aujourd'hui le luxe d'un agent de change !

BROUILLON.

Il en occupe l'appartement ; ces tapis, ces bronzes, ces albâtres, tout ce riche ameublement appartenait il y a un mois à monsieur Delabaisse, agent de

change, qui, après s'être ruiné, lui a rétrocédé tout ceci au moyen d'une somme de vingt mille francs que ledit Félix a gagnée dans un seul jour; le marché en a été passé le 31 du mois de l'expiré, vulgairement appelé le mois novembre, puisque nous courons fin décembre. Cela est clair.

GUILLAUME.

Beaucoup trop clair, monsieur Brouillon, car vous employez toujours de longues phrases et un tas de termes inutiles de l'ancien commerce, si bien que vous parlez beaucoup sans qu'on vous en comprenne mieux. Mais en quelle qualité êtes-vous employé auprès de Félix? êtes-vous son homme d'affaires?

BROUILLON.

Je n'ai pas cet honneur.

GUILLAUME.

De quoi vous occupez-vous donc?

BROUILLON.

De commerce.

GUILLAUME.

Êtes-vous courtier de marchandises?

BROUILLON.

Pas tout-à-fait.

GUILLAUME.

Courtier de change?

BROUILLON.

A peu près.

GUILLAUME.

Commissaire priseur peut-être....

BROUILLON.

Fi donc! Cela sent la justice, et je suis tout au commerce. Avez-vous du Vienne, de l'Amsterdam, à courts jours, à longs jours?... je pourrai vous le placer tout en m'amusant.

GUILLAUME.

En vous amusant.

BROUILLON.

Eh oui! je travaille en sous-ordre pour obliger mes amis.

GUILLAUME.

Mais si vous n'exercez aucune profession, quel fruit pouvez-vous retirer de votre travail?

BROUILLON.

Quel fruit? (*En confidence et d'un air important.*) Je suis marron, c'est-à-dire, agent de commerce non-

patenté, espèce de courtier métis, de sauvageon de l'arbre du commerce.

GUILLAUME.

Mais ne pourrez-vous me dire où Félix a gagné tant d'argent? a-t-il fait un héritage?

BROUILLON.

Non, monsieur.

GUILLAUME.

A-t-il gagné à la loterie?

BROUILLON.

Il calcule trop bien.

GUILLAUME.

A-t-il fait sauter une banque?

BROUILLON.

Fi donc!

GUILLAUME.

Mais enfin où a-t-il gagné cette fortune?

BROUILLON.

Au jeu.

GUILLAUME, surpris.

Au jeu!

BROUILLON.

Oui, monsieur, au jeu. Mais au jeu le plus noble qui puisse exister, et qui exerce maintenant l'imaginative des ministres, des ambassadeurs, et de tout ce qu'il y a d'illustre en France.

GUILLAUME.

Ce que c'est que de vivre au Marais! on ne sait jamais ce qui se passe à Paris. Et comment nommez-vous ce jeu qui occupe tant de personnages illustres?

BROUILLON.

C'est le jeu de la bourse, autrement dit l'agio. C'est l'art de vendre la marchandise qu'on n'a pas, d'acheter celle qui n'existe point encore, de trafiquer dans l'avenir. Là, rien n'est positif, tout est vague... C'est le romantique appliqué au commerce, science infinie où les plus clairvoyans n'aperçoivent rien, où les plus prudens se cassent le cou, et où les plus audacieux font fortune. *Audaces fortuna juvat.* C'est le fin du commerce. Divisez votre crédit, multipliez vos primes, et vous n'additionnerez que des bénéfices.

GUILLAUME.

Voilà une analyse digne de monsieur Brouillon; quoi, vous donnez le nom de commerce à des spéculations de bourse, et ce que le hasard décide est une science à vos yeux!

BROUILLON.

Oui, monsieur, on peut prédire l'avenir; et lisez les journaux, ils ont tant fait l'éloge de ces jeux que tous les jours on voit des gens de province quitter leur état pour venir à Paris faire valoir leur argent à la bourse; et je fais travailler les fonds de quelques étrangers qui, pour mieux ménager leur avoir, et tout jouer en prime, ont débarqué par le coche d'Auxerre.

GUILLAUME.

Je reconnais bien là la manie du jour : chacun voudrait s'enrichir en un mois; c'est une fièvre qui gagne toutes les classes. Autrefois on attendait la fortune comme le prix du temps, du travail et de l'économie; aujourd'hui chacun rêve la grandeur, la vanité se fourre partout, nul ne reste dans son état; et pour écraser son voisin, et s'enrichir le plus promptement possible, on ne craint plus d'exposer son honneur. Un vrai négociant n'en agit pas ainsi; et comme sa réputation, son crédit font sa première richesse, et sont en quelque sorte le patrimoine de ses enfans, il risque son argent, mais jamais sa qualité d'honnête homme. Revenons à Félix : racontez-moi de quelle manière il a commencé sa fortune.

BROUILLON.

Vous savez qu'il avait en main la somme de vingt mille francs formant la dot de sa femme.

GUILLAUME.

Et il a exposé la dot de sa femme ?

BROUILLON.

Sa femme sera riche un jour. Elle est la fille d'un manufacturier de souliers, d'un fabricant de bottes qui fait des envois à l'étranger, et qui a, dit-on, l'honneur de chausser la cour de Saint-Domingue ; on dit même qu'il attend un brevet qui lui donnerait le titre d'officier de chaussure de son altesse le duc de Limonade, de son excellence le prince de Marmelade et de l'empereur d'Haïti. Deux commis sont employés dans sa boutique ; et en prenant mesure d'une paire de souliers, on a l'agrément de voir écrire ces messieurs sur un secrétaire en acajou, à pilastres dorés et à figures de bronze. Enfin le beau-père de madame, Allemand d'origine, Français par les mœurs, est un homme très-simple qui fait tenir ses comptes à parties doubles.

GUILLAUME.

Où diable l'importance va-t-elle se nicher ! quel siècle ! des cordonniers se donnent des airs de ministre !

BROUILLON.

Écoutez, monsieur Guillaume, vous êtes un marchand du Marais, et vous ne connaissez pas ce qui est de convenance au Palais-Royal ; je vous ferai

même observer, je ne dis pas je vous observe, comme certain président du palais; je vous ferai même observer, dis-je, que tous les états ont pris une dénomination plus décente, et j'ose dire plus agréable : les cordonniers sont des fabricans de bottes, les apothicaires des pharmaciens, les chirurgiens des officiers de santé, et les perruquiers des artistes en cheveux. Mais revenons à monsieur Félix; c'est d'après l'invitation de madame son épouse qu'il a trafiqué sur les effets publics; et il faut rendre justice à sa délicatesse, il a profité de ses premiers bénéfices pour donner une garantie solide à la dot de sa femme.

GUILLAUME.

Je le reconnais là; il n'a pas oublié les exemples que je lui ai donnés, et il montre enfin cette probité scrupuleuse que je me plaisais à reconnaître en lui. Et quel moyen a-t-il pris pour assurer la dot de sa femme?

BROUILLON.

Elle est représentée par ces albâtres, ces cristaux, par tout cet ameublement, auquel il faut ajouter un cabriolet pour monsieur, une voiture pour madame, et une jolie petite bibliothéque pour l'usage des invités de la maison.

GUILLAUME.

Voilà une garantie bien solide : et quelle espèce de gens fréquente mon filleul à présent?

BROUILLON.

La meilleure société de Paris : il donne des soirées tous les lundis, des bals tous les vendredis ; madame est très-répandue, elle a une loge aux Français, et une loge au grand Opéra. Oh ! monsieur Félix finira par faire une bonne maison.

GUILLAUME.

Oui, je vois qu'il en prend le chemin. Mais, pour soutenir un pareil état, Félix a donc fait une fortune considérable.

BROUILLON.

Je pourrais affirmer que monsieur Félix a des valeurs en porte-feuille qui vaudront fin courant plus de cinq cent mille francs.

GUILLAUME, en appuyant.

Cinq cent mille francs !

BROUILLON.

Et il ne donnerait pas les bénéfices de la bourse de ce jour pour cinquante mille écus ; il joue à la hausse.

GUILLAUME.

Et si les fonds sont en baisse ?

BROUILLON.

Impossible, monsieur Guillaume, impossible.

L'horizon politique s'éclaircit... les nuages de la discorde se dissipent, et les brouillards de l'esprit de parti s'évaporent.

GUILLAUME.

Et ces nuages, ces brouillards annoncent la hausse?

BROUILLON.

Oui, monsieur; d'ailleurs nos amis les ennemis évacuent, entendez-vous, ils évacuent. Une seule chose m'étonne seulement, c'est que toute la France n'achète pas des effets publics.

GUILLAUME.

Mais si toute la France achetait, à qui vendrait-elle?

BROUILLON.

A qui, monsieur, à qui?... à toute la France, qui achèterait encore pour jouer à la hausse. Ah! si monsieur Félix m'eût écouté, il serait bien plus riche; je voulais lui proposer une spéculation sur les fonds de Naples, et sur ceux de la principauté de Lucques et de Piombino. Personne n'a pensé à ce Piombino, c'était un coup d'or.

GUILLAUME.

Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites.

Et quel rapport peut-il y avoir entre le tiers consolidé de France et les effets de Piombino ?

BROUILLON.

Quel rapport, monsieur, quel rapport... mais des rapports étonnans... des ramifications... enfin Piombino est un pays agricole et maritime... parce que la masse des importations et des exportations... sa marine et ses rentes flottantes... et les marbres de Carare donc. . . . ils servent aux albâtres qui deviennent en France d'un goût usuel... Cela est clair, je crois.

GUILLAUME.

Pas trop clair, monsieur Brouillon : mais, dites-moi, Félix est-il heureux au moins?

BROUILLON.

Heureux, dites-vous! est-ce qu'il a le temps de l'être? je vous le demande, le bonheur peut-il se loger dans la tête d'un spéculateur ardent? quand on travaille à la bourse, on s'amuse bien à être heureux vraiment... C'est comme moi, monsieur, ma tête bouillonne jour et nuit... mes jours ne seront pas longs... j'ai tous les cours dans la cervelle... Et monsieur Félix, me disait encore ce matin, l'esprit des affaires tue tous les genres d'esprit; je néglige mes anciennes connaissances, je suis ingrat envers mes amis, et c'est d'après cette conversation qu'il m'a

donné l'ordre de vous inviter à dîner, ainsi que madame votre épouse.

GUILLAUME.

Nous aurons peut-être beaucoup de monde à dîner. Je n'aime pas cela.

BROUILLON.

J'ignore quelles sont les personnes invitées, mais vous aurez peut-être monsieur Dubeaucuir, le beau-père de madame, et vous pouvez au moins compter sur monsieur le chevalier Dubelair.

GUILLAUME.

C'est un agent d'affaires? je n'aime pas ces gens-là, et il est à remarquer que tous ces hommes qui offrent de bonnes affaires au public, ont commencé par en faire de mauvaises pour leur compte; ce sont des paralytiques qui veulent nous enseigner à marcher.

BROUILLON.

Celui-ci n'est pas un agent d'affaires, c'est un agent de plaisir, un homme qui sait la veille tout ce que les spectacles joueront le lendemain; c'est un répertoire ambulant, il ne se trompe jamais sur l'époque précise où s'ouvriront les jardins publics, et il classe merveilleusement dans sa tête les jours de bal et de concert: du reste il est l'ami de tous ceux qui font fortune, et depuis un mois il dîne tous les

jours ici. Mais je l'entends, monsieur Félix va rentrer; je lui dirai que vous êtes ici, et que madame votre épouse est dans le salon.

(Il va sortir.)

SCÈNE II.

GUILLAUME, BROUILLON, LE CHEVALIER DUBELAIR.

LE CHEVALIER, arrêtant Brouillon.

Eh ben... où donc est Félix?

BROUILLON.

Il n'est pas encore rentré.

LE CHEVALIER, le retenant encore.

Tant pis, mon cher monsieur Brouillon, tant pis; il faut que je lui parle ainsi qu'à madame... je sais où ils doivent passer leur soirée, j'ai réglé cela. Quel est ce monsieur?

BROUILLON.

C'est un marchand du Marais.

LE CHEVALIER, saluant lestement Guillaume.

Et tu vas me laisser avec cet homme-là?

BROUILLON, bas au chevalier.

C'est le parrain de monsieur Félix.

LE CHEVALIER, à part.

Ah diable ! (*Il salue profondément*). Monsieur... (*à Brouillon*). Comment se nomme-t-il ?

BROUILLON, bas au chevalier.

Guillaume.

LE CHEVALIER.

Monsieur Guillaume. . . . (*à Brouillon*). Que vend-il ?

BROUILLON.

Des bonnets de coton.

LE CHEVALIER.

Monsieur Guillaume, vous êtes marchand bonnetier ? Je l'ignorais, désormais je n'achèterai que dans votre magasin : vous êtes de la maison, moi de même ; vous faites partie d'une famille charmante, et je puis m'expliquer devant vous, vous serez des nôtres ; voici mon projet. On joue ce soir au bénéfice d'une actrice qui a trente-huit ans de service ; j'enverrai mon domestique pour louer une loge de huit personnes, une loge de trois cents francs ; vous aurez votre place, je vous ménage un coupon, j'arrangerai cela.

BROUILLON, bas au chevalier.

Madame Guillaume est ici.

LE CHEVALIER.

Madame Guillaume est ici !... tant mieux, encore un coupon pour elle. J'aurai l'honneur de lui faire ma cour, et nous la placerons aussi ; je me tiendrai debout derrière ces dames ; j'arrangerai tout.

BROUILLON.

Vous oubliez que monsieur Félix ne s'est pas amusé à la dernière représentation de ce genre.

LE CHEVALIER.

Et qui s'amuse à ces représentations ? est-ce qu'on va là pour s'amuser ? non, monsieur Brouillon, on s'y rend en foule, pour prouver au public qu'on a de la fortune ; à Paris, ce n'est pas ce qui est bon en soi qui attire le public, c'est ce qui est très-cher. Quand une chose est chère, cela ne la rend pas meilleure, il est vrai, mais elle n'est qu'à la disposition des gens riches ; et comme elle est faite pour eux, absolument pour eux, ils manqueraient aux convenances s'ils négligeaient d'en profiter. Oh, diable ! je connais mon Paris, et je soutiens que l'ami Félix doit venir à ce spectacle, ne fut-ce que pour s'y faire voir un moment ; s'il manquait cette occasion, on croirait que sa fortune est ébranlée, et cela porterait un coup mortel à son crédit. Monsieur n'est-il pas de cet avis ?

GUILLAUME.

Non, monsieur, je ne crois point que le crédit des négocians s'établisse au spectacle. Je pense au contraire qu'en faisant des dépenses au-dessus de son état, on donne une mauvaise idée de soi, et que l'on manque à cet esprit d'ordre, d'économie, qui fait la base des fortunes solides et qui est le premier devoir des commerçans.

LE CHEVALIER.

Vous vivez au Marais; vous ne connaissez par l'importance des spectacles : au reste, je ne forme pas mon opinion sur des hypothèses. Je raisonne d'après des faits positifs. Voilà plus de vingt représentations de ce genre qui ennuient le public, et qui l'ennuient pendant quatre heures. Il faut en excepter *Athalie*, où Talma a été sublime. Les pièces nouvelles y sont toujours sifflées, les acteurs ou les actrices qui s'y déplacent y sont mauvais, et cependant le public y court toujours. Quelle en est la raison? c'est que le spectacle a toujours un attrait invincible quand la vanité y trouve son compte, et que nous allons là, non pour voir les actrices qui ont trente-huit ans de service, mais pour nous y montrer nous-mêmes.

GUILLAUME.

Ainsi la comédie est dans les loges, cela fait honneur aux spectateurs : pour moi je ne donnerais pas un sou pour voir des comédiens ou des comédiennes dans la salle.

LE CHEVALIER.

C'est ainsi que l'on pense à la Place-Royale, et à la rue Culture-Sainte-Catherine.

GUILLAUME.

Il y a peut-être plus de bon sens dans ce quartier, qu'il n'y a de raison dans le vôtre.

LE CHEVALIER.

Le bon sens, la raison ! qu'est-ce que tout ça ? de vieilles chimères. Venez voir votre filleul, vous vous formerez, et vous conviendrez bientôt que vous êtes au Marais dans l'autre monde, et qu'on ne s'amuse que dans celui-ci. Mais je vous demande la permission de vous quitter ; j'ai mille affaires, vingt personnes à voir avant dîner, des soirées à préparer, des bals à disposer ; et des concerts par souscription, il m'en pleut... vous me prendrez des billets pour tout ça, monsieur Guillaume, je veux vous lancer dans le monde ainsi que madame ; je protége un petit bon homme qui joue du violon à ravir, et une petite fille qui déclame la tragédie à miracle ; ce siècle est celui des talens précoces. Je reviendrai dîner, vous le direz à Félix, j'ai sacrifié pour lui dix sociétés charmantes que je néglige depuis que j'ai eu le bonheur de faire sa connaissance à la bourse. Au revoir, monsieur Guillaume, j'espère que nous ferons à table une plus ample connaissance : je me sens porté

de cœur pour le parrain de Félix, de mon meilleur ami ; vous me laisserez votre adresse, et un beau jour je tombe chez vous, et je vous demande à dîner.

GUILLAUME.

Je serai flatté de cet honneur. Mais je ne mange pas toujours chez moi.

LE CHEVALIER.

Vous ne mangez pas chez vous ? et qu'est-ce que cela fait. Croyez-vous, par exemple, que, si Félix ne dînait pas aujourd'hui chez lui, je serais embarrassé de son absence ? point du tout, je ferais les honneurs de sa maison, et il m'en saurait gré, voilà le bon ton, le bon genre. Au revoir, à dîner, monsieur Guillaume.

(Il sort.)

GUILLAUME.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends ne fait que redoubler mon inquiétude ; ne manquez pas de m'avertir aussitôt que Félix sera de retour.

BROUILLON.

Monsieur, le voici.

GUILLAUME, à part.

Comme il paraît agité, inquiet.

SCÈNE III.

GUILLAUME, BROUILLON, FÉLIX.

FÉLIX, marchant sans voir Guillaume.

C'est aujourd'hui l'échéance de tous mes marchés à prime. Mes reports doivent être avantageux.

GUILLAUME.

Reports... marchés à prime... que veut-il dire ?

FÉLIX, apercevant Brouillon.

Tu l'as remarqué comme moi . . . à la dernière bourse, le cours du ruisseau a été très-animé.

GUILLAUME.

Le cours du ruisseau !...

FÉLIX.

Les coulissiers d'aujourd'hui seront tous à la hausse.

GUILLAUME.

Les coulissiers !

FÉLIX.

Ah ! c'est vous, mon cher monsieur Guillaume ; permettez que je vous embrasse... (*il l'embrasse.*) excusez-moi, j'étais si occupé que je ne vous voyais pas.

GUILLAUME.

Quand on est lancé dans les affaires, on est distrait. Je sais cela.

FÉLIX.

Madame Guillaume est-elle ici?

GUILLAUME.

Elle est avec ta femme.

FÉLIX.

Je suis impatient de la voir.

GUILLAUME.

Demeure. Je suis bien aise de causer un moment avec toi.

FÉLIX, très-agité.

Je n'ai pas moins d'impatience à vous entendre.

GUILLAUME.

Eh bien, causons.

FÉLIX.

Oui, causons. (*A Brouillon*). Vous passerez chez mon agent de change.

BROUILLON.

En son hôtel, rue Grange-Batelière? J'irai.

FÉLIX.

Vous disiez donc, monsieur Guillaume, que vous désiriez causer avec moi.

GUILLAUME.

Eh oui. Causons.

FÉLIX.

Causons. (*Il se détourne.*) Vous passerez aussi chez mon courtier.

BROUILLON.

Je le trouverai au café Tortoni. Voici l'heure où il y mange des rognons au vin de Champagne.

GUILLAUME.

J'étais bien aise.....

FÉLIX, lui prenant la main.

Et moi aussi je suis bien aise.... (*Il se détourne.*) N'oubliez pas Griphoneau, l'employé aux finances; il vous donnera les renseignemens que vous savez.

BROUILLON.

Oui, monsieur. Avez-vous du Londres à courts jours à me donner?

FÉLIX, en colère.

Voilà comme ils sont tous, ces chiens de courtiers

marrons, ils vous demandent toujours du Londres, et à courts jours encore. (*A Guillaume, d'un ton affectueux.*) Je suis impatient d'entendre ce que vous avez à me dire.

GUILLAUME.

Il y paraît.

FÉLIX.

Je vous écoute. (*Il regarde ses notes.*) A propos, vous passerez chez la marquise de Lanci; elle a donné hier une soirée; elle a, dit-on, perdu vingt mille francs en s'amusant à l'écarté, et elle doit vendre aujourd'hui dix mille livres de rente en inscriptions; vous les achèterez à prime au cours de la bourse d'hier, ou bien au cours du ruisseau, et vous lui donnerez ces vingt mille livres en à compte. Dépêchez-vous.

BROUILLON, criant.

Geneviève! (*Geneviève paraît habillée en servante.*) prends ton caricle, ton fouet et ton chapeau (*il l'habille en jokey*), vite à mon cabriolet..... en route... courons à la fortune. (*Il sort vivement après Geneviève.*)

GUILLAUME.

Comment, ce pauvre diable a un cabriolet.

FÉLIX.

Oui, un cabriolet de louage, pour l'heure de la

bourse ; et comme il n'est pas riche, sa vieille servante lui sert de jokey.

GUILLAUME.

Tout le monde devient-il fou dans cette ville ?

FÉLIX.

On ne peut faire d'affaire à la bourse aujourd'hui sans un cabriolet, c'est l'usage ; les courtiers marrons ne peuvent même s'en dispenser. Maintenant que je suis plus tranquille. (*Il paraît très-agité.*) Parlez, mon cher monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Avant d'entrer en conversation, mon cher ami, fais-moi le plaisir de m'expliquer ce que signifient tous les termes que je viens d'entendre. Qu'est-ce que c'est que des coulissiers, des marchés à primes, le cours du ruisseau, le marché fermé, le report ? il y a plus de quarante ans que je suis dans le commerce, et je ne connais aucun de ces mots-là.

FÉLIX, parlant très-vite.

Les coulissiers sont les personnes qui se placent autour de la rotonde qui sépare le public d'avec les agens de change ; ils se tiennent là pour vendre ou acheter suivant l'agitation de la bourse ; c'est un spectacle admirable à voir ; la crainte, l'espérance brillent tour à tour dans leurs yeux, et c'est là,

qu'on voit des figures passionnées. Le cours du ruisseau est celui qui s'établit après la fermeture de la bourse; il s'exerce également sur tous les effets publics. Le marché fermé est celui où la rente est livrée et où le transfert s'opère. Le marché à prime... sublime invention de ce siècle, est celui qui s'établit entre deux particuliers, qui s'engagent à se payer les différences qui existeront dans le prix des effets publics, à une époque qu'ils déterminent; c'est ce qu'on nomme *les reports*. Et jugez de l'agitation que cet avenir fait éprouver aux parties intéressées, et dans quel état d'anxiété doit se trouver celui qui sera riche ou pauvre à la fin du mois. C'est superbe.

GUILLAUME.

Et tu appelles cela une opération de commerce?

FÉLIX.

Une opération sublime; source inépuisable de richesse pour le calculateur habile et l'homme audacieux.

GUILLAUME.

Eh bien, pour moi, qui suis accoutumé à nommer les choses par leurs noms, je ne vois, dans tout ce trafic, qu'un jeu de hasard; c'est toujours un particulier qui s'enrichira de la perte d'un autre. Je ne puis reconnaître des hommes utiles dans ceux-là qui exposent leur fortune dans un jeu où le plus sot peut s'enrichir, et le plus habile se ruiner, et ceux qui se

livrent à ses folies ne sont pas des commerçans, mais des pontes de rouge et noire.

FÉLIX.

Ah ! monsieur Guillaume, quelle comparaison !

GUILLAUME.

Elle est juste. Mais parlons de tes affaires ; combien as-tu gagné à ce beau jeu, combien possèdes-tu en ce moment ?

FÉLIX.

Cinq cent mille francs.

GUILLAUME, avec le ton d'un intérêt vrai et fort.

Écoute, mon cher Félix, tu connais toute l'amitié que j'ai pour toi.

FÉLIX.

Je ne l'ai point oublié ; orphelin, vous m'avez élevé, je ne suis pas de ceux que la fortune rend insolent avec leurs égaux, ingrats envers ceux qui les ont obligés, et je veux vous le prouver.

GUILLAUME.

Comment cela ?

FÉLIX.

En vous apprenant à jouer à la bourse.

GUILLAUME.

Le ciel m'en préserve. Non, je suis content de ma fortune, elle suffit à mes besoins, elle me procure encore le plaisir d'obliger ; les pauvres de mon quartier me bénissent, et je ne changerais pas mon état contre celui d'un ministre. Mais permets-moi de te donner un conseil que je crois utile.

FÉLIX.

Parlez.

GUILLAUME, avec force.

Tu as gagné cinq cent mille francs en un mois, ne les expose pas en un jour, n'oublie pas le proverbe, songeons au lendemain : le bien qui s'acquiert si promptement n'est jamais demeuré dans les mains imprudentes qui l'ont possédé. Je ne manquerai pas d'exemple à l'appui de cette vérité. Le système de Law, le règne des assignats t'en fournissent mille preuves, les mêmes folies se renouvellent à des époques différentes, sans que jamais les leçons du passé puissent devenir pour les hommes la règle du présent ; qu'au moins un vieil ami te fasse échapper à la règle commune. Écoute-moi : tu as exposé la dot de ta femme, et jamais un honnête homme ne doit le faire, je sais que ces albâtres, ces cristaux et tout ce luxe moderne, assez déplacé dans ton état en sont la garantie. Mais des glaces, des albâtres offrent une hypothèque assez fragile. Je te propose d'acheter ma

maison de la rue de la Huchette, elle rapporte une rente de douze cents livres franches d'impôt, et voilà une hypothèque solide.

FÉLIX.

Si je proposais cela à madame Félix, elle en aurait des vapeurs.

GUILLAUME.

Si madame Félix est folle, tant pis pour elle; mais toi, comme chef de maison, comme son mari enfin, tu dois être le maître, et te montrer raisonnable. Ce n'est pas tout, je suis vieux et je veux me retirer du commerce. Personne, mieux que toi, ne connaît ma manufacture et ma filature de coton, tu as été élevé là dedans; j'en ai refusé cent dix mille francs, je te la donne pour cent, et le plaisir que j'aurai à te tirer du précipice où tu cours me dédommagera bien de ce léger sacrifice.

FÉLIX.

Je suis sensible à votre offre obligeante, monsieur Guillaume; j'y reconnais la franchise de celui qui m'a servi de père, mais je ne puis accepter votre proposition, et mon devoir est plutôt de vous engager à céder votre fonds à un autre, à quitter le Marais et à venir vivre à la Chaussée-d'Antin. Tout le bonheur que la fortune me met à même de me procurer, aura plus de prix à mes yeux si vous voulez le partager.

GUILLAUME.

Tu refuses mon offre, tu as tort; le commerce qui s'appuie sur les besoins du peuple est le plus solide et n'est pas le moins honorable.

FÉLIX.

Voici madame Guillaume et ma femme.

SCÈNE IV.

GUILLAUME, FÉLIX, MADAME GUILLAUME, MADAME FÉLIX, parée.

MADAME GUILLAUME.

Tout cela est fort beau, madame, et je vous en fais mon compliment. Votre épouse m'a montré toutes les belles choses qu'elle possède.

FÉLIX.

Il y a un peu de vanité dans son empressement, mais vous êtes de vieux amis, vous l'excuserez.

MADAME FÉLIX.

Ce n'est point par vanité que je me suis empressée de montrer mon ameublement à madame, c'est par la certitude que j'ai qu'elle prend part à notre bonheur.

GUILLAUME, avec ironie.

Sans doute.

MADAME FÉLIX.

Je ne vous ai pas tout montré, vous n'avez pas vu ma bibliothéque, je la tiens d'un agent de change qui s'est ruiné le mois dernier en jouant à la baisse.

GUILLAUME.

Tout le monde ne gagne donc pas à ce jeu.

MADAME FÉLIX.

Ceux qui, comme mon mari, ont des connaissances dans le commerce et dans la politique, enfin ceux qui ont l'esprit des affaires s'enrichissent des bévues des autres; ce bon Félix, vous ne lui soupçonniez pas tant de talent.

FÉLIX.

Ma femme, ne me flatte pas.

MADAME FÉLIX.

Il est vrai, une femme ne doit pas flatter son mari, on dit que cela n'est pas de bon ton à la Chaussée-d'Antin.

MADAME GUILLAUME.

Cela n'est permis qu'au Marais, et j'en use; car je vous trouve toujours aimable, monsieur Guillaume.

GUILLAUME.

Ah! madame Guillaume.

MADAME GUILLAUME.

Toujours galant.

GUILLAUME.

Ah!

MADAME GUILLAUME

Toujours spirituel.

GUILLAUME.

C'en est assez, madame mon épouse.

MADAME FÉLIX.

Vous verrez ma bibliothéque, elle est charmante; il y a deux mille volumes parfaitement reliés, et d'une grandeur inégale, posés sur des rayons à corniches... Cela est ravissant.

GUILLAUME.

Il ne faut pas déranger les livres qui sont sous des corniches.

MADAME FÉLIX.

Je serais très-fâchée qu'on les touchât.

GUILLAUME.

C'est fort bien; si l'on était forcé de s'en défaire, ne les connaissant pas, on les regretterait moins.

MADAME FÉLIX.

Que veut dire monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Je ne saurais vous cacher, madame, ce que je disais à Félix quand vous êtes entrée; puique le voilà lancé dans des spéculations périlleuses, son premier soin doit être d'assurer votre dot.

MADAME FÉLIX.

Ma dot, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. Oh! je ne ressemble pas à ces femmes qui ne sauraient passer un jour sans rappeler leur dot à leur mari; cela est de mauvais ton, ne parlons pas de cela.

GUILLAUME.

Pour assurer votre dot, madame, je veux vendre à Félix ma maison de la rue de la Huchette.

MADAME FÉLIX.

La rue de la Huchette, dites-vous; mais que ferai-je de cela?

GUILLAUME.

Parbleu, vous payerez les impositions et vous recevrez les rentes, elles se montent à douze cents francs. C'est au denier vingt le montant de votre dot; la maison est solide, elle porte les lettres

M. A. C. L., maison assurée contre l'incendie. Il faut de l'ordre dans les affaires, et votre dot aura une hypothèque réelle et solide.

MADAME FÉLIX.

Mais, monsieur Guillaume, vous n'y pensez pas; vous voulez que j'aie une maison dans la rue de la Huchette. Que dira-t-on dans le monde?

GUILLAUME.

Mais, madame, je connais bien des personnes qui figurent dans le monde, puisque monde y a, et qui n'ont pas le bonheur d'avoir une maison dans la rue de la Huchette.

FÉLIX.

Je vous sais gré de votre prévoyance, monsieur Guillaume, mais ne contrariez pas ma femme.

GUILLAUME.

A son aise.

MADAME FÉLIX, à part avec dédain.

La rue de la Huchette.

MADAME GUILLAUME, à part.

La petite bégueule!

FÉLIX.

Monsieur Guillaume m'a fait une autre proposi-

tion, et je veux te consulter là dessus. Il me vend sa filature à bon compte, il prétend que si je n'étais pas heureux dans mes spéculations, son commerce m'offrirait au moins une ressource honorable.

MADAME FÉLIX.

Oui, vous seriez marchand bonnetier au Marais.

FÉLIX.

Ma femme, que la fortune ne nous aveugle pas; monsieur Guillaume m'a élevé, et je ne vois dans cette proposition qu'une nouvelle preuve de son amitié.

GUILLAUME.

Je désire que tu ne te repentes pas de ton refus.

FÉLIX.

Oh! je n'ai rien à craindre, mes opérations sont calculées, elle reposent sur des bases solides, tout annonce la hausse; mais l'heure de la bourse approche, et je vous demande la permission de m'y rendre. Mesdames je vous salue.

(Il sort.)

GUILLAUME.

Je te suis, Félix, j'ai une visite à rendre dans ce quartier.

(Il sort)

MADAME FÉLIX.

Comment passez-vous vos soirées au Marais, ma-

dame, je désirerais que rien ne dérangeât vos occupations accoutumées.

MADAME GUILLAUME.

Nous jouons au boston.

MADAME FÉLIX.

C'est un jeu bien triste. Nous ferons plutôt un écarté.

MADAME GUILLAUME.

Monsieur Guillaume ne m'a point appris ce jeu-là.

MADAME FÉLIX.

Nous irons au spectacle, si vous voulez.

MADAME GUILLAUME.

Chez Franconi.

MADAME FÉLIX, prononçant avec affectation.

Non pas, *à la Comédie Française*. Au reste, je n'ai point encore vu monsieur le chevalier Dubelair, et je le consulterai sur l'amusement qui est le plus à la mode, c'est un homme de bon conseil et qui sait son monde d'une manière merveilleuse. Le voici.

SCÈNE V.

MADAME GUILLAUME, MADAME FÉLIX, LE CHEVALIER DUBELAIR.

MADAME FÉLIX.

Monsieur le chevalier, permettez que je vous présente madame Guillaume.

LE CHEVALIER.

Madame, j'ai déjà la permission de vous faire ma cour; monsieur Guillaume a eu cette extrême complaisance.

MADAME GUILLAUME, répondant aux nombreuses révérences du chevalier.

Monsieur...

MADAME FÉLIX.

Où irons-nous ce soir, chevalier?

LE CHEVALIER.

Nous ne pouvons nous dispenser d'assister à la grande représentation, au rendez-vous de la meilleure société de Paris, à la Comédie Française. J'ai arrangé ça avec monsieur Guillaume; c'est un amateur que monsieur Guillaume, bon juge, il connaît son théâtre; et je suis persuadé d'avance que madame Guil-

laume aussi s'y connait à merveille, qu'elle a un goût exquis... parfait..

MADAME GUILLAUME.

J'aime les comédies qui font pleurer.

LE CHEVALIER.

C'est la mode, et vous avez raison.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Dubeaucuir.

LE CHEVALIER, à part.

C'est mon bottier; je lui dois de l'argent, je crois. Ah diable !

SCÈNE VI.

MADAME GUILLAUME, MADAME FÉLIX, LE CHEVALIER, DUBEAUCUIR, suivi d'un commis qui porte un sac d'argent et un registre.

DUBEAUCUIR. Il est vêtu avec luxe, il porte un énorme carricle à six collets, et se donne un air important.

Bon jour ma f... matame... Vous avez du monde, pardon...

MADAME FÉLIX.

Je suis toujours visible pour vous, mon p... monsieur.

MADAME GUILLAUME, bas à madame Félix.

Pourquoi ne vous nomme-t-il pas sa fille ?

MADAME FÉLIX, bas à madame Guillaume.

Le bon ton ne le permet pas.

LE CHEVALIER, à part.

Payons d'audace. (*Haut.*) Monsieur est négociant, sans doute.

DUBEAUCUIR.

Oui monsir... négociant. (*A sa fille.*) Je connais ce monsir-là.

MADAME FÉLIX.

Monsieur est le chevalier Dubelair.

DUBEAUCUIR, avec un peu d'humeur.

Oui, monsir est chevalier. (*A sa fille.*) Il me doit de l'argent.

MADAME FÉLIX, bas.

N'en parlez pas.

DUBEAUCUIR, avec plus d'humeur.

C'est cine mauvaisse pratique.

LE CHEVALIER, montrant le commis.

Il paraît que vos recouvremens ont été considérables, on paye bien aujourd'hui.

DUBEAUCUIR.

Il y a encore des mauvais payeurs, monsir la chevalier.

LE CHEVALIER.

Bah!... mais le tribunal de commerce en fait justice.

DUBEAUCUIR.

Pas touchours. (*Bas.*) Mais on peut trouver un pon huissier. Une... deux...

LE CHEVALIER.

Ah! j'entends. D'honnêtes gens se trouvent gênés.

DUBEAUCUIR.

Ils ne sont pas gênés; mais ils gênent les autres.

MADAME FÉLIX.

Vous nous restez à dîner, n'est-ce pas?

DUBEAUCUIR.

Mille grâces, matame... je ne puis pas, j'ai trop d'affaires.

LE CHEVALIER.

Je mène ces dames au spectacle, dans ma loge; je vous offre une place.

DUBEAUCUIR.

Vous êtes trop pon, monsir le chevalier. Je vas voir ce soir un assaut d'armes.

LE CHEVALIER.

Je voulais conduire ces dames au bal, mais je ne pourrai danser de quinze jours.

MADAME GUILLAUME.

Et pourquoi?

LE CHEVALIER, regardant Dubeaucuir.

Mes derniers souliers m'ont estropié.

DUBEAUCUIR, à part.

C'est dommache.

MADAME FÉLIX, à Dubeaucuir.

Pourquoi refuser?.... Nous avons M. Guillaume, sa femme...

DUBEAUCUIR.

C'est trop d'honneur, mais je ne puis avoir cet avantache : je voulais seulement vous dire un petit pon jour, en passant, et un mot à M. Félix.

MADAME FÉLIX.

Qu'est-ce donc?

DUBEAUCUIR.

J'ai eu une petite manière de conversation avec un gentleman : il assure que nous aurons une baisse considérable à la bourse d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Et sur quoi le juge-t-il ?

DUBEAUCUIR.

A cause de l'emprunt du banquier Bastring.

LE CHEVALIER.

Bastring... Baring, vous voulez dire.

DUBEAUCUIR.

Baring, Bastring, comme vous voudrez ; mais il ne faut pas que M. Félix joue trop fort aujourd'hui.

MADAME FÉLIX.

Je le lui dirai.

DUBEAUCUIR, bas à sa fille.

Songe à ton petit dot ; si tu fais eine bétise, tant pis pour toi. Mesdames, je vous salue.

MADAME FÉLIX.

Vous nous quittez déjà...

DUBEAUCUIR.

Je cours après un chevalier qui me doit de l'argent, et qui veut me payer en godrioles... C'était bon dans l'ancien régime, mais à présent il faut que les chevaliers paient comme les autres. Je vous salue. M. ma secrétaire... suivez moi. (*Il sort.*)

LE CHEVALIER.

Il fait le méchant, ce négociant; je le crois bon homme, au fond; et il a un air distingué, et des manières nobles qui me reviennent fort..... mais j'aperçois M. Guillaume, il a l'air inquiet, qu'a-t-il donc ?

SCÈNE VII.

MADAME GUILLAUME, MADAME FÉLIX, LE CHEVALIER, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Je ne sais ce qui se passe à la bourse; mais il y règne un grand tumulte... La consternation est sur tous les visages : j'ai vu des hommes plus accablés que s'ils quittaient le banc d'un accusé après sa condamnation....., et l'on croirait voir des damnés qui frémissent de leur jugement dernier.

MADAME FÉLIX.

Vous m'effrayez... et mon mari ?

GUILLAUME.

J'ai pressé la foule pour le chercher..... j'en ai parlé à l'officier de police... mais il était lui-même si agité... il criait, sans s'interrompre. (*il imite le crieur de la bourse.*) On demande M. Bonnefoi... M. Protêt... Enfin, je n'ai pu voir votre mari.

MADAME FÉLIX.

Que lui sera-t-il arrivé?

GUILLAUME.

Tout à coup un grand bruit m'attire auprès d'un groupe où plusieurs hommes en battaient un autre... on entendait ces mots : c'est ce coquin de courtier marron qui m'a engagé à jouer à la hausse !.... il m'a ruiné ainsi que ma famille... je m'approche, et je reconnais.... M. Brouillon.

LE CHEVALIER.

M. Brouillon !

GUILLAUME.

Lui-même. Il disait en se débattant : Messieurs, je ne suis pas plus fin que les agens de change, et puisqu'ils se sont trompés, un courtier marron a pu le faire...

LE CHEVALIER.

Il avait raison.

GUILLAUME.

Enfin on l'a tiré tout meurtri des mains de ces furieux; il s'est sauvé avec un œil poché, une bosse de plus, et un pan d'habit de moins... J'entends du bruit, c'est lui sans doute!...

SCÈNE VIII.

MADAME GUILLAUME, MADAME FÉLIX, LE CHEVALIER, GUILLAUME, BROUILLON.

BROUILLON, dans le plus grand désordre, et se lamentant.

Quelle baisse!.. quelle baisse!... Quatre pour cent de différence... en une demi-heure!...

GUILLAUME.

Vous n'irez plus au cours du ruisseau.

BROUILLON.

J'en ai assez.

GUILLAUME.

Voilà le résultat des jeux de la bourse.

BROUILLON.

Qui diable eût pu s'attendre à cela?

GUILLAUME.

Toute la France, disiez-vous ce matin, devrait acheter des effets publics.

BROUILLON.

Monsieur Félix doit être ruiné.

MADAME FÉLIX.

Mon mari ruiné!....

SCÈNE IX et dernière.

MADAME GUILLAUME, MADAME FÉLIX, LE CHEVALIER, GUILLAUME, BROUILLON, FÉLIX.

FÉLIX, il est pâle, défait, et se jette dans les bras de M. Guillaume.

Ah! monsieur Guillaume, que n'ai-je écouté vos avis? j'ai tout perdu...

GUILLAUME.

Calme-toi.

FÉLIX.

Ma signature est encore engagée.... pour un marché à prime de dix mille livres de rentes.... que cet imbécile de Brouillon m'a conseillé... Ah... te voilà... misérable. (*Il le prend au collet et le secoue.*)

BROUILLON.

Monsieur, ne m'achevez pas... j'en ai assez....

FÉLIX, le tenant toujours au collet.

Eh bien, ma ruine est-elle entièrement consommée? As-tu acheté les dix mille livres de rente?

BROUILLON.

J'ai fait mon possible pour exécuter vos ordres.

FÉLIX.

Que vais-je devenir?...

BROUILLON, pleurant.

Monsieur, les renseignemens que vous m'aviez donnés sur cette dame n'étaient pas exacts; la marquise de Lanci donne à jouer chez elle... de sorte que ce sont les personnes qu'elle invite qui y perdent ordinairement leur argent à l'écarté... à la bouillotte, et à mille autres petits jeux de société où la bonne compagnie se ruine... de sorte que...

FÉLIX, en colère.

Achève donc, imbécile...

BROUILLON, pleurant plus fort.

De sorte que... malgré mes vives instances... et un petit discours que j'ai tenu à madame la marquise...

FÉLIX.

Eh bien?..

BROUILLON, pleurant toujours.

Eh bien... monsieur... le marché n'a pas eu lieu.

FÉLIX.

Et les vingt mille francs que je t'avais confiés?

BROUILLON.

Les voilà, monsieur; je suis un maladroit, mais je ne suis pas un malhonnête homme.

FÉLIX, dans le plus grand trouble, et embrassant vivement M. Brouillon.

Ah! mon cher ami, tu me rends la vie... je n'ai perdu que mes 500,000 francs, quel bonheur! Ma femme... ta dot n'est point compromise. Tiens, ma bonne amie, garde cet argent; et, si j'étais assez fou pour te le demander, je t'ordonne de ne jamais me le confier.

GUILLAUME.

Bien, Félix... tu es un honnête homme, ce trait te rend toute mon estime.

FÉLIX.

Je n'oublierai jamais les bons exemples que j'ai reçus de vous.

GUILLAUME.

Il ne te reste plus qu'à te débarrasser de tout ce luxe qui ne te convient pas..., et je réponds de ta petite fortune... Mais ta femme.....

MADAME FÉLIX.

La leçon que je reçois ne sera pas inutile, et nous suivrons vos conseils; traitez-nous comme vos enfans.

FÉLIX.

Je vendrai tout ceci ; dès aujourd'hui j'en fait le sacrifice.

BROUILLON

Vous le pouvez à l'instant même.

LE CHEVALIER.

Comment cela?

BROUILLON.

En arrivant ici, j'ai rencontré monsieur de la Baisse, celui qui vous a vendu ce mobilier ; il paraît qu'il a joué à la bourse d'aujourd'hui... Car, quand on a joué à la bourse une fois, c'est comme au trente et un, on y revient toujours... Si bien qu'il a gagné, et que votre malheur est un bonheur... pour lui... vous comprenez... car, quand messieurs de la hausse sont en baisse... messieurs de la baisse sont en hausse.

FÉLIX.

Quel galimatias, monsieur Brouillon.

GUILLAUME.

Que vous a-t-il proposé?

BROUILLON.

Il consent à reprendre votre ameublement au même prix.

FÉLIX.

Quel bonheur!

BROUILLON.

Un moment, monsieur, il y met une condition un peu dure.

LE CHEVALIER.

Et quelle condition?

BROUILLON.

Il veut que vos domestiques qui étaient les siens, retournent à son service.

FÉLIX.

J'y consens.

BROUILLON.

Et que le dîner que vous avez fait préparer pour votre société, soit compris dans le marché... c'est un *sine quâ non*, auquel il tient par amour-propre.

LE CHEVALIER.

Voilà un *sine quâ non* fort impertinent... prendre le dîner des autres.... cela est fort inconvenant.

BROUILLON,

Voici le petit compromis....

GUILLAUME.

Signe, Félix.... Nous dînerons au Marais.... monsieur le chevalier sera des nôtres.

LE CHEVALIER, vivement.

Volontiers. (*A part.*) Il vaut mieux dîner au Marais que de ne pas dîner du tout.

GUILLAUME.

Monsieur Brouillon, je vous invite.

BROUILLON.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites... Les effets publics sont en baisse, il n'en est pas de même des sentimens... avec lesquels....

GUILLAUME.

Je vous dispense du reste.

BROUILLON.

Voici le compromis... la liste des effets... l'état de la bibliothéque.

GUILLAUME.

On n'y a pas touché... et elle restera long-temps dans le même état.

FÉLIX.

Je signe; et, devenu plus raisonnable, je ne m'exposerai plus aux jeux de la bourse.

GUILLAUME.

C'est bien dit, en toutes affaires, songeons au lendemain.

FIN DES JEUX DE LA BOURSE.

TOUT VA BIEN,

TOUT VA MAL,

OU

IL EN PARLE A SON AISE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DEMIHI.

M. DE SAINT-PIGEON.

LA FRANCE, valet de chambre de M. de Mihi.

La scène est à Paris, dans le cabinet de M. Demihi.

NOTICE

SUR

TOUT VA BIEN, TOUT VA MAL.

Ce proverbe, et celui qui le suit devant être joués le même jour par les mêmes acteurs, nous ne ferons qu'une seule notice sur tous deux.

Le chevalier Demihi, dont on n'indique ni le rang, ni la place qu'il occupe dans l'état, est un de ces égoïstes que toutes les révolutions font naître; il a, dans la bonne fortune, un ton de politesse arrogante et protectrice, des prétentions à la profondeur; c'est un de ces hommes qui, à l'aide de quelques mots nouveaux qu'ils ont pris dans les ouvrages de politique moderne, veulent passer pour des hommes forts; insensibles au malheur des autres, la plus légère disgrâce les irrite; et, sitôt que leur amour-propre ou leur intérêt est attaqué, ils crient que tout est perdu. Ce personnage doit être rempli par un jeune homme : dans

la première scène il ne quitte point le ton et les manières d'un homme accoutumé à protéger les autres; et, dans la seconde, le soin de défendre son intérêt particulier perce à travers la peine qu'il se donne pour déplorer les malheurs publics et les mécomptes d'un parti vaincu.

M. de Saint-Pigeon, caché dans sa terre pendant vingt-cinq ans, croit que sa naissance seule le met à même d'obtenir les faveurs du gouvernement; crédule et borné, il ne s'aperçoit pas de l'ironie du chevalier: son costume doit être antique et ridicule; mais au moins celui-là n'est que plaisant; il est sans haine, il n'a pas gâté son malheur.

TOUT VA BIEN,

TOUT VA MAL,

OU

IL EN PARLE A SON AISE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un cabinet meublé richement ; au fond, des croisées à demi ouvertes, donnant sur un jardin.

DEMIHI, en robe de chambre élégante. Il tient un livre qu'il lit avec distraction, et s'étend sur une dormeuse.

L'INSTRUCTION publique marche à grands pas !.... (*Il s'étend.*) Cette dormeuse est excellente. (*Il laisse tomber son livre avec négligence et prend un journal sans quitter la dormeuse.*) Le dernier bal m'a beaucoup fatigué.... mais je dis beaucoup, et la marquise m'a vaincu... (*Il parcourt le journal.*) Ils ont beau dire, l'enseignement mutuel est dangereux.... Oh !

parbleu, nous l'empêcherons ben... Mais un trop long repos est nuisible à la santé, marchons un peu, l'humanité veut que je m'occupe, un grand nombre de malheureux ont mis leur confiance en moi, et mon médecin m'a recommandé l'exercice. (*Il s'étend avant de se lever.*) Ah !... nos membres s'engourdissent sur les bergères. (*Il va au fond du théâtre et ouvre les croisées.*) Il est vraiment gentil mon jardin. . . mes plantes exotiques ont un parfum étranger qui me plaît beaucoup et qu'on respire d'ici sans aucun danger. (*Il s'arrête et exprime nonchalamment le plaisir qu'il éprouve en respirant le parfum de ses fleurs.*) Voyons ma correspondance. (*Il va à son secrétaire, prend une poignée de lettres et se rejette dans son fauteuil.*) Ah ! le chevalier d'Herbignac me demande de l'argent à emprunter ; non parbleu, je tiens trop à son amitié pour le rendre mon débiteur. . . . oh ! diable, je sais vivre... Voyons celles-ci... des lettres de province. (*Il lit.*) Nos capitaux diminuent, nos impositions augmentent. Voilà comme sont tous ceux qui ne vivent pas à Paris, ils se plaignent sans cesse. Que me veut cette lettre de Lyon ?... (*Il lit.*) Le commerce languit, nos manufactures vont mal. Oh ! parbleu, je ne continuerai pas cette impertinente lettre, c'est une doléance commerciale ; en vérité il y a des gens qui portent l'entêtement jusqu'à ne pas convenir des améliorations qui s'opèrent chaque jour ; à les entendre, tout va mal ; et s'il n'y avait pas quelques fonctionnaires publics, quelques bons esprits comme

moi, ces gens de province feraient désespérer de la chose publique. (*Il ouvre une lettre.*) Que dit cet agent de change? (*Il lit.*) Les pertes considérables que j'ai faites à la hausse!.... je devine, et pourquoi jouez-vous à la hausse, monsieur l'agent de change? que ne m'imitiez vous, j'ai joué à la baisse, moi, j'ai gagné, tout va bien. Ah! je tiens enfin mes lettres de famille....; j'espère que mes chers parens seront contens. (*Il lit.*) Vos trois jeunes beaux-frères sont sous-préfets, votre oncle a reçu l'investiture comme président du tribunal, et votre cousin est receveur général: tout va bien. Qu'on ne vienne pas aujourd'hui se plaindre du gouvernement avec moi, on sera mal reçu. Eh bien! qu'est-ce la France?

SCÈNE II.

DEMIHI, LA FRANCE.

LA FRANCE.

Ce sont vos lettres de Paris.

DEMIHI, parcourant ses lettres.

Un ministre m'engage à dîner... un ambassadeur étranger m'invite à son bal, et la vieille marquise de Bougon m'offre une place dans sa loge à l'Opéra. . . on jouera Athalie, j'aime le chant, j'irai là. Quelqu'un est-il dans mon antichambre?

LA FRANCE.

J'ai déjà renvoyé grand nombre d'importuns.

DEMIHI.

Renvoyé, dites-vous; mais vous savez que je ne refuse ma porte à personne, je suis accessible, moi, très-accessible.

LA FRANCE.

Je connais votre bonté, monsieur le chevalier; mais je n'ai renvoyé que ceux que vous m'avez signalés vous-même : cet homme de lettres à qui vous faites tant de complimens et que vous ne recevez jamais.

DEMIHI, distrait.

Ah!

LA FRANCE.

Ce militaire qui a reçu tant de blessures et qui essuie tant de désagrémens.

DEMIHI.

Ah!

LA FRANCE.

Cette grande veuve qui est si malheureuse et qui n'est plus jolie... enfin tous ceux qui ne sont pas assez recommandés, je leur ai fait beaucoup de politesses et je n'ai pas manqué de leur dire combien vous seriez *désolé* de ne pas les avoir reçus.

DEMIHI.

Désolé !... à la bonne heure.

LA FRANCE.

Il n'est resté dans l'antichambre qu'un petit vieillard dont je n'ai pu me défaire.

DEMIHI.

Vous a-t-il dit son nom ?

LA FRANCE.

C'est monsieur de Saint-Pigeon.

DEMIHI.

C'est ce pauvre monsieur de Saint-Pigeon ! Parbleu, il m'a été recommandé vivement par un pair de France, par un duc. Diable ! je le verrai volontiers.

LA FRANCE

Vous pouvez le servir, dit-il.

DEMIHI.

Eh oui ! il m'amusera.

LA FRANCE.

Il a un habit, un chapeau, une épée qui datent au moins de 89.

DEMIHI.

C'est cela.

LA FRANCE.

Et une coiffure en ailes de pigeon...

DEMIHI.

Tout-à-fait singulière, n'est-ce pas?

LA FRANCE.

Il est, dit-il, un des plus vieux royalistes de France, et comme il sait que monsieur le chevalier l'est aussi...

DEMIHI.

Ah! il sait cela, faites entrer, tout va bien.

LA FRANCE

Il dit que tout va mal. (*A la cantonnade.*)
Entrez, entrez, monsieur de Saint-Pigeon.

(Il sort en faisant une profonde révérence.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER DEMIHI, MONSIEUR DE SAINT-PIGEON.

DE SAINT-PIGEON.

C'est bien monsieur le chevalier Demihi, que j'ai le bonheur de revoir.

DEMIHI.

Lui-même.

DE SAINT-PIGEON.

Me remettez-vous?

DEMIHI.

Sans doute, vous n'avez pas changé de costume.

DE SAINT-PIGEON.

Je ne ferai pas la même remarque; quand j'ai eu le bonheur de vous connaître, vous étiez en jaquette, monsieur le chevalier; vous galopiez dans le salon de madame votre grand'maman, sur un grand cheval de bois, vous portiez le petit uniforme des gendarmes de Lunéville. Vous voyez que ma mémoire est encore bonne.

DEMIHI.

Qui m'attire l'honneur de votre visite?

DE SAINT-PIGEON.

Lors de l'assemblée des notables, ce fut je crois en 87, j'étais à Paris. A cette époque, on n'exécutait pas un concert, on ne donnait pas un petit souper, on ne prononçait pas un jugement académique et littéraire sans consulter monsieur de Saint-Pigeon, ah! c'était le bon temps.

DEMIHI.

Je regrette beaucoup ne l'avoir pas connu.

DE SAINT-PIGEON.

Vous ne pouvez pas vous en former une idée, monsieur le chevalier, il y avait alors une politesse dans les manières, une légèreté dans la conversation, une tenue dans la toilette... tout cela était admirable, admirable, et ne reviendra jamais.

DEMIHI.

Je le crois.

DE SAINT-PIGEON.

Il fallait voir comme on saluait un grand seigneur, comme on abordait une grande dame, quel ton, quel bon air, quels jolis propos... c'était une toute autre langue que celle que l'on parle aujourd'hui. (*Il imite les petits maîtres d'autrefois.*) Monsieur le duc ira-t-il dans ses terres? Madame la comtesse assistera-t-elle au premier sermon?... Les terres de monsieur

le duc sont giboyeuses, excellentes pour courre un cerf et même pour la grosse bête; le petit abbé prêchera comme un ange... Enfin mille gentillesses de ce genre faisaient toute l'occupation de notre vie. Aussi dès que je vis arriver cette assemblée des *notables*, comme les choses sérieuses m'ont toujours ennuyé, ma foi, je me suis retiré dans ma terre, j'y suis demeuré jusqu'à 1814. Ce qu'un vieux gentilhomme avait de mieux à faire, je crois, c'était de rester immobile, tout-à-fait immobile.

DEMIHI.

On ne peut mieux agir.

DE SAINT-PIGEON.

Aussi mon dévouement n'a pas été sans récompense.

DEMIHI.

On vous devait bien cela.

DE SAINT-PIGEON.

Et j'ai obtenu la promesse d'une petite pension.

DEMIHI.

Tout va bien.

DE SAINT-PIGEON.

Non, monsieur, tout va mal; on me l'a promise cette pension, mais je ne l'ai pas encore touchée.

DEMIHI.

Vraiment !

DE SAINT-PIGEON.

Vraiment, écoutez. Hier je me suis présenté dans les bureaux, j'ai fait lire ma lettre à un commis, un garçon fort poli, je l'avoue.

DEMIHI.

Eh bien?

DE SAINT-PIGEON.

Eh bien! ce commis, après avoir lu ma lettre, m'a répondu d'une manière très-obligeante.

DEMIHI.

Que vous a-t-il dit?

DE SAINT-PIGEON

Il m'a dit : Monsieur de Saint-Pigeon, votre pension court. Je sais bien qu'elle court, ma pension, lui ai-je répondu; mais elle court si bien que je ne peux pas l'attraper; tout va mal.

DEMIHI.

Eh! non, tout va bien; la charte s'exécute, les choses marchent.

DE SAINT-PIGEON.

La charte!.... la charte!.... qu'elle s'exécute ou

non, qu'est-ce que cela me fait à moi? Les choses marchent, dites-vous, mais marchent-elles en avant ou à reculons? Car enfin on ne me paie pas ma petite pension, et tout va mal.

DEMIHI, avec une chaleur factice.

Ah! monsieur de Saint-Pigeon! Se peut-il qu'un homme tel que vous (*en appuyant*), qu'un homme vraiment monarchique puisse nier les progrès que nous faisons chaque jour; quoi! vous ne voyez pas que nous sommes les plus nombreux, les plus forts, les plus instruits, les plus spirituels.

DE SAINT-PIGEON.

Les plus spirituels, j'en conviens.

DEMIHI.

Pouvez-vous méconnaître les avantages du temps présent sur celui de la révolution; les choses s'améliorent.

DE SAINT-PIGEON.

Mais on ne me paie pas ma petite pension.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA FRANCE, portant un sac d'argent.

LA FRANCE, déposant le sac d'argent.

On vient de me remettre ces deux mille écus pour le semestre des appointemens de M. le chevalier.

DEMIHI.

Les choses s'améliorent, monsieur de Saint-Pigeon.

LA FRANCE, mettant un billet de banque sur la table.

Plus mille francs de gratification.

DEMIHI.

Tout va bien, je le répète, et je vais vous le prouver.

DE SAINT-PIGEON.

Parbleu, je suis curieux d'entendre ce que vous me direz là-dessus.

DEMIHI, élevant la voix et prenant l'air d'un orateur.

Sous quelque point de vue que j'envisage la question, soit que je la considère dans son principe, que je la développe dans ses conséquences... il me sera

facile de vous prouver qu'il faut de l'adresse pour reconquérir des droits effacés... songez qu'un ministre ne dit pas toujours ce qu'il semble dire, qu'il est loin d'accorder tout ce qu'il semble promettre.... que le parti qu'il flatte davantage est toujours celui qu'il sert le moins... et que, lorsqu'il fait une concession à l'esprit du siècle, il fait revivre souvent un préjugé de l'ancien temps... enfin on ne détruit pas en un jour les habitudes qu'un peuple a prises pendant vingt-cinq ans... En toutes choses monsieur de Saint-Pigeon, il faut de la prudence, de l'habileté, de la patience.

DE SAINT-PIGEON.

De la patience... Je le vois bien... J'attends ma petite pension depuis plus de trois ans.

DEMIHI, mettant ses appointemens dans sa poche.

Les hommes monarchiques doivent se sacrifier.

DE SAINT-PIGEON.

Eh bien! sacrifions nous, j'y consens, oui sacrifions-nous; mais je veux ma petite pension.

DEMIHI.

Rien de plus juste, vous l'aurez.

DE SAINT-PIGEON.

Quand je l'aurai, je veux encore qu'on impose si-

lence à messieurs les libéraux; qu'on ne permette point à tous ces gens-là la plus petite observation. Qu'on les fasse taire enfin, et qu'on ne hasarde plus sur le théâtre de ces vers mal intentionnés, qui sont un véritable scandale, et que le parterre se permet encore d'applaudir.

DEMIHI.

Qu'importe; nous siflons nous autres, nous empêchons d'entendre, et les pièces tombent; tout va bien.

DE SAINT-PIGEON.

Autrefois nous avions nos places sur l'avant-scène; nous pouvions causer avec Néron, avec Agrippine; à présent nous sommes confondus dans la foule; mais je déclare que si les gens de lettres osent encore attaquer nos prérogatives, ma foi..... je ne me contiens plus; et au premier tapage, au premier coup de baguette..., je prends ma canne, mon épée, et je me retire dans ma terre, on n'entendras plus parler de moi.

DEMIHI.

Ah! monsieur de Saint-Pigeon, qu'osez vous dire, après tous les sacrifices que vous avez faits...

DE SAINT-PIGEON.

Je me suis sacrifié, je l'avoue, et mon opinion est formelle, je n'en démordrai pas, je suis dévoué à mon parti.

DEMIHI.

Vous voulez donc que les vilains triomphent?

DE SAINT-PIGEON.

Non, je ne le veux pas.

DEMIHI.

Vous renoncerez aux prérogatives de votre naissance, aux honneurs qui vous sont dus?..

DE SAINT-PIGEON.

Non, j'y tiens, j'y tiens plus que jamais. Mais voici ce qui m'est arrivé en 1815, cela n'allait pas mal, on commençait à rendre à la noblesse les hommages qui lui appartiennent, de sorte que j'avais repris à l'église le premier banc; on devait me présenter le pain béni, et me donner les trois coups d'encensoir d'usage; j'étais donc à mon banc, fier comme un Artaban, et j'avais à ma droite la chanoinesse de Saint-Pigeon, née Isabeau de *Cornanquiquinière*. Il faut que vous sachiez que les Cornanquiquinière sont d'une famille très-ancienne; ils descendent en droite ligne de Gille-Jean Cornanquiquinière, officier de bouche de Louis IX, lequel Jean fut anobli par le saint roi, parce qu'il eut l'honneur d'être guéri par sa majesté des écrouelles héréditaires dans sa famille; mais passons les détails. J'étais à mon banc, le curé me salue, me présente le pain béni, j'étais là, à peu près dans cette position. Voyez (*il se pose*). Le curé fait avancer son lévite, et celui-ci par maladresse, ou par malice peut-être, m'écorche le menton et me frise le nez avec son encensoir, grand scandale dans l'église; je fais

arrêter mon drôle et j'apprends que ce jeune lévite était tambour dans la garde nationale.

DEMIHI.

Et qu'en est-il advenu?

DE SAINT-PIGEON.

On me conseillait de battre le tambour, et je l'aurais battu; mais madame de Cornanquiquinière intercéda pour lui, et je ne sais rien refuser aux belles dames.

DEMIHI.

Vous n'avez donc pas battu le tambour?

DE SAINT-PIGEON.

Non, cela aurait fait trop de bruit. Mais revenons à l'objet de ma visite, je disais que tout allait mal; d'abord j'ai été obligé de voyager à pied.

DEMIHI.

Vous conviendrez au moins que les routes sont superbes.

DE SAINT-PIGEON.

Elles sont bien entretenues.

DEMIHI.

Chaque jour on invente des voitures plus commodes, plus élégantes, les célérifères, les porte-

malles, et l'industrie en ce genre fait de nouveaux progrès.

DE SAINT-PIGEON.

Il se peut.

DEMIHI.

Les équipages à Longchamps ont été très-remarquables.

DE SAINT-PIGEON.

Je ne dis pas le contraire.

DEMIHI.

Les ambassadeurs et les femmes galantes s'y sont distingués.

DE SAINT-PIGEON.

Comme autrefois, du temps de la *Duthé*.

DEMIHI.

C'était superbe! tout va bien....

DE SAINT-PIGEON.

Tout va mal. Je vous avoue, monsieur le chevalier, que ma petite fortune n'augmente point, je n'ai rien fait pour cela... Ma naissance ne me permettait pas de travailler, de sorte que je n'ai point le train de maison qui conviendrait à un homme de mon rang.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA FRANCE.

LA FRANCE, un papier à la main.

Monsieur veut-il jeter les yeux sur le menu de son dîner?

DE SAINT-PIGEON.

A propos de dîner, autrefois à la table d'hôte de l'hôtel d'Angleterre, nous avions un dîner parfait à 4 francs par tête. Ce dîner était composé....

DEMIHI, lisant sans regarder de Saint-Pigeon.

Deux potages, quatre hors-d'œuvre.

DE SAINT-PIGEON.

C'était ça.

DEMIHI, lisant.

Six entremets, trois relevés, quatre rôtis...

DE SAINT-PIGEON.

Quatre rôtis et deux salades.

DEMIHI, à La France.

Délivre-moi de cet homme. (*Haut.*) Tout va bien.

DE SAINT-PIGEON.

Eh! non, tout ne va pas bien.

DEMIHI.

Vous persistez encore dans votre opinion?

DE SAINT-PIGEON.

Je persiste.

DEMIHI, reprenant l'air orateur.

Avant de décider sur une question d'une aussi haute importance... il faut en... pondérer les principes...

DE SAINT-PIGEON, étonné.

Pondérer...

DEMIHI, vivement et d'un ton familier et de supériorité.

Pondérer... vient de *pondus*... ce mot signifie poids. (*Il reprend le ton orateur.*) Il faut, dis-je, pondérer les principes, déduire les conséquences, analyser les tendances opposées, classer les définitions, juger la matière électorale et financière.

DE SAINT-PIGEON.

Je conçois celui-là; oui, la matière financière doit être *pondérée*. Pour moi, je ne *pondère* rien.

DEMIHI.

Il faut surtout classer les définitions, distinguer ceux qui veulent le bien d'avec ceux qui défendent le vrai, ne pas confondre l'abstrait et le concret...

DE SAINT-PIGEON

Le congrès d'Aix-la-Chapelle?...

DEMIHI.

Eh! non. Concret, abstrait, tendances opposées, parti du bien, parti du vrai... ce sont les nouveaux termes techniques appliqués à la haute politique, et qu'emploient dans la *finalité* des discussions les hommes d'état les plus profonds; par exemple, *quatre-vingt-treize n'est pas une époque, c'est un espace où la vertu dort près du crime.*

DE SAINT-PIGEON.

Monsieur le chevalier, vous parlez à merveille; mais je ne comprends pas un mot de tout ce que vous me faites l'honneur de me dire, et je crois pouvoir soutenir mon argument.... et mon opinion, par des preuves qui tiennent à la matière financière.

DEMIHI.

Et quelles sont ces preuves?

DE SAINT-PIGEON.

On ne me paie pas ma petite pension, et je voyage à pied.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA FRANCE, portant l'habit et le carrick.

LA FRANCE.

Votre voiture est prête.

DEMIHI.

Tout va bien, monsieur de Saint-Pigeon, tout va bien.

LA FRANCE.

Le froid est piquant, la pluie abondante, et j'aporte votre carrick à trente-six collets.

LE CHEVALIER, s'habillant.

C'est bien.

DE SAINT-PIGEON, avec un peu d'humeur, à part.

Oui... c'est bien... il peut prêter le collet à tout le monde.

LE CHEVALIER.

Vous dites que ma voiture est prête?... Tout marche mieux, je le soutiens.

DE SAINT-PIGEON.

Tout marche... et moi aussi je marche.

LE CHEVALIER, à La France.

Mes gants fourrés!... Les choses s'améliorent.

DE SAINT-PIGEON.

Vous avez un carrick, et moi un habit de prunelle.

DEMIHI.

Patience.

DE SAINT-PIGEON.

Vous allez en voiture, et moi je trotte à pied.

DEMIHI.

Cela ne prouve rien contre mes raisonnemens.... et les tendances opposées...

DE SAINT-PIGEON.

Je vois bien qu'il y a des tendances opposées, puisqu'on ne me paie pas ma petite pension. Ah! mon Dieu, quel orage!

LA FRANCE.

Le temps est affreux.

DEMIHI.

La France, offrez un parapluie à monsieur de Saint-Pigeon. Et, quant à votre petite pension, nous en causerons demain. (*Il fait signe à la France de ne plus recevoir M. de Saint-Pigeon.*) Je vous

recevrai toujours avec plaisir ; venez, venez me voir, et j'espère vous prouver, en continuant la discussion, que les choses s'améliorent, que la charte s'exécute, et qu'enfin tout va bien. Au revoir, monsieur de Saint-Pigeon, au revoir.

(Il sort.)

LA FRANCE.

Voici le parapluie. (*Il l'ouvre.*) Remarquez l'élégance et la solidité de ce travail. Les choses s'améliorent.

DE SAINT-PIGEON.

Oui, ce parapluie est bien fait.

LA FRANCE, prenant quelques écus que son maître a laissés sur la table.

Nous gagnons tous les jours...

DE SAINT-PIGEON.

Il y en a qui gagnent et d'autres qui perdent.

LA FRANCE.

Vous conviendrez au moins qu'un homme comme mon maître, un fonctionnaire à vingt-quatre mille francs d'appointement, n'aurait pas eu autrefois pour un piéton une attention aussi délicate.

DE SAINT-PIGEON.

C'est vrai.

LA FRANCE.

Vous convenez donc que tout va bien ?...

DE SAINT-PIGEON.

Nous verrons cela demain, si l'on me paie ma petite pension...

(Ils s'en vont.)

FIN DE TOUT VA BIEN, TOUT VA MAL.

TOUT VA BIEN,
TOUT VA MAL,

OU

LE LENDEMAIN,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DEMIHI.
M. DE SAINT-PIGEON.
LA FRANCE.

La scène se passe encore dans le cabinet de M. Demihi.

TOUT VA BIEN,

TOUT VA MAL,

OU

LE LENDEMAIN,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la même décoration.

LA FRANCE.

Je ne sais ce qui s'est passé dans la journée d'hier ; mais je crains un fâcheux lendemain : mon maître est rentré de bien mauvaise humeur ; son antichambre est vide ! Diable, est-ce que le portier de l'hôtel m'aurait dit la vérité ? Pourquoi pas ? c'est un garçon d'esprit, il lit les journaux ; et moi tout bel homme que je suis, et quoique les femmes de chambre m'appellent Monsieur de La France, je ne sais rien.... On sonne ; c'est quelque solliciteur, mon maître est en-

core en crédit... C'est M. de Saint-Pigeon, l'homme qui dit que tout va mal.

SCÈNE II.

LA FRANCE, M. DE SAINT-PIGEON.

DE SAINT-PIGEON, d'un air triomphant, en se frottant les mains.

Tout va bien, tout va bien. Ah! monsieur de La France, je suis bien aise de vous trouver; je voudrais parler à M. le chevalier Demihi; je veux avoir l'honneur de lui remettre moi-même le parapluie qu'il a eu l'extrême bonté de me prêter, et lui annoncer une excellente nouvelle, à laquelle il prendra part sans doute. Tout va bien, tout va bien.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DEMIHI.

DEMIHI.

Tout va mal, tout va mal, j'ai perdu ma place.

(Il se jette dans un fauteuil.)

LA FRANCE.

Je me sauve.

(Il sort.)

DEMIHI.

Ah! c'est vous, monsieur.

DE SAINT-PIGEON.

C'est moi-même, très-disposé à continuer la conversation que nous avions commencée hier; je suis presque de votre opinion aujourd'hui.

DEMIHI, se levant avec vivacité.

Qu'osez-vous dire? Eh quoi! lorsque l'autel est ébranlé, quand le trône est sapé dans ses fondemens, quand je suis menacé... quand nous sommes menacés dans nos plus chers intérêts..., c'est vous, vous, monsieur de Saint-Pigeon, qui osez tenir un semblable langage! Tout va mal, monsieur, tout va mal.

DE SAINT-PIGEON, surpris.

Ah! ah!

DEMIHI, s'échauffant.

Un gouffre est ouvert sous nos pas, et nous y serons tous engloutis.

DE SAINT-PIGEON.

Mais vous me disiez hier...

DEMIHI, plus animé.

Hier... hier... Le temps ne marche pas... il vole aujourd'hui; tout change en un instant... Nous mar-

chons sur un sable mouvant... sur un volcan mal éteint.

DE SAINT-PIGEON.

Ah! bon Dieu!

DEMIHI, brusquement.

Les ministres sont changés.

DE SAINT-PIGEON.

Est-il possible?

DEMIHI, criant.

Et ma place, monsieur, ma place m'est enlevée.

DE SAINT-PIGEON.

Quel malheur!...

DEMIHI, revenant à lui.

Cette idée m'occupe peu... je ne tenais pas à ma place; et l'on m'a prié long-temps avant que je l'acceptasse. Mais maintenant j'étais habitué à un certain luxe... j'étais habitué... (*il s'interrompt pour se reprendre*) à obliger les autres... à rendre beaucoup de services. Il est si doux de servir les malheureux! Et je me suis tant occupé des affaires publiques, que j'ai négligé mes affaires particulières... elles sont dans un désordre!... oh maintenant, j'aurai plus de créanciers que d'amis; les hommes sont si perfides!

DE SAINT-PIGEON.

Cela est vrai, ils ne valent pas grand'chose.

DEMIHI.

Ma détresse prouvera au moins mon désintéressement; peu de fonctionnaires en diraient autant.... Mais moi je ne songe point à moi... c'est le malheur public qui me touche, c'est l'honneur de la France qui m'intéresse. Par exemple, je ne puis voir sans pitié un gentilhomme tel que vous, obligé de voyager à pied, de s'imposer des privations...; et cela parce qu'on lui refuse une pension méritée par un dévouement de vingt-cinq ans.

DE SAINT-PIGEON.

Vingt-cinq ans et plus. Je n'ai cessé de faire des vœux secrets pour le rétablissement de l'ancien ordre de choses, et je me suis vingt fois exposé... à des conversations fort déplaisantes.

DEMIHI.

C'est cela.

DE SAINT-PIGEON.

Et à des scènes fort désagréables. L'autre jour, j'étais au spectacle avec le marquis de Franvil, un jeune homme charmant que je connais depuis quarante-cinq ans, tirant des armes comme un ange!... se dessinant parfaitement.

DEMIHI, s'impatientant.

Ensuite...

DE SAINT-PIGEON.

Nous étions donc au spectacle. . . on jouait Mérope... une tragédie de ce Voltaire, qui ne manquait pas d'esprit, mais qui était un fort mauvais sujet.... Au moment où l'acteur prononça ces deux vers :

Les mortels sont égaux, ce n'est point la naissance
C'est la seule vertu qui fait la différence;

dans ce moment, dis-je, des gens qui étaient à côté de nous applaudirent avec transport; le marquis et moi nous haussions les épaules...; et à la sortie du spectacle un de ces hommes de rien ne s'avisa-t-il pas de nous coudoyer... Que fait le marquis de Franvil dans cette circonstance ?...

DEMIHI.

Il avance ?

DE SAINT-PIGEON.

Non, monsieur, il recule.

DEMIHI.

Il ne saisit pas l'insolent.

DE SAINT-PIGEON.

Eh non, vous dis-je, il ne saisit rien; mais il recule trois pas en arrière, il porte la main sur la garde de

son épée, et il menace l'autre avec son parapluie. Grand tapage, la garde accourt, on arrête mon drôle... il n'avait pas de papiers.

DEMIHI.

Et on le met en prison!

DE SAINT-PIGEON.

Eh non. On le met en liberté, c'était un habitant de Paris; je sais cela, parce qu'il a donné son adresse au marquis, qui ne lui a pas fait l'honneur de le visiter. Vous jugez d'après cela si l'on peut aimer tout ce qui se passe. (*Demihi se jette dans un fauteuil sans trop écouter Saint-Pigeon.*) Personne n'a mieux senti que moi le prix de l'ancien régime; j'étais d'une telle naissance, que moi et les miens nous jouissions de tous les plaisirs du grand monde et de la haute société. Les Cornanquiquinières et les Saint-Pigeon avaient une telle prépondérance dans la province, que, si un cocher nous eût manqué, nous passions notre épée au travers du fiacre.

DEMIHI.

Et on oublie tout cela?

DE SAINT-PIGEON.

On s'en souvient encore! tout va bien.

DEMIHI.

Comment, tout va bien!

DE SAINT-PIGEON.

Eh oui, l'on me paie ma petite pension.

DEMIHI.

Que les hommes sont égoïstes!

DE SAINT-PIGEON.

C'est à vous que je dois ce bonheur; quand je dis à vous, je veux parler de mon parapluie et de mes guêtres.

DEMIHI, se jetant dans son fauteuil.

De vos guêtres!

DE SAINT-PIGEON.

Je me suis rendu à l'hôtel du duc... de son excellence le ministre: prêt à monter le grand escalier je me sens arrêter par un jeune militaire, fort bien mis, garçon de bonne mine, et tel qu'on en voyait autrefois... Je le salue....

DEMIHI, sans écouter de Saint-Pigeon.

M'enlever ma place!

DE SAINT-PIGEON.

Ne m'interrompez pas...

DEMIHI, à lui-même.

Où allons-nous, où allons-nous?

DE SAINT-PIGEON.

Parbleu, nous allons dans la grande salle.

DEMIHI.

Où nous arrêtons-nous ?

DE SAINT-PIGEON.

A la porte, car on ne veut pas me laisser entrer. Que demandez-vous ?...

DEMIHI, l'interrompant avec vivacité.

Ce que je demande ?...

DE SAINT-PIGEON.

Je parle d'un quidam qui m'arrête, en me disant, que demandez-vous ? je demande à parler au ministre. — Avez-vous un rendez-vous par écrit ?... Êtes-vous recommandé par quelqu'un ? — Comment, recommandé, repris-je avec vivacité... je me recommande moi-même, et je suis du bois... — Ah, monsieur se nomme Dubois. — Non, monsieur, je ne me nomme pas Dubois, mais je suis du bois dont on fait les ministres, et un des miens, un Cornanquiquinière a tenu un portefeuille pendant vingt-quatre heures. Au bruit que je faisais, un grand homme sec, vêtu de noir et portant à son cou une belle chaîne d'acier, arrive enfin vers moi : c'était l'huissier du ministre, ou bien du ministère, je ne me le rappelle

pas bien ; mais ce monsieur, extrêmement poli, me salue le premier : je rends le salut.

DEMIHI, s'impatientant

Allez donc, allez donc.

DE SAINT-PIGEON.

Bref, ce monsieur extrêmement poli me dit que je pourrai parler à son excellence, mais seulement à mon tour, et comme tous les autres. Cela me donne un peu d'humeur; mais il ajouta avec une extrême bonté que son équité particulière, ainsi que l'équité du ministre, ne permettaient aucune distinction dans les audiences publiques. Je me rends à cette considération, et je vais prendre place au milieu d'une foule de gens qui paraissaient de très-mauvaise humeur; c'était, je crois, des gens destitués... des contrôleurs, des receveurs, des inspecteurs, des directeurs...

DEMIHI, soupirant.

Et des conseillers d'état, peut-être. Après, après...

DE SAINT-PIGEON.

Après... écoutez donc jusqu'au bout. J'étais assis, et l'honnête huissier me fait signe de venir à lui; je m'y rends, et il me dit à l'oreille : Monsieur, vous ne pouvez rester là, dans l'équipage où vous êtes; On ne vient point en guêtres à l'audience d'un ministre. Je vois ma faute, et je demande la permission

d'ôter mes guêtres, et je les mets dans ma poche. En ce moment, les portes s'ouvrent avec fracas, et j'entends crier d'une voix de Stentor : *Son excellence.* Au milieu d'un groupe d'hommes tout brodés, je reconnais le duc, parce que les gens comme il faut ont toujours un type de famille. Vous le dirai-je, tant de souvenirs m'accablent à la fois..., (*Demihi l'écoute*) je me sens ému d'une telle force, que les larmes inondent mon visage; et, pour essuyer mes yeux, je tire mon mouchoir, je pleurais, et le ministre avait l'extrême bonté de rire.

DEMIHI.

Il riait, et pourquoi?

DE SAINT-PIGEON.

C'est qu'au lieu d'avoir pris mon mouchoir, j'essuyais ma figure avec mes guêtres. (*Il tire une guêtre de sa poche.*) Comme ça.

DEMIHI.

Et qu'en est-il résulté?

DE SAINT-PIGEON, vivement et avec joie.

Il en est résulté que son excellence, touchée de ma profonde émotion, y a paru très-sensible, qu'elle en a beaucoup ri, qu'elle a appelé de suite monsieur le chevalier Souplet de Tourneminé, son secrétaire général, et qu'elle a ordonné, séance tenante, qu'on

me payât ma petite pension; en voilà le premier quartier; tout va bien, tout va bien.

SCÈNE IV et dernière.

DEMIHI, SAINT-PIGEON, LA FRANCE.

LA FRANCE, bas à son maître.

Votre architecte envoie son mémoire; il se monte à vingt mille francs.

DEMIHI.

O ciel!...

DE SAINT-PIGEON.

Les choses s'améliorent.

LA FRANCE, de même.

L'ambassadeur étranger vous fait dire que son bal n'a pas lieu.

DEMIHI, à part.

Il connaît ma disgrâce.

DE SAINT-PIGEON.

Tout marche mieux.

LA FRANCE.

La marquise de Bougon n'ira point à l'Opéra ce soir.

DEMIHI, à part.

Je m'y attendais.

DE SAINT-PIGEON.

Tout va bien.

LA FRANCE.

Voici le journal officiel où celui qui vous remplace est nommé.

DEMIHI.

Grand Dieu !

DE SAINT-PIGEON, faisant sauter son petit sac.

La charte s'exécute.... Tout va bien, tout va bien.

DEMIHI, avec emportement.

Tout va bien, dites-vous, tout va bien, égoïste !... Eh quoi? vous ne songez pas aux malheurs qui nous menacent, la révolution n'apparaît pas devant vous! Mais, pour moi, j'y vois mieux, et le bonheur de mon pays, qui passe avant tout, m'ordonne d'agir. Oui... j'agirai... j'écrirai... je parlerai à l'Europe entière, je lui dirai que la France est perdue, et qu'en éloignant des places les hommes monarchiques, les hommes seuls capables de les remplir avec dévouement, on perd la monarchie... Tout va mal, tout va mal.

(Il sort très-agité.)

DE SAINT-PIGEON.

Je ne suis pas de son avis, et je trouve que tout va bien.

(Il s'en va.)

LA FRANCE.

Voilà les hommes, ils ne pensent qu'à eux, et suivant que l'on sert ou que l'on contrarie leurs intérêts, il disent tour à tour : Tout va bien, tout va mal.

(Il s'en va.)

FIN DE TOUT VA BIEN, TOUT VA MAL.

LES JOURS SE SUIVENT

ET

NE SE RESSEMBLENT PAS,

OU

SORTIE D'UN THÉATRE DES BOULEVARDS,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DESBONNE.
COSSU, jeune commis marchand.
MARDOCHÉE, marchand de lunettes.
M. DE SAINT-PIGEON.
ANDRÉ, auteurs de mélodrames.
MADAME LORANGE, dame de la Halle.

La scène se passe sous un péristyle d'un théâtre des Boulevards.

NOTICE

SUR

LA SORTIE D'UN THÉATRE

DES BOULEVARDS.

La comédie n'est pas toujours sur le théâtre; on la trouve aussi dans les loges et jusqu'à la sortie du spectacle : si quelque chose est fait pour désenchanter un auteur dramatique, c'est d'entendre les jugemens divers prononcés par la foule qui se presse pour sortir. — *Oh! que c'est bête!* disent les bons Parisiens en sortant des mélodrames, et le lendemain ils y courent en foule.... Il faut qu'on trouve bien du plaisir à prononcer, *oh! que c'est bête!* puisque les gens à équipage quittent leurs beaux salons pour courir aux petites loges de l'Ambigu.

Le ton de la marquise doit être leste, moqueur et un peu effronté. Cossu est un gros beau garçon en bonne fortune, dont le cos-

tume et les manières doivent peindre un fat de la classe bourgeoise.

André doit être très-jeune et bien mis : les jeunes gens qui composent des mélodrames sont plus riches aujourd'hui que ceux qui veulent chausser le cothurne et le brodequin.

Mardochée en costume de riche Israélite est un habitué des mélodrames; ce n'est que là qu'il entend parler de ses aïeux avec admiration : malgré son enthousiasme pour le théâtre et l'émotion que lui cause la perte de son épouse, il n'oublie pas son commerce. Nous recommandons à l'amateur qui jouera ce rôle, le moment où, malgré son agitation, il veut encore vendre une *bonne lorgnette*.

Madame Lorange, en conservant le ton de la halle, doit exprimer avec naïveté les traits qui montrent la bonté de son caractère : c'est une femme d'autant meilleure, qu'elle ne croit pas être aussi bonne. Ce rôle est composé pour prouver cette vérité : La médisance et la moquerie sont l'apanage des classes élevées.

LES JOURS SE SUIVENT

ET

NE SE RESSEMBLENT PAS,

OU

SORTIE D'UN THÉATRE DES BOULEVARDS,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Si le théâtre est grand, on peut faire précéder ce proverbe par quelques scènes de bateleurs, d'escamoteurs, de diseuses de bonne aventure, etc.

L'action se passe sous le péristyle du théâtre, c'est à gauche que sont les grands escaliers par lesquels la foule descend ; les personnages sont indiqués à mesure qu'ils passent.

André est assis auprès de M. de Saint-Pigeon ; il dit des passages de son mélodrame, et gesticule beaucoup. M. de Saint-Pigeon l'applaudit.

LA MARQUISE, COSSU.

LA MARQUISE.

Ne me quittez pas, mon cher Cossu, ne me quittez pas. Voulez-vous me fourrer avec tout ce peuple. . . Mais voyez donc, quelle cohue !. . . quel peuple !. . .

COSSU.

Mais, madame la marquise, ce n'est pas le peuple qui descend en foule, c'est pardieu bien la meilleure compagnie de la Chaussée-d'Antin... Les boulevards aujourd'hui sont fréquentés par tout ce qu'il y a de mieux à Paris.

LA MARQUISE.

Par tout ce qu'il y a de mieux, dites-vous? ah! vous exagérez, mon cher Cossu.

UN CRIEUR, en dehors.

La voiture de madame la comtesse de Boissec?

COSSU.

Vous l'entendez.

LE CRIEUR.

Le carrosse de monsieur le duc. L'équipage du prince...

COSSU.

La représentation d'aujourd'hui ne vous a-t-elle pas intéressée?

LA MARQUISE.

Beaucoup...

COSSU.

Les décorations de ce théâtre sont magnifiques, et les machines y vont à merveille. C'est le grand

Opéra en miniature... au lieu qu'à la Comédie Française...

LA MARQUISE.

Ne m'en parlez pas.... c'était hier mon jour de loge.. On représentait Esther..; c'est admirable... mais je me suis fort ennuyée... J'avais dans ma loge un Anglais et le chevalier Demihi, un mécontent qui n'a cessé de m'entretenir de sa disgrâce; il rattachait à cette idée tout ce qui se passait autour de nous; le ministre Aman lui avait fait beaucoup de mal, disait-il; Assuérus oubliait ses services, que sais-je, il me disait un tas de folies, et m'a donné des vapeurs.... au lieu qu'aujourd'hui...

COSSU.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas trop suivi la conversation, elle me fatiguait; j'ai seulement remarqué que nos deux moralistes se sont séparés. Le chevalier, pour aller passer la nuit au bal de Coulon... et l'Anglais, pour aller jouer au sallon des Étrangers. Connoissez-vous ces deux originaux, assis... là-bas?

COSSU, les lorgnant.

Oui, je crois les reconnaître!...

LA MARQUISE.

Quel est le jeune, qui gesticule avec tant de violence ?...

COSSU, lorgnant encore.

Attendez. . . oui. . . c'est lui. . , c'est un auteur de mélodrame, il récite quelques passages de sa pièce... Voyez comme il est rouge. . . . comme il s'agite . . . comme il gesticule !...

LA MARQUISE.

Vous le connaissez ?

COSSU.

Eh ! oui... je le connais. C'est un jeune homme qui ne manque pas d'esprit... C'était un fort bon clerc de procureur, mais il a eu l'honneur de créer un rôle de savetier pour Tiercelin, et un tyran pour Lafargue. Il se perd maintenant... il s'abîme dans le mélodrame, et il se noie dans la farce.... c'est un homme coulé... Il pourrait s'enrichir dans une étude, et il *flane* dans les coulisses.

LA MARQUISE.

Quel est celui qui l'écoute ?...

COSSU.

Je ne le connais pas.

LA MARQUISE, prenant le lorgnon de Cossu.

Attendez... eh ! parbleu, c'est monsieur de Saint-Pigeon...

DE SAINT-PIGEON.

Je crois, Dieu me pardonne, que cette belle dame a prononcé mon nom.

ANDRÉ.

Ne perdez pas de vue mon sujet... nous arrivons au dénoûment.

DE SAINT-PIGEON.

Je le connais votre dénoûment... je l'ai deviné à la première scène...

ANDRÉ.

Vous croyez que la vertu triomphera ? point du tout.... c'est le tyran qui l'emporte... il faut du nouveau...

DE SAINT-PIGEON.

Mais la morale, monsieur, la morale !

ANDRÉ.

La morale sera dans le remords.... Écoutez... c'est un jeu de scène... un effet mimique... écoutez.... Ici le nouveau Sbogar déchire le voile noir et ensanglanté qui le couvre... il s'élance sur le Vésuve... se précipite dans le crater. . . et le poids de son corps, retentissant dans le goufre, excite une éruption... des

pierres enflammées s'élèvent vers les cieux... un ruisseau de lave et de feu coule sur le théâtre et va s'abîmer dans le trou du souffleur... hein ?.... j'espère que j'aurai au moins un succès de décoration, et que les Ciceri, les Daguère pourront vous jeter de la poudre aux yeux.

DE SAINT-PIGEON.

Mais cela ne sera-t-il pas dangereux?.. et qui éteindra ce vaste incendie ?..

ANDRÉ, souriant avec prétention.

Nous avons aussi des éteignoirs aux boulevards.... Voulez-vous que je vous lise encore ?..

DE SAINT-PIGEON.

Non, pardieu, c'est assez... D'ailleurs j'aperçois une belle dame qui me lorgne... je crois... eh ! oui, c'est elle... (*Il l'aborde et la salue.*) Madame la marquise Desbonnes.

LA MARQUISE.

Monsieur de Saint-Pigeon.

DE SAINT-PIGEON.

Et que faites-vous ici, belle dame ?

LA MARQUISE.

J'attends ma voiture ; causons un moment, vous avez vu la pièce ?...

DE SAINT-PIGEON.

Non ; mais j'ai entendu le mélodrame de monsieur. Il est fort intéressant, et je vous présente un jeune littérateur qui ira loin.

ANDRÉ.

Ah! monsieur....

DE SAINT-PIGEON.

J'ai beaucoup connu M. son père, les honnêtes gens en faisaient grand cas... c'était le valet de chambre du duc de... comment se nommait-il?... c'était un duc toujours.

LA MARQUISE, regardant du côté de l'escalier.

La foule ne diminue pas.

COSSU.

Non, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Quel est le titre de votre mélodrame?

ANDRÉ.

Le Nouveau Sbogar, ou le voleur romantique.

DE SAINT-PIGEON.

Oh! c'est un jeune homme qui pense très-bien, plein de respect pour la religion de ses pères; il ne

place pas de saints sur le théâtre, il met des voleurs en scène.

COSSU.

La bonne société aime ça.

DE SAINT-PIGEON.

Cela vaut mieux sans doute que la Bible en action... Par exemple, il me paraît très-inconvenant de montrer aux jeunes gens le Passage de la mer Rouge.

ANDRÉ, avec hypocrisie.

C'est profaner les choses saintes...

LA MARQUISE, à Cossu.

Est-ce que ce petit auteur serait des nôtres?

COSSU.

La peur d'être sifflé le range du parti de tous ceux qu'il écoute.

ANDRÉ.

J'aperçois un journaliste, et il faut que je lui communique un petit article... Demain j'aurai l'honneur de présenter mes hommages à monsieur de Saint-Pigeon.

DE SAINT-PIGEON.

Venez, mon cher, venez, je vous présenterai à madame la marquise.

ANDRÉ.

C'est une faveur dont je chercherai à me rendre digne. Puissé-je obtenir auprès de madame la marquise tout le succès que j'ai eu auprès de M. de Saint-Pigeon.

(Il sort.)

DE SAINT-PIGEON.

Ah ! les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

COSSU.

Il est trop vrai ; demain je ne serai pas aussi heureux qu'aujourd'hui.

DE SAINT-PIGEON.

Autrefois, madame la marquise, autrefois les théâtres des boulevarts étaient beaucoup mieux composés. Nous avions, à la fois, Nicolet, Audinot, les grimaciers, le petit Diable et mademoiselle Malaga : c'était vraiment gentil.

COSSU.

La foule diminue. Ferai-je avancer votre voiture ?

LA MARQUISE, lorgnant du côté de l'escalier.

Un moment... Je crois que vous avez raison.... mon cher Cossu, je ne vois là que de très-beau monde... C'est lui...

DE SAINT-PIGEON.

Et qui donc ?

LA MARQUISE.

Ce député qui passe pour dévot... il suit une danseuse... Entendre ces gens-là à la tribune, ou les trouver dans nos spectacles.... ce n'est pas la même chose.

COSSU.

Eh ! oui, c'est le revers de la médaille.

LA MARQUISE.

Voyez-vous ce grand homme sec, et cette petite femme ? Comme ils se serrent... Hier ils ont plaidé en séparation de biens, aujourd'hui ils ne peuvent plus se quitter.

COSSU.

C'est que le mari spécule à la bourse, on ne sait pas ce qui peut arriver.

DE SAINT-PIGEON.

Autrefois, on ne voyait pas de ces choses-là.

COSSU.

Quel est le jeune magistrat qui court si vite, et qui gagne la petite porte ?

LA MARQUISE.

C'est un procureur du roi.

DE SAINT-PIGEON.

Il n'a pas l'air grave du tout.

LA MARQUISE.

Oh! parbleu, je le crois : je l'ai vu dans une loge... là-haut... Les hommes ont toujours un air gauche quand ils courent après des filles.

DE SAINT-PIGEON.

Comment! les magistrats courent après les filles!.. Autrefois on rendait justice au beau sexe, je l'avoue; mais on ne s'offrait pas en spectacle!... Cela est d'une inconvenance...

COSSU.

Quelle est cette grande femme qui descend la tête haute, et dont le regard est si fier..., et qui paraît couverte de diamans?

LA MARQUISE.

C'est mademoiselle l'Enfant... une comédienne.

COSSU.

Et ce jeune homme qui lui donne le bras?

LA MARQUISE.

C'est monsieur son fils.

DE SAINT-PIGEON.

Comment! monsieur son fils donne le bras à mademoiselle sa mère! Oh! c'est trop fort!

COSSU.

Mais, qu'est-ce qui descend là? ça me paraît gentil...

DE SAINT-PIGEON.

Elle est fort bien cette dame; la connaissez-vous?

LA MARQUISE.

Eh! oui; c'est la femme de ce notaire, qui, après avoir signé la disgrâce de tant de maris, a fini par signer la sienne.

DE SAINT-PIGEON.

On le dit, mais cela est-il sûr?

LA MARQUISE.

C'est convenu. Mais monsieur a tort de la trouver belle; elle n'est pas jolie du tout, cette femme; de loin elle a de l'éclat; mais la bouche est pincée; voyez comme elle marche, comme elle se dandine: ah! elle est hideuse.

COSSU.

Tiens, j'aperçois Fonbrun.

LA MARQUISE.

Vous le connaissez?

COSSU.

Vous voulez que je ne connaisse pas Fonbrun;

Fonbrun qui vivait avec cette grosse baronne allemande qui a le plus beau carrosse de Paris ! Mais je vois M. de Préval-Gensac.

DE SAINT-PIGEON.

Vous le connaissez aussi ?

COSSU.

Vous voulez que je ne connaisse pas Préval de Gensac ; ce beau garçon qui vit avec la plus riche danseuse de l'Opéra !

LA MARQUISE.

Monsieur Cossu ne connaît donc les hommes que par les femmes ?

COSSU.

Quand on a le bonheur d'être admis dans la bonne société, on connaît un peu toutes les femmes galantes.

LA MARQUISE.

Taisez-vous donc, monsieur Cossu... vous allez me compromettre. Quelle est l'opinion de ce petit Fonbrun ?

COSSU.

C'est un libéral.

LA MARQUISE.

Oui, c'est un libéral qui ne choisit ses maîtresses

que parmi des comtesses riches et à brillans équipages... la belle indépendance! Et M. de Préval-Gensac, comment pense-t-il? quel est-il?

DE SAINT-PIGEON.

C'est un ultra.

LA MARQUISE.

Oui, c'est un ultra qui dîne chez des négocians, qui doit épouser la fille d'un riche fabricant de meubles du faubourg Saint-Antoine..., que de noblesse!

DE SAINT-PIGEON.

Ah! madame la marquise, épargnez-nous.

LA MARQUISE.

Je n'épargne personne, moi, et mon bonheur est de rire de tous les ridicules. Par exemple... remarquez cette grande dame qui descend l'escalier d'un air si majestueux: eh! bien, Athénienne en l'an 4, merveilleuse en l'an 8, dame de compagnie de l'autre, elle figure encore aujourd'hui... mais je ne lui conseillerais pas d'ôter les belles plumes blanches qui se balancent avec tant d'éclat sur sa toque rouge.

DE SAINT-PIGEON.

Et pourquoi?

LA MARQUISE.

Parce qu'on pourrait reconnaître le bonnet de son premier mari...

DE SAINT-PIGEON.

Madame n'est pas dans ses jours d'indulgence.

LA MARQUISE.

C'est la qualité des bêtes. Ma voiture est prête ; au revoir, monsieur de Saint-Pigeon, au revoir.

(Elle sort avec Cossu.)

DE SAINT-PIGEON.

Je demeure stupéfait ; en vérité les gens comme il faut parlent souvent comme il ne faudrait pas.... Le chevalier Demihi m'a donné hier une preuve de son égoïsme... madame la marquise me prouve aujourd'hui un peu d'effronterie ; et ce qui me reste de mieux à faire, je crois, est de retourner en province, et d'y manger en paix ma petite pension.

SCÈNE II.

DE SAINT-PIGEON, MARDOCHÉE.

MARDOCHÉE.

J'ai perdu mon femme dans la foule. Vous ne l'avez pas vue, monsir?

DE SAINT-PIGEON.

Je n'ai pas eu cet honneur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UNE DAME DE LA HALLE.

LA DAME.

Vous ne l'avez pas vu, vous autres ?

DE SAINT-PIGEON.

Et qui donc, madame ?

LA DAME.

Not' homme, il s'est égaré.

DE SAINT-PIGEON.

L'un a perdu sa femme et l'autre son mari... Vous pourrez vous consoler ensemble.

LA DAME.

Oh ! que nenni. Vos belles dames ne courent pas après leur mari, mais nous j'tenons à nos hommes.

DE SAINT-PIGEON.

C'est fort bien...

LA DAME.

Et sti-là que le maire nous a donné, et que monsieur le curé a béni, nous suffit toujours.

MARDOCHÉE.

Je suis très-inquiet aussi sur le sort de matame Mardochée.

LA DAME.

Il n'attache pas les chiens avec des saucisses, monsieur Mardochée; mais c'est un brave homme quoique ça; il aime sa femme, et il la conduit lui-même en personne au théâtre des boulevarts.

MARDOCHÉE.

Nous aimons beaucoup fort le spectacle.... et mon femme, en voyant chouer Abraham, il a eu une grande satisfaction.

DE SAINT-PIGEON.

Vraiment...

MARDOCHÉE.

Oui, elle me disait que ça vaut plutôt vingt-deux louis que vingt-deux sous.

LA DAME.

Et pourquoi donc madame Mardochée qui est riche se place-t-elle au parterre, avec un tas d'hommes? Pour moi je m'carre aux galeries...; mais je cause, et je ne vois pas not'homme.

DE SAINT-PIGEON.

Restez ici, ma bonne... vous voyez passer le monde, et je vous prêterai mon lorgnon.

LA DAME.

Ben obligé.

DE SAINT-PIGEON.

Elle est tout-à-fait polie, cette dame de la halle.

LA DAME.

Je n'devons pas vous priver ed'vos yeux...

DE SAINT-PIGEON.

Elle est charmante!... Prenez, prenez ma bonne.

MARDOCHÉE.

Voulez-vous acheter eine ponne lunette?

LA DAME.

Il n'oublie jamais son commerce.

DE SAINT-PIGEON.

Mais prenez donc mon lorgnon... Vous êtes trop polie pour une dame de la halle.

LA DAME.

Ça vous étonne, mon chou... Je n'ons jamais manqué à personne, et quand un homme a de l'âge et du malheur surtout..... on s'en moque dans les salons... on le respecte à la halle... Et ces messieurs Donjon, avec leurs ailes de pigeon, quand ils ne sont pas insolens, je les aimons autant que les autres; ce sont des Français aussi...

DE SAINT-PIGEON.

Elle est fort aimable, et je voudrais lui retrouver son mari. (*Il donne son lorgnon.*)

MARDOCHÉE.

Puisque vous avez prêté votre lorgnon... essayez cette linette, elle est ponne.

LA DAME.

Garde-la pour toi.

MARDOCHÉE.

J'en ai d'autres. (*Les trois personnages braquent leurs lunettes vers l'escalier où le public descend.*)

LA DAME.

Dis donc, Mardochée, tu dois connaître ce petit homme qui descend là... il a une petite barbe pointue.

MARDOCHÉE.

Ah! pon Dieu! c'est notre rappin... Arlarr, arlarr, arlarr!... (*Il marmotte quelques mots juifs.*)

LA DAME.

Qu'est-ce que tu dis donc, avec ton lard?...

DE SAINT-PIGEON.

Doucement, ma bonne.

LA DAME.

Oui, je vous dis, il ne jette pas son lard au chien, et c'est un brave Français... tout juif qu'il est... Un protestant... un juif... ça ne fait rien au sentiment, et ce sont des hommes... Mais qu'est-ce que je vois là?...

DE SAINT-PIGEON.

Allons, exercez un peu votre médisance; que reconnaissez-vous là?

LA DAME.

Eh ben! j'reconnais M. Francœur, un brave officier en retraite; il donne le bras à sa femme, et tient son enfant à la main. V'là ce que c'est que d'avoir vécu à l'armée, on est sobre, et avec une petite pension, qu'on a bien gagnée, on trouve encore le moyen de faire honneur à ses affaires, et de mener sa famille au spectacle. Pendant la guerre, il s'est bien battu, et, pendant la paix, il rend heureux tous ceux qui l'entourent... Un brave soldat est toujours un bon mari et un bon père. Ce cher homme, tout l'monde l'estime, l'aime et le respecte.

DE SAINT-PIGEON.

A merveille.

MARDOCHÉE.

Matame l'Orange parle très-pien.

LA DAME.

Tiens... qu'est-ce que j'aperçois encore ?... la vieille marquise de Monfort.

DE SAINT-PIGEON.

Elle n'épargnera pas celle-là. Eh bien ! qu'est-ce que vous dites de cette marquise ?

LA DAME.

J'disons que c'est une brave dame : alle est ben un peu ultra, un peu fière... alle est noble... mais alle a soin du pauvre, alle est serviable, charitable... En fait d'opinion, chacun pense comme il veut... quand le cœur est bon, gnia pas de mal... Si quelqu'un s'avisait d'ly manquer, j'y arracherais les yeux... J'ne pensons pas comme elle sur ben des petites choses... mais je ne l'en aime pas moins pour ça... En fait de politique, je ne sais pas ben si c'est elle ou moi qui nous trompions; mais, comme alle fait du bien à tous ceux qui l'entourent, je soutiens que nous lui devons tous du respect... et, tenez, je vais lui faire ma révérence... Eh ! que vois-je ! not' homme est à côté... V'la de braves gens ensemble.., et je courons auprès d'eux.

(Elle sort.)

DE SAINT-PIGEON.

Voilà une dame de la halle qui dit du bien de tout

le monde, tandis que la marquise Desbonnes n'a fait grâce à personne.

MARDOCHÉE.

Monsieur n'achète pas mon lunette?

DE SAINT-PIGEON.

Je n'en ai pas besoin.

MARDOCHÉE.

Puisqu'il n'y a point de marchés à faire avec monsir, je cours chercher matame Mardochée.

(Il sort.)

DE SAINT-PIGEON.

Et moi je sors surpris de tout ce que je viens d'entendre. Le peuple n'est pas si méchant qu'on le dit. Tout change, et le proverbe a raison :

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

FIN DES JOURS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS.

LA FIN
COURONNE L'ŒUVRE,

OU

LE GARDE-CHASSE
MAIRE DE VILLAGE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

LE GARDE-CHASSE.
LE GREFFIER.
M. DE VALBOIS, ex-major.
FRANCŒUR, soldat.
CHLOÉ, prétendue de Francœur.

L'action se passe dans un village.

NOTICE

SUR

LE GARDE-CHASSE

MAIRE DE VILLAGE.

Il y a bien des comédies à faire sur les gens qui occupent deux places à la fois. Ce siècle est celui des maîtres Jacques politiques. Le garde-chasse maire met plus d'importance à tous les détails qui concernent son premier emploi, qui le fait vivre depuis si long-temps, qu'à ceux de sa nouvelle magistrature; pour lui le baudrier vaut mieux que l'écharpe. Le comique sort de la confusion des idées qu'il applique tour à tour à ses doubles fonctions. C'est une caricature, ignorant mais bon-homme, et surtout désintéressé. Ces sortes de gens n'ont point d'opinions politiques, et deviennent toujours, sans s'en apercevoir, la dupe de ceux qui les mènent. Le but moral caché sous l'enveloppe de ce personnage démontre cette vérité, que mettre un sot en place,

c'est rendre un très-mauvais service au public et au sot lui-même. Les personnes qui n'ont point vécu dans la province croiront ce rôle un peu chargé ; ceux qui ont vu de près certains administrateurs de nos petites, voire même de nos grandes communes, trouveront ses ridicules bien au-dessous de ceux que nous montrent chaque jour des fonctionnaires beaucoup plus importans que notre maire de village.

Le greffier doit avoir l'accent prononcé, l'air effronté ; il domine M. le maire. Son costume peut être chargé, et caractériser un ancien perruquier et un nouveau greffier.

Francœur porte un dessous militaire sous un habit de paysan. Il faut imiter dans ce personnage les habitudes de corps, la démarche qui fait toujours reconnaître les militaires. Il doit être d'une haute stature et Chloé très-petite. Cette image de la force tremblant devant la faiblesse est nécessaire à l'effet de ce petit tableau.

M. de Valbois porte un frac de campagne, avec le ruban de la légion-d'honneur ; il est en bottes et se dispose à chasser. Le débit de ce rôle doit être noble et aisé, et caractériser la bonté : il est cependant enclin à la raillerie.

LA FIN COURONNE L'ŒUVRE,

OU

LE GARDE-CHASSE MAIRE DE VILLAGE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la salle de la Mairie.

M. DE VALBOIS, FRANCOEUR, *en habit moitié soldat, moitié laboureur, et tristement appuyé sur sa bêche.*

VALBOIS, à part.

Je connais cet homme-là; c'est lui... le brave Francœur.

FRANCOEUR.

M. de Valbois! mon major!

VALBOIS.

Francœur ! un homme d'élite de ma compagnie, s'est fait laboureur !

FRANCOEUR.

Oui, monsieur le comte. Puisque je n'ai plus l'honneur de défendre mon pays, je veux avoir le bonheur de le nourrir.

VALBOIS.

Raconte-moi, mon brave, tout ce que tu as fait depuis le licenciement de l'armée.

FRANCOEUR, embarrassé.

Mais, monsieur le comte...

VALBOIS.

Je suis ton major.

FRANCOEUR.

Si vous n'eussiez pas eu un titre le jour de votre naissance, vous l'eussiez gagné le jour d'une bataille. En fait de noblesse, s'il est doux de l'avoir reçue de ses pères, il est peut-être plus glorieux de la donner à ses enfans ; mais qui pourrait ne pas rendre hommage à la vôtre, vous la possédez à ce double titre.

VALBOIS.

Parlons de toi.

FRANCOEUR.

Lors du licenciement de l'armée, j'étais à Clermont. Ces bons habitans ne ressemblaient pas.... ils nous invitaient à la paix en respectant notre malheur. Comment vous peindre l'émotion que j'éprouvai au moment où il fallut quitter mes vieux compagnons d'armes... Il me semblait que je perdais à la fois un ami, une maîtresse, un père!... j'ai vu bien des combats, j'ai reçu bien des blessures, et jamais, non jamais je ne me sentis plus profondément affligé. Au bruit du roulement qui nous ordonnait de rompre nos rangs, au moment où je vis disparaître mon drapeau.... mon cher drapeau, je crus perdre quelque chose de plus précieux que mon sang.

VALBOIS.

En quittant Clermont, quelle route as-tu prise?

FRANCOEUR.

Je partis avec quelques camarades qui, comme moi, avaient leurs familles dans les villages environnans... Nous marchions tous sans prononcer une parole, et quand il fallait se quitter... Vous peindrai-je le moment de notre séparation... oh! oui, ce ne sera pas long, la véritable douleur est muette. Nous enfoncions nos fusils, par la baïonnette, dans la terre; au milieu de ce nouveau faisceau d'armes, nous nous élancions dans les bras les uns des autres... et,

sans pouvoir parler, nous ne disions qu'un mot.... (*Avec force*). Au revoir, camarade, au revoir.

VALBOIS.

Tu vins alors dans ce village?

FRANCOEUR.

Auprès de mon vieux père... il était inconsolable... on se disposait à le persécuter... Vous savez que le maire de ce village est un garde-chasse de monseigneur.

VALBOIS.

Je le sais.

FRANCOEUR.

Son greffier est un ancien perruquier, un gascon, un homme tout-à-fait étranger à cette commune, et qui commence ainsi toutes ses phrases : (*il imite l'accent gascon du greffier.*) *Les gens ne pensant pas bien.*

VALBOIS.

Que viens-tu faire ici, et qui t'amène dans la salle de la commune.

FRANCOEUR.

Je viens me marier ; et je crains encore quelques persécutions du maire.

VALBOIS.

Pourquoi ?

FRANCOEUR.

Son greffier est mon rival. ; mais on me refuserait en vain celle que j'aime. (*Avec force.*) Je la veux.

VALBOIS.

Comment se nomme-t-elle ?

FRANCOEUR.

Chloé ; c'est une jolie petite femme. Pas plus haute que cela : quand elle est auprès de moi, on dirait un myrte auprès d'un chêne.

VALBOIS.

Les contrastes aiment à se rapprocher ; cette sympathie entre, dit-on, dans l'harmonie de la nature.

FRANCOEUR.

Il faut bien qu'il en soit ainsi, car quand je suis en colère, il n'y a que Chloé qui puisse m'apaiser ; et quand elle a dit avec sa petite voix douce : (*il l'imite*) je le veux, je ne sais comment cela se fait, mais je suis toujours prêt à obéir. S'il faut tout vous dire enfin, je tremble qu'elle ne me permette de battre mon rival.

VALBOIS.

Tranquillise-toi, mon cher Francœur ; je connais toutes les injustices, toutes les vexations que ce maire garde-chasse a osé se permettre. Les bons habitans

de ce village m'intéressent, et j'espère ramener ici l'union et la paix.

FRANCOEUR.

Comment cela ?

VALBOIS.

C'est mon secret ; et j'ai des projets... Avant qu'ils s'exécutent, je t'invite à la modération, à la douceur. On aurait peu de respect pour les lois de son pays, si l'on insultait ceux qui en abusent même ; les égards qu'on porte aux mauvais magistrats, loin de compromettre nos droits, les rendent encore plus sacrés ; le jour de la justice arrive, et il est d'autant plus doux d'en profiter qu'on n'a aucune violence à se reprocher.

FRANCOEUR.

Vous me quittez déjà ?

VALBOIS.

J'allais à la chasse lorsque j'ai vu entrer à la commune quelqu'un que j'ai cru reconnaître ; je l'ai suivi.... c'était toi, et je suis charmé d'avoir renoué connaissance avec un brave... adieu.

FRANCOEUR.

Vous allez chasser... mais prenez garde... le maire en sa qualité de garde-chasse est inexorable... il pourrait bien vous arrêter lui-même...

VALBOIS, souriant.

C'est ce que je demande. Au revoir.

FRANCOEUR.

J'entends du bruit, c'est le maire et le greffier.

VALBOIS.

Ils vont s'occuper de moi.... tu vas entendre un procès verbal... mais je ne veux pas qu'ils me voient, sans adieu.

(Il sort.)

SCÈNE II.

FRANCOEUR, LE MAIRE, LE GREFFIER.

LE MAIRE.

Vous dites donc, mon greffier, que, dans l'ancien régime, les échevins de village portaient...

LE GREFFIER, avec l'accent gascon.

Un chapéron.

LE MAIRE.

Un chapeau rond, dites-vous. Mais cela n'était pas très-noble...

LE GREFFIER.

Je ne dis pas cela... mais chut... quelqu'un est là. Que voulez-vous, l'ami ?

FRANCOEUR.

Je ne suis pas votre ami.

LE GREFFIER.

Je le crois bien. (*En élevant la voix.*) Les gens ne pensant pas bien....

LE MAIRE.

De la modération, greffier.

LE GREFFIER.

Mais, monsieur le maire, les laboureurs doivent du respect à la magistrature.

LE MAIRE.

Sans contredit ; mais la magistrature doit ben quelque chose aux laboureurs.

FRANCOEUR, à part.

C'est une bête que notre maire ; mais il n'est pas méchant.

LE MAIRE.

Je sais ben qu'on peut faire quelques petits reproches à monsieur Francœur. Il a porté la cocarde tricolore.

FRANCOEUR.

Qui ne l'a pas porté ?

LE MAIRE.

Il s'est battu à Austerlitz.

FRANCOEUR.

Tous les soldats n'ont pas eu l'honneur d'y paraître.

LE MAIRE.

A Waterloo.

FRANCOEUR, soupirant.

Tous les soldats n'ont pas eu l'honneur d'y mourir.

LE MAIRE.

Cependant je veux user d'indulgence.

LE GREFFIER.

Vous êtes trop bon, monsieur le maire.

FRANCOEUR, à part.

Ah! si je n'avais pas promis à mon major d'agir avec douceur...

LE MAIRE.

Que voulez-vous?

FRANCOEUR.

Je veux me marier.

LE GREFFIER.

Quelle audace!

FRANCOEUR.

Voici tous mes papiers.

LE MAIRE.

Remettez-les à mon greffier, cela le regarde.

LE GREFFIER.

Un moment, un moment, nous avons des occupations autrement importantes : voici un rapport sur Chloé.

FRANCOEUR

Quel reproche peut-on me faire, à moi et à Chloé ?

LE MAIRE.

Aucun. Elle est plus leste qu'une biche, et puis elle a des formes, un nez, un jarret...

FRANCOEUR.

Un jarret...

LE MAIRE.

Elle est bien un peu revêche, mais elle a un flaire.

FRANCOEUR, à part.

Il extravague !

LE MAIRE.

Et une audace... elle a vu le loup, celle-là.

FRANCOEUR.

Chloé a vu le loup...

LE GREFFIER.

Certainement..... mais lisez donc, monsieur le maire.

LE MAIRE, lisant.

Par-devant nous Publicola Costignac, natif de Pézénas, et greffier de la commune.... et.... ah! mon Dieu! qu'ai-je lu! la pauvre petite.

FRANCOEUR, vivement avec un intérêt marqué.

Que lui est-il arrivé?

LE MAIRE.

Elle est boiteuse!

FRANCOEUR.

Boiteuse!

LE MAIRE.

Estropiée!

FRANCOEUR.

Elle aurait été blessée, et par qui?

LE GREFFIER.

Faut-il le demander?.... par des gens ne pensant pas bien.

LE MAIRE.

Mais pourquoi l'a-t-on laissé sortir? J'avais dit à tous les gardes-chasse qui sont sous mes ordres, de veiller sur elle, de la garder à vue.

FRANCOEUR.

Et pourquoi?

LE MAIRE.

Parce qu'elle a pris l'habitude de mordre, et qu'elle était en chaleur.

FRANCOEUR.

Mais de qui parlez-vous donc?

LE MAIRE.

Je parle de Chloé, la chienne de monseigneur; elle a mordu un étranger, et cet étranger l'a blessée. Quel malheur! que dira monseigneur?... Greffier, mettez en réquisition le médecin du canton, l'artiste vétérinaire; il faut mettre ma responsabilité à couvert, comme garde-chasse d'abord, et ensuite comme maire.

FRANCOEUR.

Mais mon mariage...

LE MAIRE.

J'ai bien d'autres choses à faire vraiment; la paix

est troublée dans toute ma commune, s'attaquer aux propriétés de monseigneur, c'est une véritable conspiration...

FRANCOEUR.

Mais mon acte de mariage...

LE MAIRE.

C'est un acte de rebellion.

FRANCOEUR.

Voici mon extrait de naissance, ma cartouche.

LE MAIRE.

Cartouche!... parlez à mon greffier... je ne mêle pas des affaires de la commune, quand mon emploi exige ma présence... ma surveillance... ma vigilance... Ah! qu'il est difficile d'occuper deux charges à la fois, et d'être en même temps maire de sa commune et garde-chasse de monseigneur.

(Il sort très-vivement en parlant.)

SCÈNE III.

FRANCOEUR, LE GREFFIER.

FRANCOEUR.

Et pourquoi remplit-il deux fonctions?

LE GREFFIER.

Et pourquoi êtes-vous laboureur, monsieur le soldat?

FRANCOEUR.

Pourquoi, parce qu'un soldat ne peut pas être un homme inutile; si j'ai quitté la ferme de mon père pour voler à la défense de mon pays, maintenant que j'ai quitté le champ de bataille, je reviens à la cabane de ma famille; mais qu'on batte la générale, que l'étranger vienne encore menacer la patrie, et l'on verra si cette main qui tient la bêche ne sait pas encore porter un fusil, et si, pour avoir marché à la suite d'une charrue, je ne sais pas encore marcher au pas de charge.

(*Il marche au pas de charge avec sa bêche.*)

LE GREFFIER, épouvanté.

Me prenez-vous pour un cosaque?

FRANCOEUR.

Vous!.. oh! non, sans doute.

LE GREFFIER.

Voulez-vous manquer à l'autorité?

FRANCOEUR.

Non. Je la respecte quand ceux même qui l'exercent ne sont pas respectables.

LE GREFFIER.

Maintenant, nous avons des soldats raisonneurs, et qui discutent.

FRANCOEUR.

Ils valent mieux que les greffiers qui persécutent, et qui répètent sans cesse : les gens ne pensant pas bien.

LE GREFFIER.

Songez que j'appartiens au greffe.

FRANCOEUR.

N'oubliez pas que j'appartiens à l'armée.

LE GREFFIER.

Vous me jettez toujours votre gloire au nez.

FRANCOEUR.

Et vous, votre poudre aux yeux.

LE GREFFIER.

Vous voulez dire que je suis un ci-devant perruquier, je ne le conteste pas, et chacun sait que c'est moi qui fais la barbe à monsieur le maire; vous m'entendez, monsieur Francœur.

FRANCOEUR.

Eh! que m'importe.

LE GREFFIER.

Apprenez que je n'ai jamais coiffé que des gens comme il faut, et que je suis encore capable de donner une perruque...

FRANCOEUR.

Hein ?

LE GREFFIER.

De donner une perruque des mieux troussées, des mieux retapées. Et en fait d'administration, je puis me vanter d'avoir du toupet : d'abord je n'ai jamais eu affaire qu'aux meilleurs sociétés des capitales de l'Europe, et j'ai vu la bonne compagnie de très-près, je l'ai frisée.

FRANCOEUR.

Pourquoi me dites-vous cela ?

LE GREFFIER.

C'est en faisant causer mes pratiques sur l'administration générale que j'ai appris à bien conduire la commune ; quand on a frisé des intendans de province on peut se vanter de savoir conduire un village.

FRANCOEUR.

Vous avez fort bien conduit celui-ci.

LE GREFFIER.

Monsieur... dans les momens d'orage... il y a tou-

jours un peu de... tempête; mais à présent nous sommes calmes.

FRANCOEUR.

Oui, vous ne faites plus casser nos vitres par les enfans du village.

LE GREFFIER.

Il est difficile de retenir la canaille.

FRANCOEUR.

Il est plus facile de l'exciter.

LE GREFFIER.

Mais tout va mieux maintenant, que vous faut-il encore?

FRANCOEUR.

Remplacer les mauvais fonctionnaires. Monsieur de Valbois est arrivé dans ce village.

LE GREFFIER.

Monsieur de Valbois, dites-vous..., si vous comptez sur celui-là, mon petit... vous êtes dans l'erreur... on instruit contre lui... et le rapport que vous venez d'entendre peut le mener loin.

FRANCOEUR.

Comment?

LE GREFFIER.

Sans doute... c'est monsieur de Valbois qui a cassé une patte à Chloé, et cela par opinion... Ce monsieur est suspect aux agens du gouvernement.

FRANCOEUR.

Suspect, dites-vous, ce n'est pas la première fois que vous poursuivez les suspects, et l'on dit qu'à Pézénas...

LE GREFFIER.

Pézénas... quel est ce pays là... c'est dans la Normandie peut-être... (*A part.*) On sait tout aujourd'hui...

FRANCOEUR.

Comment, vous reniez votre pays !... et pourquoi ?

LE GREFFIER.

Pourquoi m'interrogez-vous ? est-ce au sujet de monsieur Valbois, apprenez que les lois nous en feront justice.

FRANCOEUR.

Apprenez que si vous dites un mot sur mon major... c'est fait de vous.

SCÈNE IV.

FRANCŒUR, LE GREFFIER, CHLOÉ.

CHLOÉ.

Pourquoi êtes-vous venu ici sans moi, monsieur Francœur.

FRANCOEUR, d'un air timide.

Mademoiselle...

CHLOÉ.

Et pour vous emporter encore.

FRANCOEUR.

On parlait mal de mon major...

CHLOÉ.

Paix donc. Où sont vos papiers?

FRANCOEUR.

Le maire les a remis au greffier.

CHLOÉ.

Fort bien, laissez moi seule avec lui.

FRANCOEUR.

Seule avec mon rival... ventrebleu!...

CHLOÉ.

Vous jurez encore?

FRANCOEUR.

Avec les autres... mais jamais avec vous, mademoiselle.

CHLOÉ.

Vous parlez d'un rival; est-ce que monsieur Francœur peut avoir un rival?

FRANCOEUR, à part.

La jolie petite voix.

CHLOÉ.

Votre père vous attend à la ferme, allez arroser le jeune laurier qui couvre sa vieille cabane, allez, monsieur Francœur.

FRANCOEUR.

Elle est charmante.

CHLOÉ.

Est-ce que monsieur Francœur ne veut plus m'obéir.

FRANCOEUR, lui baisant la main et saluant en militaire.

Toujours à vos ordres, mademoiselle. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE GREFFIER, CHLOÉ.

LE GREFFIER.

Eh bien, petite ingrate, vous ne voulez pas devenir madame la greffière?

CHLOÉ.

Non, monsieur le greffier.

LE GREFFIER.

Il m'eût été bien doux cependant de parapher un contrat avec vous.

CHLOÉ.

Je me passerai de votre paraphe.

LE GREFFIER.

Songez-vous aux honneurs qui vous étaient réservés avec un greffier qui tient toute la commune dans la main, et le maire dans sa manche. Songez-vous?...

CHLOÉ.

Je songe au bonheur qui m'attend avec un brave qui porte la croix d'honneur.

LE GREFFIER.

Oui, c'est un chevalier qui laboure la terre.

CHLOÉ.

On ne déshonore pas la croix d'honneur en labourant la terre ; on la flétrit plutôt en rampant dans les antichambres.

LE GREFFIER.

Comme les jeunes demoiselles raisonnent aujourd'hui.

CHLOÉ.

Je suis la fille du maître d'école de ce village, et je puis raisonner comme une autre, mais laissons cela ; voulez-vous bien prendre note des papiers de monsieur Francœur, et enregistrer les miens?

LE GREFFIER.

Enregistrer vos papiers, petite ingrate, vous voulez que j'enregistre ma ruine, que je paraphe mon désastre! Ah ! malheureux Costignac !...

CHLOÉ.

Mais vous devez remplir les devoirs de votre place.

LE GREFFIER.

Mon devoir est d'empêcher le mariage de monsieur Francœur. Les gens ne pensant pas bien ne peuvent plus se marier; et, dans une commune bien administrée, les soldats ne doivent point perpétuer leur race.

CHLOÉ.

Si j'instruisais Francœur de ce que vous me dites?

LE GREFFIER.

Gardez-vous-en bien! vous seriez cause d'un désastre!... une... deux... partez de là... j'aperçois monsieur Francœur, soyez prudente.

SCÈNE VI.

CHLOÉ, LE GREFFIER, FRANCOEUR.

FRANCOEUR.

Monsieur de Valbois, mon major, est arrêté. Des gardes-chasse le conduisent à la commune.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DE VALBOIS, LE MAIRE.

LE MAIRE.

Comme garde-chasse, je vous arrête, et comme maire je vous fait conduire en prison.

LE GREFFIER.

C'est cela. Il faut du caractère, monsieur le maire.

LE MAIRE.

J'ai surpris ce quidam... armé d'un fusil sur les

terres de monsieur le comte d'Ermeuil, seigneur de ce village... écrivez greffier.

LE GREFFIER, prenant sa plume dans sa perruque, et d'un air triomphant.

Écrivons... écrivons.

VALBOIS.

Un moment, monsieur le greffier... ce n'est point à vous à rédiger le procès-verbal... Comme garde-chasse, monsieur doit l'écrire de sa main, sans cela la procédure serait nulle...

LE MAIRE.

Je crois qu'il a raison.

DE VALBOIS.

L'ordonnance dit encore que le garde-chasse ne peut faire aucune arrestation sans être revêtu de son costume.

LE MAIRE.

C'est vrai. (*Il ôte son écharpe.*) Greffier prenez cette écharpe, et donnez-moi ma bandoulière.

LE GREFFIER.

La voici, elle est en permanence à la commune.
(*Il lui passe sa bandoulière.*)

LE MAIRE.

Maintenant je suis en règle, et je vous arrête de nouveau.

VALBOIS.

Voilà qui est bien.

LE MAIRE, écrivant.

Ce 4 juin 1819, à cinq heures du soir, nous, Christophe-Eustache Léveillé, garde-chasse et maire.

LE GREFFIER.

Ne confondez pas les deux fonctions.

LE MAIRE.

Soit, je biffe et je rature le maire... (*Il lit ce qu'il a écrit.*) Nous garde-chasse, avons arrêté.... votre nom?

VALBOIS.

Eugène-Athanase comte de Valbois.

LE MAIRE.

Comment, monsieur le comte, vous êtes encore comte?

VALBOIS.

Mais, depuis plus de deux cents ans, ma famille jouit de ce titre.

LE MAIRE.

Ah! c'est différent, je croyais que vous étiez de la nouvelle noblesse.

VALBOIS.

Et quand cela serait, ignorez-vous, monsieur le maire, l'article 4 de la charte?

LE MAIRE.

La charte, dites-vous, je ne l'ai jamais lu; c'est mon greffier qui se charge de ça...

LE GREFFIER.

Je m'en charge, il est vrai; mais je vous avoue que nous autres, nous n'estimons point la charte comme un droit positif, c'est une concession du moment, un acte transitoire qui n'a été qu'octroyé...

LE MAIRE.

Oui, cela tient aux octrois...

FRANCOEUR, à part.

L'imbécile!...

LE MAIRE.

N'embrouillons pas nos affaires, d'abord je vous ai arrêté, comme garde-chasse, j'ai ma bandoulière, et je suis en règle... Maintenant, procédons à l'affaire de ce matin.... Chargé de la police de la commune, je puis vous demander compte de l'affaire de Chloé; pourquoi avez-vous estropié la chienne de monseigneur?

VALBOIS.

Un moment; si vous m'interrogez comme maire, vous devez prendre votre écharpe.

LE GREFFIER.

Eh! mon Dieu! que de façons, mettez la bandoulière et l'écharpe, et qu'il n'en soit plus question.

LE COMTE, ne pouvant s'empêcher de rire.

Le plaisant magistrat.

CHLOÉ, riant.

Quelle caricature!

LE MAIRE, avec l'écharpe et la bandoulière.

Qu'est-ce donc? Vous avez l'air de rire, je crois.

LE GREFFIER.

Monsieur le maire, ne souffrez point que l'on vous manque.

LE COMTE, d'un ton ferme

Taisez-vous.

LE GREFFIER, élevant la voix.

Eh! donc, ne pourrai-je parler?

LE MAIRE.

Taisez-vous, greffier, taisez-vous. Je vais faire mettre monsieur en prison, mais je ne manquerai point aux égards que je dois à un comte fait depuis deux cents ans.... Oh! diable, je respecte l'ancienne noblesse.

LE COMTE.

Monsieur le maire, ou monsieur le garde-chasse, comme vous voudrez, je désirerais vous parler en particulier pour un objet de la plus haute importance, et qui vous regarde personnellement.

LE MAIRE.

Comme fonctionnaire public, puis-je accéder à votre demande ?

LE GREFFIER.

Comme maire, vous ne le pouvez pas.

VALBOIS.

Mais comme garde-chasse...

LE MAIRE.

Ah! c'est différent. Laissez-nous, vous autres.

LE GREFFIER.

Mais songez...

LE MAIRE.

Je vous l'ordonne.

(Le greffier, Francœur, Chloé sortent.)

SCÈNE VIII.

M. DE VALBOIS, LE MAIRE.

VALBOIS.

Maintenant que nous sommes seuls, expliquons-nous, et répondez-moi.

LE MAIRE.

Oui, procédons à votre interrogatoire.

VALBOIS.

Volontiers. Pourquoi êtes-vous maire?

LE MAIRE.

Pourquoi?.... Voilà une plaisante question; parce que cela convient à monseigneur. Parce qu'il veut savoir tout ce qui se passe dans sa commune, et qu'il en a le droit; si vous étiez seigneur vous-même, vous concevriez cela très-facilement, et vous jugeriez qu'il est de votre intérêt... Mais je suis bien bon de répondre, quand je dois vous interroger. De quel droit chassiez-vous?

VALBOIS, déclamant avec fermeté.

Du droit de la nature
Qui ne veut pas que nos moissons,
Ces fruits d'une lente culture,
Soient impunément la pâture
Des ennemis que nous chassons.

LE MAIRE.

Cette raison n'est peut-être pas mauvaise, mais elle n'est pas dans l'ordonnance, et il vous fallait une permission de M. le comte d'Ermeuil.

VALBOIS.

Connaissez-vous toutes les lois sur la propriété? Remarquez que ceci ne s'adresse point au maire.

LE MAIRE.

Oh! parbleu, je le crois.

VALBOIS.

Je sais trop les égards que je vous dois comme fonctionnaire.

LE MAIRE, à part.

Voilà un noble fort poli.

VALBOIS.

La place la plus honorable que puisse remplir un honnête homme, celle où il peut faire le plus de bien, et empêcher le plus de mal, c'est incontestablement la place de maire. Pour bien remplir cette fonction toute paternelle, ce n'est pas assez du sacrifice de son temps, de sa fortune; il faut encore du courage, du dévouement; c'est surtout lorsque l'esprit departi tend à diviser les habitans, qu'il faut

de la prudence, et quelquefois de l'adresse pour calmer les passions du moment, et faire régner les droits éternels de la raison et de la justice.

LE MAIRE.

Comme vous en parlez avec passion.

VALBOIS.

Oui, je m'en occupe depuis quelque temps.

LE MAIRE.

Est-ce que j'aurais l'honneur d'avoir monsieur le comte pour collègue ?

VALBOIS.

Il se pourrait, et c'est pour cela que je désirerais savoir comment vous vous êtes comporté en qualité de maire. Vous m'avez l'air d'un bon homme.

LE MAIRE.

Mon greffier me dit tous les jours que je suis trop doux.

VALBOIS.

Et vous le laissez faire ?

LE MAIRE.

C'est un homme qui a un zèle très-ardent ; un partisan de l'ancien régime tout pur. Il a fait renvoyer de leurs places tous ceux qui les occupaient avant 1815.

VALBOIS.

Voilà un homme fort estimable.

LE MAIRE.

Nous avions formé une petite société secrète dans laquelle on recevait la Quotidienne et le Journal...., des Rabbats... je veux dire des Débats; le greffier nous en faisait la lecture... je présidais moi.

VALBOIS.

Votre commune a donc été fort agitée?

LE MAIRE.

Non, monsieur le comte.

VALBOIS.

Quelques scènes violentes ont eu lieu?

LE MAIRE.

On voulait en faire; mais je l'ai empêché; je n'aime pas le tapage, et je dis qu'en révolution il faut toujours faire aux gens plus de peur que de mal.

VALBOIS, à part.

Cet imbécile n'est pas un méchant homme. (*Haut.*) Et quel moyen avez-vous pris?

LE MAIRE.

Un moyen tout simple; j'ai fait publier à son de trompe tout ce que faisait notre société secrète.

VALBOIS.

Mais quelques personnes ont quitté le pays.

LE MAIRE.

Deux seulement. D'abord le chirurgien.

VALBOIS.

Et pourquoi ?

LE MAIRE.

Parce qu'il voulait toujours nous vacciner. Et à ce sujet mon greffier a composé un distique, formé de deux vers seulement, pas davantage ; je l'ai fait passer à monsieur le préfet qui l'a trouvé extrêmement joli... le voici.

La petite vérole est d'essence divine,
Et j'aime tant le Roi que je hais la vaccine.

VALBOIS.

Et quelle autre personne a quitté le village ?

LE MAIRE.

Le maître d'école... mais pour celui-là il avait vraiment tort.

VALBOIS.

Comment, qu'a-t-il donc fait ?

LE MAIRE, en confidence, d'un ton important.

Il était helléniste.

VALBOIS.

Quel mal y a-t-il à cela ?

LE MAIRE.

Comment, quel mal ? Un helléniste est un partisan de l'île Sainte-Hélène.

VALBOIS.

Miséricorde ! Comment vous ignorez qu'un helléniste est un homme qui parle ou enseigne la langue grecque ?

LE MAIRE.

Tiens, les hellénistes sont des Grecs.... Ah ! ben, je ne savais pas cela.

VALBOIS, à part.

Où conduit l'ignorance ! voyons au moins s'il est honnête homme. (*Haut.*) Je vous remercie des renseignemens que vous venez de me donner, monsieur le maire ; mais revenons à notre affaire. Vous m'avez arrêté chassant sans permission, et vous avez fait votre devoir ; mais cette affaire deviendra désagréable pour moi, ne pourrait-on pas l'arranger ?

LE MAIRE.

Que voulez-vous dire ?

VALBOIS, montrant une bourse.

Cette bourse qui contient vingt-cinq louis ne pourrait-elle pas faire annuler votre procès-verbal ?

LE MAIRE.

Tout ce qui dépendra de moi, en ma qualité de maire, je suis prêt à vous l'accorder, sans intérêt; mais en ma qualité de garde-chasse, j'ai une réputation de trente ans à soutenir, et je ne veux pas la perdre en un moment. Et nous avons encore l'affaire de Chloé.

VALBOIS.

Chloé voulait me mordre.

LE MAIRE.

Vous aviez un fusil sans en avoir le droit.

VALBOIS.

Comment, est-ce que les bêtes sont chargées de la police de votre commune?

LE MAIRE.

Je ne dis pas cela.

VALBOIS.

Ne peut-on se défendre contre une chienne qui veut vous mordre?

LE MAIRE, après un moment d'hésitation.

C'est possible. –

SCÈNE IX.

LE COMTE DE VALBOIS, LE MAIRE, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, accourant.

Monsieur le maire, ça va mal, ça va mal.

LE MAIRE

Qu'est-ce donc?

LE GREFFIER.

Le chirurgien, et l'helléniste, maître d'école, reviennent triomphant.

LE MAIRE.

Ils reviennent, tant mieux.

LE GREFFIER.

Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. M. Francœur veut vous forcer à publier son mariage, il est fort en colère; le voici.

SCÈNE X et dernière.

LE COMTE DE VALBOIS, LE MAIRE, LE GREFFIER, FRANCOEUR, CHLOÉ.

FRANCOEUR.

Dois-je croire le rapport de votre greffier? Vous refusez, dit-il, de publier notre mariage.

LE GREFFIER.

Monsieur le maire ne le peut pas en ce moment.

VALBOIS.

Greffier, taisez-vous.

FRANCOEUR.

Je veux être marié aujourd'hui.

VALBOIS.

Francœur, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

FRANCOEUR.

Mille pardons, monsieur le comte, mais je ne me sens plus en état d'écouter vos sages conseils; et, fatigué de tant d'obstacles, si l'on ne me marie à l'instant, j'enlève mademoiselle Chloé, et je cours l'épouser dans la commune voisine.

LE GREFFIER.

Vous userez de violence en présence de monsieur le maire, revêtu de son costume? non, vous ne le ferez pas.

FRANCOEUR.

Je ne le ferai pas... (*Il enlève Chloé, et la met sous son bras.*)

VALBOIS.

Francœur.

FRANCOEUR, portant toujours Chloé, et traversant le théâtre.

Je n'écoute rien.

CHLOÉ, sous le bras de Francœur.

Je veux rester ici.

FRANCOEUR, déposant Chloé avec respeot.

Puisque mademoiselle Chloé a dit : « Je le veux, » j'obéis. Mais malheur à ce maudit greffier.

LE GREFFIER, s'éloignant.

Respectez la magistrature.

VALBOIS.

Puisque tu veux être absolument marié, je vais m'acquitter de cette fonction. (*Il tire une écharpe blanche, et s'en revêt.*)

LE GREFFIER.

Vous laissez usurper vos fonctions.

VALBOIS, d'un ton d'autorité.

Silence. Remettez-moi les papiers.

LE GREFFIER.

Ils appartiennent à la mairie.

FRANCOEUR.

Veux-tu remettre ces papiers ?

CHLOÉ.

Point d'emportement.

VALBOIS, s'assied, examine les papiers.

Tout est en règle. Antoine-Modeste Francœur, consentez-vous à prendre pour votre femme Isabelle Chloé?

FRANCOEUR, avec force.

Oui.

VALBOIS.

Et vous, Isabelle Chloé, consentez-vous à prendre pour mari Antoine-Modeste Francœur?

CHLOÉ.

Oui. (*Francœur et Chloé signent.*)

VALBOIS.

Au nom de la loi, je publie votre mariage.

LE GREFFIER.

Mais, monsieur le comte, vous usurpez le pouvoir municipal.

VALBOIS.

Monsieur le greffier, voulez-vous bien prendre, sur-le-champ, un passe-port pour Pézénas.

LE GREFFIER, à part.

Pézénas !.. on connaît mes fredaines.

LE MAIRE.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

FRANCOEUR.

Je n'en sais rien; mais je suis marié, et je réclame les droits du mari. (*Il embrasse Chloé.*)

VALBOIS.

Et moi, les droits de l'officier public. (*Il embrasse Chloé.*)

LE GREFFIER.

Comment, monsieur le maire, vous laissez prendre ainsi les plus belles prérogatives de votre charge?

LE MAIRE.

En effet il se passe ici quelque chose de bien extraordinaire.

VALBOIS.

Monsieur le maire, voulez-vous être mon garde-chasse?

LE MAIRE.

Mais je sers, en cette qualité, M. le comte d'Ermeuil, et je ne puis me dispenser de vous faire arrêter.

VALBOIS.

Je vous en dispense. Lisez ce titre.

LE MAIRE, après avoir lu.

Quoi! vous êtes propriétaire du château de M. le comte d'Ermeuil!

VALBOIS.

Et de plus, maire de cette commune. Voici ma nomination.

LE GREFFIER.

Je m'esquive.

(Il sort.)

VALBOIS.

Monsieur le garde-chasse, que ceci vous serve de leçon. Il ne suffit pas d'occuper une place, il faut avoir l'instruction nécessaire pour la bien remplir; sans

cela, on ne sait choisir entre le bien qu'on veut faire et le mal que des méchans nous conseillent. Mes bons amis, je m'établis auprès de vous, et je ne croirai point déroger en m'occupant de votre bonheur.

FRANCOEUR.

Vous aviez bien raison de me le dire : *La fin couronne l'œuvre.*

FIN DU GARDE-CHASSE MAIRE DE VILLAGE.

QU'ALLAIT-IL FAIRE
DANS CETTE GALÈRE?

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES. (*)

MUSTAPHA, négociant turc.

Le comte LASCA, seigneur italien.

BÉTRAME.

CARLUCIO, soprano. } Ces rôles doivent être chargés.

PASQUALINE, ténor. }

LUCRÈCE. } Chanteuses italiennes.

TONINE. }

ANNETTE. }

La scène est à Paris.

(*) *On n'a point fait de Notice pour ce proverbe, dans lequel il ne s'agit que de contrefaire les mauvais chanteurs italiens.*

QU'ALLAIT-IL FAIRE DANS CETTE GALÈRE?

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon.

BÉTRAME, LE COMTE LASCA.

BÉTRAME.

Serais-je assez heureux pour vous être utile, monsieur le comte?

LE COMTE.

Des chanteuses logent dans ton hôtel.

BÉTRAME.

Il renferme, en ce moment, les débris d'une troupe italienne, et vous y trouverez un soprano, un ténor et trois cantatrices.

LE COMTE.

Je le savais.

AIR : A mes vassaux, par vos bontés.

Déjà je connais les acteurs,
Et j'ai vu la troupe en partie,
J'ai reconnu de ces chanteurs
Les talens et la *modestie;*
La prima donna nous surprend
Par les airs d'une parvenue;
J'ai vu la bonté du tyran
Et le savoir de l'ingénue.

BÉTRAME.

Je ne suis plus surpris de votre visite.

LE COMTE.

J'aime beaucoup la musique.

BÉTRAME.

Et les musiciennes.

LE COMTE.

Je me plais à rendre justice aux actrices, quand elles ont du talent.

BÉTRAME.

Et quand elles sont jolies. Faites-moi donc le portrait de ces dames?

LE COMTE.

Parlons des hommes, d'abord.

BÉTRAME.

Que pensez-vous du soprano?

LE COMTE.

AIR : Povero calpigi.

Élève du conservatoire,
Le soprano chante victoire,
Et ce héros un peu basset
Semble tout fier de son fausset.
Mais c'est en vain qu'il veut paraître
Que dans l'art du chant il est maître,
Fanfaron, ce beau cavalier
En amour n'est qu'un écolier.

BÉTRAME.

Et le ténor?

LE COMTE.

AIR : J'ai vu jadis un grand prophète.

Le ténor porte un habit rose,
Il est fade, il est indolent;
Son chant s'applique à toute chose,
Il met sa botte en roucoulant.
A sa princesse, à sa lingère,
Il parle encore en la mi la:
Soit qu'il dîne, soit qu'il digère,
C'est un héros de l'Opéra.

BÉTRAME.

Quel est votre projet?

LE COMTE.

Mustapha, ce Turc qui loge dans ton hôtel, est un riche négociant de Smyrne qui m'a été recommandé. Ses compatriotes l'ont prié de conduire à Smyrne un opéra italien, et je veux lui faire engager ces messieurs et ces dames. Bétrame annonce-moi à mademoiselle Lucrèce : dis-lui que le comte de Lasca viendra bientôt lui rendre ses hommages.

(Il sort.)

BÉTRAME.

Quelle est cette voix argentine? c'est une femme sans doute. Eh! non, c'est M. Carlucio.

SCÈNE II.

BÉTRAME, CARLUCIO.

CARLUCIO, fredonnant.

Della mia regina a a a a a.

BÉTRAME.

Bravo, monsieur Carlucio. Toujours gai.

CARLUCIO.

Je ne suis pas malhouroux, il ne me manque rien.

AIR : Bouffe.

Je rends grâce à ma destinée,
De l'art du chant je possède le don ;
Quand je jouais le prince Énée,
Toute la salle était Didon.
En tout pays, par ma méthode exquise,
Aux amateurs j'ai fait crier bravo ;
Dans les concerts, et comtesse et marquise
Ont applaudi Carlucio ;
Et sous la voûte de l'église
Ma voix a fait vibrer l'écho.
Mozart et Pergoleso,
Cimmarosa, Jiumelo,
Fioravanti, Paesiello,
Pacita,
Pucita,
Sachini,
Piccini,
Spontini,
Rossini,
Mayer
Et Paer,
Tous ces grands maîtres d'Italie,
Ces géants de la mélodie,
Mortels qu'on n'atteindra jamais,
A mes talens, à mon génie
Doivent les plus brillans succès.
J'entends leur ombre, elle me crie
Bravo, bravo,
Carlucio.
Je rends grâce etc.

Quoisque vi dite dè sta voix vibrante, sonnante, retentissante ?...

BÉTRAME, le contrefaisant.

Sè dis qu'elle est charmante.

CARLUCIO.

Hé bien! mon ami, mon bon ami, sè vi vi intéressez à sta voix mélodiouse; laquelle a rendu tant de femmes hourouses, faites qu'on mé serve le déjeuner.

BÉTRAME.

Je ne suis point un aubergiste.

CARLUCIO.

Ma si vi aimez la musique, mon cher ami, ne devez-vous pas vi intéresser à la poitrine d'un soprano tel chè il signor Carlucio?

BÉTRAME.

J'aime la musique; mais je n'aime point à régaler les musiciens.

CARLUCIO.

Quoisque vi dite, régalé, régalé... Je paye!... en doutez-vous?

BÉTRAME.

Oui, j'en doute. Depuis que vous êtes dans mon hôtel, je n'ai point encore vu votre argent.

CARLUCIO.

Argent... argent.... s'to mot là, mon ami, il n'est point artiste.

AIR : Une fille est un oiseau.

Ovide nous dit en vers,
Que le musicien Orphée
A rendu pétrifiée
La puissance des enfers.
Mais il ne dit pas, j'espère,
Qu'il était millionnaire;
L'argent n'est qu'un mot vulgaire
es roturiers c'est le lot.

BÉTRAME.

Vous vous trompez, je le pense,
Car avec de l'or en France,
On est noble... ou peu s'en faut.

CARLUCIO.

Je vi avais pris pour un connaisseur en musique; ma je vois que vous n'y entendez rien, en ce cas je reprends ma dignité d'artiste, et je vous prie d'envoyer un de vos gens al courier, on lui remettra mes équipages.

BÉTRAME.

Fort bien.

CARLUCIO.

Vi ferez donner à s'to courier dix louis per il son viage.

BÉTRAME.

Oui, monsieur.

CARLUCIO

De plus, douze francs d'étrennes.

BÉTRAME.

A merveille.

CARLUCIO.

Encore six francs al postillon. Oh! je suis un homme généroux. Vi restez encore là; vi ne faites pas quoisque je vi dis?

BÉTRAME.

J'attends l'argent.

CARLUCIO.

Ma, mon bon ami, je n'en ai pas de l'argent.

BÉTRAME.

On dit que vous n'avez que des dettes.

CARLUCIO.

Et je m'en fais honnour! Jamais je ne débute dans une ville sans y avoir un grand nombre de créanciers. Quand je chante, ils sont toujours les premiers à m'applaudir. Oh! comme ils sont houroux!...

BÉTRAME.

Houroux! c'est un bonheur que je ne leur envie point.

CARLUCIO, se fâchant.

Monsieur!...

SCÈNE III.

BÉTRAME, CARLUCIO, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Quel tapage! qu'avez-vous Carlucio?

CARLUCIO.

Que vois-je? Lucrèce, ma prima donna, ma reine, ma déesse! avez-vous bien reposé sta nuit?

LUCRÈCE.

Non, ma chambre est exposée au nord.

CARLUCIO.

Possibile.... Que l'on donne à madame une chambre exposée au midi; mon ami, mon bon ami, il importe que sta virtuose ne soit point enrhumée. Quel domaze si le vent du nord attaquait s'ta belle voix! En la conservant, ainsi que la mienne, vous ménagez les menus plaisirs des premiers princes de l'Europe.

AIR: Loin de l'éclat du diadème.

N'oubliez pas l'hommage qu'on doit rendre
A cet accent si pur et si divin,
C'est pour avoir le plaisir de l'entendre,
Que le soleil se lève si matin.
Quand dans le bois Lucrèce se promène,
Si par hasard elle daigne chanter,

Les doux zéphyrs suspendent leur haleine ;
Le rossignol se tait pour l'écouter.

Cara Lucrèce, je vi demande la permission de ne piou vous quitter.

LUCRÈCE.

Volontiers, votre compagnie me divertit.

CARLUCIO.

Mon ami, mon bon ami, traitez-nous bien, donnez-nous du bon, du meilleur qui soit dans votre hôtel, des vins délicats, des liqueurs fines, du champagne, de la barbade.

BÉTRAME, à part.

Comme ces chanteurs sont gourmands.

CARLUCIO.

Fate-vi honnour, nous sommes des artistes capables de mettre votre hôtel en grand réputation. Cara Lucrèce, voulez-vous faire une partie de campagne ?

LUCRÈCE.

Qu'il est fou !

BÉTRAME.

J'aperçois monsieur le comte. Madame, un amateur de musique désire vous rendre ses hommages.

CARLUCIO.

Un amateur de musique, il veut m'entendre.

BÉTRAME.

C'est madame qu'il recherche.

LUCRÈCE.

Quel est cet amateur?

BÉTRAME.

Le comte Lasca.

CARLUCIO.

Un comte!... un comte!... je vous laisse.

LUCRÈCE.

Adieu, Carlucio.

CARLUCIO.

Adieu, ma reine, ma principesse. (*A part.*) S'ta chanteuse me fera faire des folies; d'honneur, je ne sais pas ce que je ferais pour elle; j'en suis fou. (*Haut.*) Cara! cara! carissima!

(Il sort).

BÉTRAME.

Voici monsieur le comte.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LUCRÈCE, LE COMTE.

LE COMTE.

J'avais chargé Bétrame de vous informer du but de ma visite ; s'en est-il acquitté, madame ?

LUCRÈCE.

Oui, monsieur le comte. Il m'a dit que vous étiez l'un des amateurs les plus distingués de Paris.

LE COMTE.

Et que j'étais jaloux de présenter mes hommages aux personnes aimables qui professent cet art enchanteur.

LUCRÈCE.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE.

Ma visite ne vous semble donc pas indiscrète ?

LUCRÈCE.

Elle me paraît toute naturelle.

LE COMTE.

Et vous êtes assurée que mon seul goût pour la musique m'attire auprès de vous ?

LUCRÈCE, en minaudant.

Et quel autre sentiment pourrait vous y conduire ?

LE COMTE.

Après vous avoir vu, on peut en éprouver un plus doux encore... Exercez-vous depuis long-temps la profession de chanteuse ?

LUCRÈCE.

Mon âge est ma réponse.

LE COMTE.

Pardon, ma question était déplacée. Puis-je savoir au moins quel théâtre a goûté les prémices de votre talent ?

LUCRÈCE.

Je n'ai chanté qu'à Naples ; on voulait m'engager à Florence, ma famille s'y est opposée.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas née au théâtre ?

LUCRÈCE.

Non, monsieur le comte, et sans l'amour....

LE COMTE.

L'amour de la musique !

LUCRÈCE, à part.

Il me raille.

LE COMTE, à part.

Je saurai son roman. (*Haut.*) Chantiez-vous à Naples les premières chanteuses ?

LUCRÈCE.

Vous le dirai-je, monsieur le comte, je n'en étais qu'à mon premier début; et le directeur, homme sans goût, ne m'avait confié que les secondes. Qu'arriva-t-il? A peine m'eût-on entendu, toutes les autres tombèrent dans la disgrâce du public, et, dès que je chantais, les applaudissemens se faisaient entendre de toutes parts. Pardon, monsieur le comte, je m'aperçois que je me vante; vous m'y forcez, car je suis modeste, et je n'aime point à parler de mes talens.

LE COMTE.

Je m'aperçois en effet combien cet aveu vous a coûté.

SCÈNE V.

LUCRÈCE, LE COMTE, BÉTRAME.

BÉTRAME.

Monsieur le comte, je me rends à vos ordres.

LUCRÈCE.

Quel est cet homme ?

LE COMTE.

C'est un correspondant de théâtre.

AIR : traitant l'amour sans pitié.

Cet homme que vous voyez,
Moyennant prime légère,
Fournit à toute la terre
Des tyrans, des financiers;
Moscou lui doit ses coquettes,
Bruxelles ses chansonnettes,
Et Londres ses pirouettes;
Et pour le plus petit droit,
De lui dès qu'elle est connue,
A la plus forte ingénue
Il fait passer le détroit.

BETRAME.

Madame, vous saurez qu'un riche négociant de Smyrne loge dans cet hôtel, et qu'il a promis à ses compatriotes de leur amener un opéra italien. Monsieur le comte me l'a adressé, et vous a recommandé.

LUCRÈCE.

Voilà qui m'explique toutes vos questions.

LE COMTE.

Il ne faut rien cacher à madame; il faut lui dire que ce nouveau directeur n'appartient point à ces nations galantes qui traitent les femmes avec tant d'égards. Celui-ci se nomme Mustapha, il est Turc.

LUCRÈCE, vivement.

Il est Turc ! J'aurais un Turc pour directeur?

LE COMTE.

Prenez-y garde, madame, les hommes de cette nation sont à redouter.

LUCRÈCE.

Monsieur le comte, je ne redoute que les hommes aimables.

BÉTRAME.

J'entends des éclats de rire ; c'est la voix de mademoiselle Tonine.

LUCRÈCE.

Il ne faut pas lui parler du Turc.

LE COMTE, à part.

Elle le sait déjà. (*Haut.*) Madame, j'aurai bientôt l'honneur de vous revoir.

(Il sort avec Bétrame.)

SCÈNE VI.

LUCRÈCE, TONINE, PASQUALINE.

PASQUALINE.

AIR : La biondin in gondeletta.

Jé né puis assez le dire,
Oui, vous me sacrifiez :
Quand jé souffre lé martyre,
Quand jé pleure, vous riez.
Mon pauvre cœur est malade,
Hélas, pour moi, pion dé repos ;
Par un geste, par une œillade,
Vous flattez tous mes rivaux.

TONINE, en riant.

Oh! la bonne folie!... Pasqualine est jaloux!...

PASQUALINE.

Je ne suis pas jaloux... je suis... innamorato! oh!

LUCRÈCE.

Pardonnez, ma chère Tonine, je ne puis en ce moment vous aider à lé corriger. (*A part.*) Ce Turc me tourne la tête... Un Turc!...

TONINE.

Auriez-vous un engagement?

LUCRÈCE.

Ne m'interrogez pas, je ne puis rien dire. (*A part.*) Un Turc sera mon directeur. Sortons, car mon secret m'étouffe. Adieu, Tonine, adieu, Pasqualine. (*A part.*) Un Turc !... un Turc !...

(Elle sort.)

PASQUALINE.

Avez-vous remarqué ce petit air protecteur?

TONINE.

Qui ne prendrait ce ton avec vous : il n'est sorte de mine que vous ne fassiez. On dirait toujours que vous allez chanter une aria....

PASQUALINE.

Vous me blessez... je sors.

TONINE, d'un ton impérieux.

Venez ici, monsieur.

PASQUALINE.

Ma puisque nous sommes dans Paris, je ne devrais piou être votre patito.

TONINE.

Écoutez-moi. Le comte Lasca m'a honoré d'une visite, et m'a dit en confidence qu'un Turc conduisait un opéra à Smyrne.

PASQUALINE.

O ciel! vous iriez en Turquie!

TONINE.

Que craignez-vous?

PASQUALINE.

Je crains les sérails.

TONINE.

Je vous ferai employer.

PASQUALINE.

Dans les sérails... Ah!... Dieux!

TONINE.

J'entends quelqu'un; c'est Annette; ne parlez pas du Turc.

SCÈNE VII.

PASQUALINE, TONINE, ANNETTE.

ANNETTE.

Bonjour à l'aimable Tonine.

TONINE.

Salut à la gentille Annette. Y a-t-il long-temps que mademoiselle Annette n'a reçu la visite de M. Pasqualino?

ANNETTE.

On ne songe pas à vous l'enlever ; je pars.

TONINE.

Vous avez un engagement? pour quelle ville?

ANNETTE.

Je vais en Turquie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CARLUCIO.

CARLUCIO.

Mes amis, mes bons amis, j'y viens à votre secours. Je sais que vous êtes dans l'affliction, que vi n'y avez point d'engagemens.

TONINE.

Qui vous a dit cela?

ANNETTE.

Partout on me désire.

PASQUALINE.

Partout on me demande.

CARLUCIO.

Je sais què vous ne manquez pas de vanité, ma avez-vous signé?

ANNETTE.

C'est une affaire conclue.

CARLUCIO.

Hé! mes bons amis, que de choses semblables conclues et jamais terminées. Je veux vi faire du bien.... ma quel bien! una fortuna considérable. Voulez-vous écouter les propositions d'un camarade, d'un galant homme, d'un profossoré?

TONINE.

Ecoutons, si cela nous convient.

CARLUCIO.

Ne me connaissez-vous pas? croyez-vous que je vi propose un engagement de cent sequins? Eh! non mes amis, ce sont des sequins par milliers.

ANNETTE.

Écoutons les propositions de M. Carlucio.

TOUS.

Silence.

CARLUCIO.

(*Il les ramène mystérieusement sur le bord de la scène.*)

AIR : Il est pris.

Ce directeur, ma chère,
Cet homme, est un millionnaire,
Il nous convient j'espère;
C'est un homme important
Un sultan.

TOUS.

Un sultan ! (*trois fois.*)

TONINE.

C'est mon directeur, un Turc.

CARLUCIO.

Et qui vous l'a procuré ?

TOUS.

Le comte Lasca.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE LASCA.

LE COMTE.

Me voici, que me voulez-vous?

CARLUCIO.

Monsieur le comte, vi me voyez stupéfait. Vi me proposez per directour un Turc ; vi me défendez d'en parler, et tout le monde le connaît. Ces dames savent déjà que c'est un pacha à trois queues.

ANNETTE.

Monsieur le comte, que faut-il faire?

LE COMTE.

Vous rendre dans l'appartement de votre nouveau directeur.

TONINE.

Aller au devant d'un Turc ? je n'en ferai rien.

ANNETTE.

Ni moi non plus.

CARLUCIO, à part.

Elles font semblant de ne pas se soucier du Turc, et elles voudraient voir déjà le bout de sa moustache.

TONINE.

Il peut bien se donner la peine de venir chez moi.

ANNETTE.

Je craindrais de me trouver seule avec un Turc.

CARLUCIO.

Bravo, cantatrices, bravo; vi soutenez votre réputation; je ferai de même, et si ce Turc veut m'entendre, il faudra qu'il se rende auprès de Carlucio. (*A part.*) J'irai le premier, j'ai de bonnes jambes.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BÉTRAME.

BÉTRAME.

Messieurs et mesdames, je vous demande mille pardons : le négociant turc, qui loge dans mon hôtel,

attend aujourd'hui beaucoup de monde ; cet appartement, plus vaste que le sien, lui convient mieux ; et je vais le disposer à son usage.

TONINE.

AIR : De la chatte merveilleuse.

Non, chez le Turc je n'irai point.

ANNETTE.

Je crains le tête-à-tête.

CARLUCIO.

Pour moi j'insiste sur ce point.

LE COMTE.

Eh bien, vous aurez encor
Tort.

ANNETTE, TONINE.

Si j'en crois ma pudeur,
J'évite un grand malheur,
Un Turc est malhonnête.

TOUS, excepté le Comte.

On doit dans tous les cas
Éviter les faux pas.

LE COMTE.

Vous me rompez la tête.

TOUS.

Non, chez le Turc je n'irai point.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

TURCS, portant des pipes, des cassolettes et des coussins.

CHOEUR.

AIR : C'est ici le séjour des grâces.

C'est ici qu'un glorieux maître
Va se rendre dans un moment;
Mustapha va bientôt connaître
Nos soins et notre empressement.

UN TURC.

Voici l'heure de la prière,
Son front sera dans la poussière;
Un zèle saint va l'animer,
Il va prier.

UN TURC.

Il va fumer.
C'est ici, etc.

(*Mustapha paraît appuyé sur deux esclaves; on le dépose sur un coussin, il fait signe à tout le monde de sortir. Ensuite, il se tourne du côté de l'orient, prie à la turque, et dit, en parlant de la gorge :*)
Errar, errarmini.

SCÈNE XII.

MUSTAPHA, BÉTRAME, CARLUCIO.

BÉTRAME.

On vous demande.

(Il sort.)

(*Mustapha fait signe d'entrer.*)

CARLUCIO.

Seigneur Mustapha, on m'y a parlé si avantazousement della vostra excellence turqua, que j'ai pris la liberté de venir vous offrir mes pious profonds hommages.

MUSTAPHA.

Qui es-tu? un homme, ou une femme?

CARLUCIO.

Je suis un homme. (*Mustapha fume, et lui tourne le dos.*) Ce Turc est sans façon, je vas m'asseoir sur le sopha.

MUSTAPHA, le repoussant.

Non aver permis d'asseoir sur sopha.

CARLUCIO.

Perdonnate, sultan, perquoi j'ignore vos usages. (*A part.*) Heureusement personne ne m'y voit.

MUSTAPHA.

Qui es-tu ?

CARLUCIO.

Je suis un soprano, un des pious fameux chantours d'Italie, et jé vi offre mes talens, non par nécessité, ma, per curiosité, et seulement per védère sta belle ville de Smyrne.

MUSTAPHA.

Smyrne n'a pas besoin de ta personne. Si tu veux andare dans la Turquie, présente-toi au sérail.

CARLUCIO.

Pour qui me prenez-vous ?

MUSTAPHA.

Toi, tu es un eunuque.

CARLUCIO.

Je suis un virtuose.

MUSTAPHA.

Star musico ?

CARLUCIO.

Star mousico. Demandez à Bétrame, qui est le courtier de votre entreprise, il vous dira qué jé suis un chantour célèbre ; partout où ma voix s'est fait entendre, les directours ont fait des gains considéra-

bles ; un seul dé mes passages, un triolet, uné simple cadence fait pâmer toutes les femmes ; on n'a point encore entendu uné voix comme la mienne, claire, forte, sonoure : j'ai vingt-sept cordes égales ; je connais tous les artifices de la mousique.

BÉTRAME.

Sultan, une dame demande à vous parler.

MUSTAPHA, se levant.

Une dona !... star jolie ?

BÉTRAME.

Très-jolie.

MUSTAPHA.

Venir qua.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANNETTE.

CARLUCIO.

Annette... toute seule... poverina !...

BÉTRAME.

Seigneur Mustapha, je vous présente mademoiselle Annette.

MUSTAPHA.

È bellina !... star musica ?

ANNETTE.

Musicienne; oui, sultan.

MUSTAPHA.

Asseoir sur sopha. (*Il se met à côté d'elle.*)

CARLUCIO.

Une chanteuse assise; un professore debout; c'est un scandale.

MUSTAPHA.

Ton nom?

ANNETTE.

Annette.

MUSTAPHA.

Ton pays?

ANNETTE.

Bologne.

MUSTAPHA, caressant Annette.

Cara bolognesa.

ANNETTE.

Il est aimable, pour un Turc.

MUSTAPHA, faisant l'aimable.

Star brava, comè star bella?

CARLUCIO.

Elle a uné petite voix flûtée, elle chante zoliment.

MUSTAPHA.

Tu, non parler.

CARLUCIO.

Ils né sont pas polis, les Turcs.

MUSTAPHA.

Combien vouloir per tua paie?

ANNETTE.

Je ne puis m'engager à moins de cinq cents sequins.

CARLUCIO.

Et moi je n'irai point à Smyrne à moins de mille sequins. (*A Bétrame.*) Faites donc entendre raison à ce diable de Turc.

BÉTRAME.

Seigneur Mustapha, si vous voulez former une troupe d'opéra, à l'usage de l'Italie, vous ne pouvez vous passer d'un chanteur soprano.

MUSTAPHA.

Voulir une voix forte.

BÉTRAME.

Ceux-là se nomment ténore; ils remplissent les

rôles de tyrans ; mais il faut de plus un soprano pour les princes amoureux.

MUSTAPHA.

Lui amoureux, che carricatura !

CARLUCIO.

Combien de sequins offrez-vous à un professeur de ma qualité ?

BÉTRAME.

Il faut lui donner huit cents sequins.

MUSTAPHA, en colère.

Au diable !

BÉTRAME.

Je me sauve.

CARLUCIO.

Huit cents sequins, bagatelle ! j'en veux mille, et de plus un maître de piano à ma fantaisie, un poëte al mio commandement et un carrosse.

MUSTAPHA, en colère.

Un carrosso. Romper ma pipe sur ta tête.

CARLUCIO, se sauvant.

C'est un diable que ce Turc-là.

(Il sort.)

ANNETTE.

Mon cher petit sultan, calmez-vous.

MUSTAPHA.

Brava.

ANNETTE.

Si j'ai le bonheur de vous suivre à Smyrne, je serai la première chanteuse.

MUSTAPHA.

Star première.

ANNETTE.

Expliquons-nous, mon cher Mustapha, dans tous les opéras il y a une première et une seconde; je veux toujours être la première.

MUSTAPHA.

Star prima, mia carina !... mia bellina, che star tanta bonina, dar à mè tua bianca manina.

AIR : La Tyrolienne.

Ma chère petite Annette,
Laisse-moi prendre ta main;
Ta main ferme et potelette
M'anime d'un feu divin.
Je soupire,
Je désire
Être à toi,
Sous ta loi.

ANNETTE.

Laissez-moi donc ou je quitte la place,
Cher Mustapha, vous me pressez en vain;
Ah! finissez, finissez donc, de grâce,
Monsieur le Turc je crains les jeux de main.

(*Ils reprennent ensemble.*)

MUSTAPHA.

Virtuose, non star buona.

ANNETTE.

AIR : Sans mentir.

On répand des calomnies
Sur les chanteuses du jour,
On les dit très-étourdies
Et légères en amour;
Ces bruits sont une injustice,
Sultan ne les croyez pas;
Car je sais plus d'une actrice
Qui n'a point fait de faux pas.

MUSTAPHA.

Je suis Turc (*bis*), et je ne vous comprends pas.

ANNETTE.

On dit qu'on voit en Turquie
Des sérails et des bazards,
Dès qu'une femme est jolie,
Sa vertu court des hasards.

Je confie à sa hautesse
Ma peine et mon embarras;
Car pour moi je veux sans cesse
Éviter tous les faux pas.

MUSTAPHA.

Je suis Turc (*bis*), et je ne vous comprends pas.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BÉTRAME, TONINE, PASQUALINE, dans le fond.

BÉTRAME.

Un musicien ténore.

MUSTAPHA.

Non vouloir ténore.

BÉTRAME.

Une femme l'accompagne.

MUSTAPHA.

Una dona !... venir.

ANNETTE, à part.

C'est Tonine.

MUSTAPHA.

Chi star ?

TONINE.

Tonine, chanteuse!

PASQUALINE.

Moi, je suis Pasqualine.

MUSTAPHA.

Non demandar tu.

TONINE.

Ah! sultan.

AIR : C'est la petite Thérèse.

Ce jeune homme m'intéresse,
Pasqualine a du talent,
Il m'accompagna sans cesse
A Naple, à Rome, à Milan.
Il ferait bien, je le gage,
Si sa hautesse y consent,
Encore un petit voyage
Dans l'empire du croissant.

PASQUALINE.

Du croissant!... Justi Déi!...

MUSTAPHA.

Tonine, virtuose, asseoir sur sopha. (*Il s'assied entre Annette et Tonine.*) Quanto volir per tua paga?

TONINE.

Vous réglerez vous-même mes appointemens ; vous êtes galant homme ; votre belle physionomie me plaît, et je me trouverai trop heureuse de chanter pour sa hautesse.

ANNETTE.

Si j'ai fixé le prix de mes appointemens, c'était pour vous obéir.

TONINE.

Je vous vois pour la première fois ; mais je sens que j'ai pour vous beaucoup de sympathie.

ANNETTE.

Moi de même.

TONINE.

Vous êtes joli.

ANNETTE.

Vous êtes gentil.

AIR : De ta main tu cueilles le fruit.

Je gagerais que le sultan
Ferait encore une conquête.

TONINE.

Pour porter aigrette et turban
Vous avez une belle tête.

ENSEMBLE, en le caressant.

En vérité, cher Mustapha,
Vous êtes un très-beau pacha.

MUSTAPHA.

Annette !... Tonine ! à Smyrne toutes deux venir.

TONINE, d'un ton sérieux.

Je ne suis point mécontente d'avoir mademoiselle Annette pour camarade ; mais expliquons-nous, moi la première, elle la seconde.

ANNETTE.

On m'a promis que je serais la première.

TONINE.

M. Mustapha me rendra justice, il doit être connaisseur.

MUSTAPHA.

Connaisseur en donna si, ma musica, non.

TONINE.

Ou la première, ou je pars.

ANNETTE.

Ou la première, ou je vous rends grâce.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Je serai première chanteuse,
Ou les Turcs ne m'entendront pas.

TONINE.

Voyez la petite orgueilleuse,
Il faudrait lui céder le pas (*bis.*)

ENSEMBLE.

Voilà ma volonté dernière,
Les Turcs ne m'auront qu'à ce prix;
Ou je chanterai la première,
Ou je jetterai de beaux cris.

MUSTAPHA.

Touti dué... premières... Ah!

ANNETTE.

Cela ne se peut pas, mon cher Mustapha.

TONINE.

On n'a vu jamais ça, monsieur le bacha.

ANNETTE.

Je n'accepterais pas pour deux mille sequins.

TONINE.

Et moi, quand on me ferait reine.

ANNETTE, se levant en colère.

Non, non, non.

TONINE, de même.

Non, non, non.

MUSTAPHA, de même.

Non, non, non! Andare al diavolo.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BÉTRAME, LUCRÈCE, dans le fond.

BÉTRAME.

Encore une chanteuse!

MUSTAPHA, en colère.

Non, volir piu musica.

BÉTRAME.

Je vais la renvoyer.

MUSTAPHA, le retenant.

Aspetate. Star bella?

BÉTRAME.

Superbe.

MUSTAPHA.

Superba. Dona superba, far venir.

BÉTRAME.

La voici.

LUCRÈCE, parlant avec prétention et gravité.

Pardonnez, seigneur Mustapha, si j'ose me présenter devant vous. M. le comte Lasca m'a fait un portrait si flatteur de votre politesse envers les dames, que je n'ai pas craint de venir vous offrir l'hommage de mes faibles talens.

MUSTAPHA.

Tu mérites dè star la première, mà non trover seconde, et tu chè parlar si modeste, far seconda.

LUCRÈCE.

Vous m'honorez de toutes les manières, je vous rends grâce d'avoir conçu de moi une si haute idée, et de rendre surtout hommage à ma modestie.

MUSTAPHA.

Bravo.

LUCRÈCE.

Je ne suis point sujette à l'orgueil, à mes yeux tous les rôles sont égaux.

MUSTAPHA.

Cara modestia !

LUCRÈCE.

Cependant...

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Je serai première chanteuse,
Ou les Turcs ne m'entendront pas.

TOUS.

Que cette femme est orgueilleuse,
Que d'importance et d'embarras!

LES TROIS FEMMES, en colère.

Voilà ma volonté dernière,
Les Turcs ne m'auront qu'à ce prix;
Ou je chanterai la première,
Ou je jetterai de beaux cris.

MUSTAPHA.

Trois prima donna, et pas une seconde.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CARLUCIO.

CARLUCIO.

AIR : Je pars, déjà de toutes parts.

Holà
Sujets de l'opéra,
Dans monsieur Mustapha
Venez connaître
Un maître.
Les arts
Vont orner les bazards :
Vous portez, quand je pars,
L'harmonie
En Turquie.
Seigneur,
Illustre directeur,
Vous voyez mon ardeur ;
Oui, ma joie est parfaite,
Vous m'avez outragé,
Mais je m'en suis vengé,
Et j'ai tout arrangé :
Votre troupe est complète.

(*Une multitude d'hommes et de femmes couvre le théâtre.*)

Approchez,
Troupe vénérable
Dont les talens sont cachés ;
Prouvez à ce Turc aimable

Comme vous en détachez.
Ah! de grâce,
Qu'on se place
A sa place,
Autour de moi;
Pour l'instruire,
Je vais dire
Et redire
Votre emploi.
D'abord,
Voilà le premier cor,
Trompette, flûte encor,
Et basse
Et contre-basse;
Alto,
Violon, piano,
Instrumens à solo,
Timbales
Et cymbales.
Ce garçon
De douceur se pique,
Et nous donnera le ton;
Il conduit notre musique
Sans un seul coup de bâton;
Je présente
Figurante
Et suivante,
L'allumeur,
Les chanteuses,
Les coiffeuses,
Les tailleuses,
Le souffleur.
Ainsi,
Tout a bien réussi:

Sultan tu vois d'ici
Ta troupe
Qui se groupe;
Partons, quand nous arriverons
Et quand nous chanterons,
Nous vous enivrerons !..

MUSTAPHA.

AIR. J'ai quitté la montagne.

Je me sens en furie
Et ne sais où j'en suis,
Mènerai-je en Turquie
Tous ces chanteurs maudits?
Ce sont de vrais corsaires;
Que veulent ces gens-là?
Sont-ils tous très-nécessaires
Pour faire un opéra?

CHOEUR piaillard.

Oui, tous très-nécessaires
Pour faire un opéra.

MUSTAPHA, se promenant en colère.

Au diable l'opéra.

ANNETTE.

Je n'ose lui parler. (*Elle s'approche en tremblant.*) Seigneur Mustapha.

MUSTAPHA, se retourne en colère et tire le sabre.

Schalamalek... schalakaba.

(Il sort.)

(*Le chœur reste épouvanté, le comte paraît.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LUCRÈCE.

Ah ! monsieur le comte, à quel homme nous avez-vous adressés ?

TONINE.

C'est un sauvage.

ANNETTE.

Un brutal.

PASQUALINE.

Il n'aime point l'opéra.

CARLUCIO.

Il nous a dit schalamalek, schalakaba.

ANNETTE, effrayée.

Ah !

LE COMTE.

Rassurez-vous, je vais le ramener ici ; mais, au lieu de l'étourdir par vos prétentions, il faut le séduire par vos chants ; allons, Carlucio, et vous, mesdames, préparez-nous un de ces morceaux brillans qui parlent à toutes les nations, le Turc n'y sera pas

insensible : il n'appartient qu'au talent de réparer les torts de la vanité.

(Il sort.)

CARLUCIO.

Allons, madame Lucrèce, signora Tonine, gentille Annette, Pasqualine, mes amis, mes bons amis, du moelleux, du tendre, du jovial, du pathétique. L'orchestre à gauche, le chœur à droite : presto Antonia, Fioretta, Paolo, Albicorno ; premier dessus, second dessus, mettez-vous là ; il basso, il violoncellé, il flouté, il oboé ; allons, virtuoses, messieurs, mesdames, suivez le professore Carlucio. (*Il bat la mesure.*)

CHOEUR.

Redoublons de zèle et d'adresse,
A nos talens donnons un libre cours ;
Et pour séduire sa hautesse,
Ne parlons plus, chantons toujours.

SCÈNE XIX et dernière.

LES MÊMES, LE COMTE, MUSTAPHA.

MUSTAPHA.

Ils m'ont mis en colère.

LE COMTE.

C'est trop me résister,
Et pour vous plaire
Ils vont chanter.

(*Il conduit Mustapha sur un sopha, et se place à côté de lui.*)

CARLUCIO.

Redoublons de zèle et d'adresse,
Faisons triompher l'opéra.

LUCRÈCE.

Moi, pour séduire sa hautesse,
Je vais monter jusques au la.

CARLUCIO.

Et moi, descendre jusqu'au fa.

LUCRÈCE.

C'est par le chant qu'on triomphe à la guerre.

CARLUCIO.

C'est par le chant qu'on triomphe en amour.

PASQUALINE.

Par une fugue on prédit le tonnerre.

ANNETTE.

Par un air tendre on annonce un beau jour.

LUCRÈCE.

Par la trompette,
L'écho répète
Les nobles chants.

ANNETTE.

Par la musette,
L'écho répète
Naïfs accens.

CARLUCIO.

Et, par la flûte,
On exécute
Les airs dansants.

TONINE.

Par la guitare,
L'amour déclare
Ses feux naissans.

PASQUALINE.

Le violoncelle
Peint d'une belle
Tous les tourmens.

CARLUCIO, avec enthousiasme.

La mandoline,
Joue et badine
Un petit air.
Par le trombone,
L'écho résonne
Et peint l'enfer.

Tutti! tutti! (*Ils reprennent ensemble.*)

LE COMTE ET MUSTAPHA.

Bravo! bravo!

CARLUCIO.

Tutti, da capo.

LES TROIS FEMMES, entourant le sultan.

Cède à ma voix, heureux sultan,
Choisis ton esclave chérie ;
Et nous te suivons à l'instant
Dans les sérails de ta patrie.

MUSTAPHA rit et paraît touché.

Bravo ! bravo !

CARLUCIO.

Tutti ! da capo.

(*Reprise générale.*)

LE COMTE.

Mesdames, Carlucio, et vous tous, je vous annonce, au nom de Mustapha, qu'il est satisfait de vos talens.

CARLUCIO.

Et nous, nous sommes décidés à partir pour la Turquie.

LE COMTE.

Hé bien ! mademoiselle Annette, vous ne vous attendiez pas à avoir pour directeur un Turc.

ANNETTE.

Je n'en suis pas surprise, mon dernier directeur, quoique Français, pouvait bien passer pour un Grec.

LE COMTE.

Pas mal pour une ingénuité.

CARLUCIO.

Allons, mesdames, honorez, embrassez l'empressario Mustapha.

MUSTAPHA les embrasse.

Belle cantatrici !

CARLUCIO.

Poëte de la compagnie, j'ai fait un petit divertissement ; les Turcs vont se joindre à nos jeux, et nous allons exprimer le plaisir que nous avons d'aller dans sta bella ville de Smyrne.

LE COMTE.

Le voilà directeur de spectacle, c'est bien le cas de dire : Qu'allait-il faire dans cette galère ?

FIN DE QU'ALLAIT-IL FAIRE DANS CETTE GALÈRE ?
ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PROVERBES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Plus de bruit que de besogne . . . . . pag. 1
Bon chien chasse de race 45
Il faut bien prendre ce que le Ciel nous envoie. 99
Ne jugeons pas sur l'apparence 131
Il ne s'agit que de s'entendre 165
Les jeux de la bourse, ou songeons au lendemain. 193
Tout va bien, tout va mal, ou il en parle à son aise. 251
Tout va bien, tout va mal, ou le lendemain . . 279
Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, ou sortie d'un théâtre des boulevarts 295
La fin couronne l'œuvre, ou le garde-chasse maire de village 321
Qu'allait-il faire dans cette galère? 369

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

LIBRARY
JUN
11
1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

107601714030

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 17 02 05 021 8